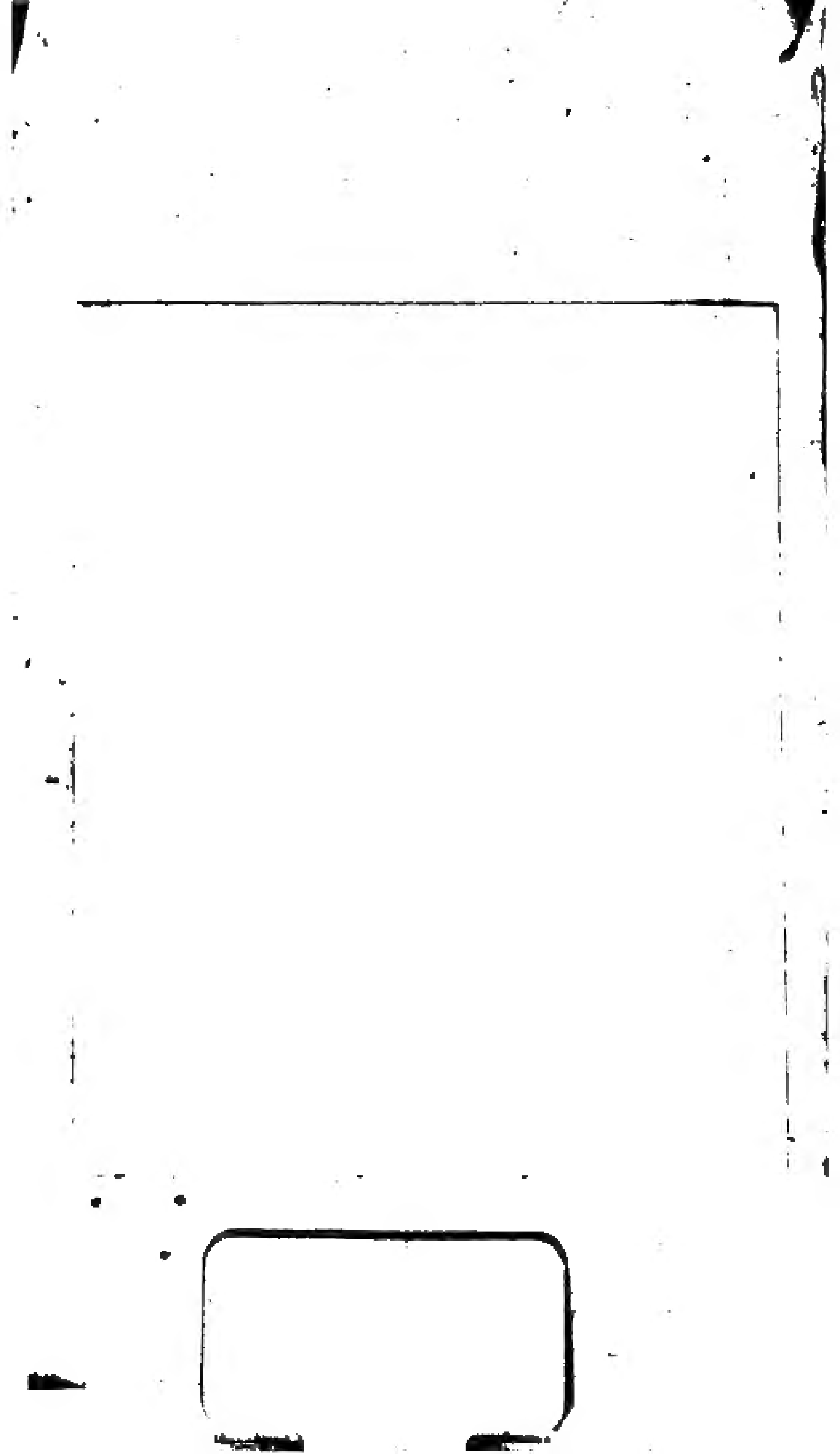




LES
LETTRES
DE MESSIRE
ROGER DE RABUTIN
COMTE DE BUSSY,

LIEUTENANT GENERAL DES ARMÉES
DU ROI, ET MESTRE DE CAMP
GENERAL DE LA CAVALERIE
FRANÇOISE ET ETRANGERE,

Nouvelle Édition.

QUATRIEME PARTIE.

A PARIS,
Chez FLORENTIN DELAULNE, ruë
S. Jacques, à l'Empereur.

M. DCCXX.

AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTE'.

TABLE DES LETTRES DE LA IV. PARTIE.

ã ij

TABLE.

TABLE.

Fin de la Table.

Poësies contenues en cette IV. Partie.

LETTRES

LETTRES DE M. LE COMTE DE BUSSY RABUTIN.

I. LETTRE

De Monsieur le Comte de Bussy à Madame de T...

A Chaseu, ce 1. Janvier 1673.

QUE vous ai-je fait, Madame, pour vous obliger à m'abandonner? J'étois déja malheureux quand vous me promîtes de m'assister, & je ne le suis pas davantage. Outre que les disgraces de vos

amis & de vos serviteurs ne vous rebutent pas, vous m'avez fait l'honneur de me le mander, & je n'en doutois pas même auparavant. Je vous assure, Madame, que j'ai été sensiblement touché de la maniere dont vous m'avez traité ; rien ne pouvoit plus me surprendre. Je ne tenois pas que ce fût un coup seur à vous que de rétablir mes affaires ; mais j'aurois juré que connoissant l'estime & l'amitié que j'ai toûjours euë pour vous, & vous répondant de ma reconnoissance sur vos dernieres bontez pour moi, vous m'auriez au moins témoigné le déplaisir que vous auriez eu de n'être pas en pouvoir de me servir. Trouvez bon, Madame, que je m'en plaigne à vous, & que je vous dise que personne au monde ne meritoit moins que moi ce traitement de vôtre part : car personne ne vous aime, ne vous honore, & ne vous estime tant que je fais.

II. LETTRE

Du Comte de Bussy au Duc de Saint-Aignan.

A Chaseu, ce 7. Janvier 1673.

J'AI perdu ma fortune, Monsieur : si je vous avois encore perdu, j'aurois per-

dû toutes mes esperances, & la personne du monde que j'aime, que j'estime & que j'honore le plus. Si cela n'étoit pas vrai, je ne vous le dirois point. Je ne suis point de ces gens qui frappent à toutes les portes, & qui font des complimens à tous les malades : peutêtre que si j'en avois usé ainsi, mes affaires seroient en meilleur état qu'elles ne sont ; mais j'aurois forcé mon inclination, & je prétens aussi être plus croyable quand je vous protesterai que personne n'est de meilleur cœur, & avec plus de tendresse que moi, &c.

III. LETTRE
Du Comte de Bussy à Madame de M...

A Chaseu, ce 13. Janvier 1673.

JE croi qu'effectivement ce n'étoit ni oubli ni paresse qui vous empêchoit de m'écrire, Madame, mais bien une façon de jalousie que j'aime autant qu'une ou deux de vos lettres qu'elle m'a fait manquer de recevoir. On écrit souvent aux gens sans les aimer ; mais on n'en est pas jaloux sans avoir bien de l'amitié pour eux. C'est assurément cela, Madame, qui vous a empêché de m'écrire ; car pour vos

chagrins, je ne pense pas qu'ils en soient la cause. A qui peut-on mieux qu'à son ami miserable conter qu'on est malheureux ? Vous me l'auriez dit infailliblement, si le dépit vous l'avoit pu permettre. Mais cette Madame de la R** vous tenoit au cœur; & vous m'auriez gardé cela longtemps, si les avances que je vous ai faites, n'avoient sauvé vôtre gloire. Mais enfin soyez en repos sur mon cœur, vous êtes ma premiere amie, Madame. Voulez-vous quelque chose davantage ? vous n'avez qu'à parler.

Je sçavois déja l'action de Monsieur de Luxembourg ; il n'est bruit que de lui. J'en suis fort aise, car je l'ai toûjours estimé. Je ne pense pas qu'on ôte au Maréchal de Villeroi le titre de Surintendant des Finances, qu'il a toûjours conservé, quelque soin qu'ait pris M. Colbert de le décharger des fatigues de cette fonction.

IV. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 17. Janvier 1673.

J'IRAI à Saint-Germain entretenir Monsieur de N*** de vos affaires. Je vous

dirois demain si j'avois un carrosse ; mais ce sera au plutôt assurément. Les premiers de mes amis qui iront, m'y meneront, & je le réveillerai quoique je sçache qu'il n'en a pas besoin.

Voilà un Page de Monsieur de Saint-Aignan, qui me vient dire que son Maître est arrivé, & qu'il me verra demain : nous aviserons ensemble aux moyens de vous servir.

Le Pere Rapin se promet de faire faire à Monsieur le P** par G** qui le gouverne absolument, la même chose que le Roi de Pologne vous avoit promise. J'enfilerai tout cela au bout l'un de l'autre le mieux que je pourrai. Je vous assure, Monsieur, que je songe à vôtre retour dans un temps où mes chagrins deviennent tellement les plus forts, que je ne songe presque pas à vivre. Le monde suspend un peu mes maux. J'en ai vû beaucoup aujourd'hui ceans. On ne dit rien de nouveau. On croit assurément la guerre.

On m'a dit que vous mariez Mademoiselle de Bussy à Monsieur de Colligny de la Maison de Langhac ; je vous en fais mes complimens. C'est un beau nom ; il a, dit-on, bien du bien. Une femme de mérite dans une telle Maison se peut bien faire valoir.

Monſieur de G ** vient de ſortir de ma chambre ; il a un procès contre ſa femme dont Madame de L *** eſt l'arbitre ; il eſt honnête homme, & elle eſt folle. C'eſt un grand malheur à un homme de merite d'être le mari de telles femmes. La galanterie & la vertu ne ſont pas, à mon avis, incompatibles ; j'ai vû cela en pluſieurs femmes. Je plains même celles qui ont des paſſions, plus que je ne les condamne ; mais pour les coquetes & les débauchées, on en devroit purger le monde à frais publics ; & je ne croi pas qu'un honnête homme puiſſe aimer ces dernieres avec un grand attachement. Tout ce diſcours-là n'eſt que pour vous faire croire que j'entens ce que je n'entens pas.

Adieu, Monſieur, je ſuis à vous avec toute l'eſtime qu'on doit avoir pour vôtre mérite, & j'y ſuis même avec beaucoup d'amitié. Je ſuis un peu réſervée à vous le dire, car j'ai peur que vous ne trouviez que je parle trop bien de tendreſſe, & j'ai mon honneur à garder.

V. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussi à Madame de Sc...

A Chaseu, ce 18. Janvier 1673.

JE y a quatre ou cinq jours que je vous écrivis sur ce que j'étois en peine de vôtre santé. Il faut dire la verité ; vous êtes une bonne amie, & vous méritez de trouver des gens qui vous aiment bien. Il est fort à propos que vous ayez commerce avec Monsieur de Noailles, afin que vous soyez entre lui & Monsieur de Saint-Aignan pour empêcher les contre-temps qu'ils pourroient prendre dans les tentatives qu'ils feroient pour moi.

J'ai bien de l'obligation au Pere Rapin du soin qu'il veut prendre de me servir. Je croi la continuation de la guerre ; & peutêtre que l'Espagne y pourroit bien entrer.

Il est vrai qu'il y a des propositions de mariage pour Mademoiselle de Bussy de la part du Marquis de Colligny, & cela est même assez avancé. Cependant je n'assure jamais rien que je ne sois bien assuré.

Je connois Monsieur de G** il y a long-

temps. C'est un brave & honnête Gentilhomme, & il en a bien usé sur le sujet de sa femme : quand il a vû qu'elle vivoit d'une maniére à lui attirer de la honte, il l'a quittée pour ne se pas charger de ses iniquitez. Il n'y a que cela à faire quand on ne veut pas se servir du feu, ou du poison. Allez, allez, Madame, vous en sçavez sur le chapitre de l'amour autant que les maîtres ; j'entens pour en parler, & vous l'avez appris à force d'être tendre pour vos amis. Je ne sçai pas si vous avez eu quelque amant aimé : mais si cela est, vous avez bien caché l'affaire, & l'on vous prendroit pour un cœur neuf.

VI. LETTRE.

Du R. P. R.. au Comte de Bussy.

A Paris, ce 18. Janvier 1673.

J'Envoye, Monsieur, des vers de trois Demoiselles de mes amies à Mademoiselle de Bussy On dit que c'est une merveille que vous formez dans vôtre solitude, & qu'elle a autant d'esprit que vous. Si elle veut m'envoyer de ses ouvrages, je les ferai voir aux Demoiselles qui ont fait

les vers que je lui envoye. C'est une belle occasion de se faire connoître, si vous lui en donnez la permission ; & en verité vous ne devez pas tout retenir pour vous, Monsieur : Vous aurez part à la gloire qui lui en reviendra, si vous souffrez que nous voyions quelque chose de ce qu'elle fait sous vôtre direction.

Vous ne sçavez pas au reste combien je m'interesse pour vôtre retour à Paris, & quelle joye j'aurois d'y pouvoir contribuer. Nous en parlons Madame de Sc *** & moi quand nous nous voyons. Elle m'a fait voir vôtre derniere lettre au Roi. Je voudrois qu'elle eût fait sur son esprit le même effet qu'elle a fait sur le mien : j'en ai été attendri, & elle n'est faite que pour cela. Si vous ne persuadez pas, ce n'est pas la faute de vôtre art, de vôtre esprit, ni de vôtre cœur.

Je ne me porte pas encore assez bien pour mettre au net les réflexions que je vous ai promises, & que vous me devez corriger.

VII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy au R. P. R..

A Chaseu, ce 22. Janvier 1673.

MADEMOISELLE de Bussy vous rend mille graces, M. R. P. des vers que vous lui avez envoyez. Elle les a trouvez fort beaux. Au reste, on vous a dit trop de bien d'elle. Je m'en vais vous la définir : C'est une fille qui a été nourrie ou chez sa Grand'mere de Toulonjon, ou aux Saintes Maries : ce sont-là de bonnes écoles pour les mœurs. Depuis que je suis sorti de la Cour, elle a toûjours été auprès de moi, où je lui ai plus appris à vivre que toute autre chose. Cependant elle ne laisse pas d'avoir assez lû, comme vous pourriez dire des histoires, & des ouvrages d'esprit ; de prose & de vers. Elle n'en fait point ; (car je compte pour rien un bout-rimé qu'elle pourra faire quelquefois par compagnie,) elle se contente d'en bien juger. Il faut aussi dire le vrai, non seulement elle discerne les bons ouvrages d'avec les mauvais, mais de deux bons elle connoît bien le meilleur. Enfin, M. R. P. nous

avons lû ensemble tout ce qui vient de vous : elle l'a admiré comme moi, & n'a pas attendu bien souvent que j'eusse parlé pour se récrier aux plus beaux endroits. Il y a encore une chose que j'ai voulu qu'elle sçût mieux que tout le reste, qui est de ne point faire de parade de ce qu'elle sçait, de craindre même qu'on ne croye trop qu'elle sçache ; de peur que la plûpart des gens avec qui on est obligé d'avoir commerce & qui ne sçavent rien, ne la craignent ; & quand elle est avec d'honnêtes gens de mes amis de ne débiter ce qu'elle sçait qu'avec grande réserve & grande modestie. Voilà comment est Mademoiselle de Bussy, & comment il me semble qu'une fille de qualité doit être. Je ne doutois pas M. R. P. que vous ne vous interessiez fort à mon retour ; car je croi que vous aimez fort vos amis.

Pour la lettre que j'ai écrite au Roi, vous l'estimez plus qu'elle ne mérite. Pour moi ce que je trouve de plus fort, c'est qu'elle est naturelle, & que rien n'est plus veritable que la tendresse que j'ai euë, & que j'ai encore pour Sa Majesté, malgré tous les maux qu'il m'a faits ; & c'est ce qui me fait croire que Dieu qui ne veut pas encore que je retourne à la Cour, en-

durcit le cœur du Roi pour moi, qui naturellement ne résisteroit pas aux marques sinceres d'amitié que j'ai si souvent données à Sa Majesté.

VIII. LETTRE.

Du Comte de... au Comte de Bussy.

A Vezel, ce 23. Janvier 1673.

IL y a près de deux mois que je ne me suis donné l'honneur de vous écrire. J'attendois toûjours quelque action importante qui me fournît la matiére d'une lettre, & j'esperois que M. de Brandebourg ou le Prince d'Orange entreprendroient quelque chose de grand qui relevât la réputation de leurs armes: mais comme nous avons été assez longtemps dans un repos apparent; que les gazettes n'ont point parlé de combats ni de victoires, & qu'il n'y a eu que les gens qui entendent parfaitement le métier de la guerre qui ayent pu juger équitablement des raisons qui ont arrêté M. de Turenne auprès de Vitlirk, j'ai laissé passer ce temps sans vous rien dire. Cependant comme la vertu la plus éclatante à ses envieux, il nous est revenu

ici ; que M. de Turenne avoit été attaqué par beaucoup de gens qui trouvoient à redire qu'il n'avoit pas été chercher les ennemis au fond de l'Allemagne pour les combattre, ou tout au moins pour les empêcher de faire un pont sur le Rhin.

Je sçai bien que ces sortes de discours n'auront trouvé chez vous aucun credit, & que la raison qui vous persuadera davantage pourquoi M. de Turenne n'a pu tenter aucune de ces entreprises, est qu'il ne l'a pas fait. Quoique vous n'ayez pas eu lieu de l'aimer, vous l'estimez assez pour en juger ainsi : mais outre cela je serai bien-aise de vous dire ce que j'en sçai, & ce que j'ai vû.

M. de Turenne n'a dû raisonnablement avoir devant les yeux autre objet que de conserver les Alliez du Roi & ses conquêtes, & ruiner les desseins que les ennemis pourroient avoir au contraire.

Je vous ai ci-devant écrit comme M. de Turenne ayant sçu la contremarche des ennemis auprès de Vezel, & l'intention qu'ils avoient de venir à Coblens ou sur le Rhin, avec quelle promptitude il fit un pont sur la Roëre, & se vint mettre vis à vis de Cologne avançant la tête de ses troupes sur le chemin de Coblens, pour fi-

xer l'esprit vacillant de l'Electeur de Treves, & pour être à portée d'empêcher les ennemis de former aucun dessein de ce côté-là ; & comme cette diligence obligea M. de Brandebourg de se porter auprès de Francfort, pour se couvrir du Mein, en cas que M. de Turenne le voulût suivre. Il est vrai que nous laissâmes paisiblement M. de Brandebourg auprès de Francfort plus d'un mois ; & c'est sur ce repos particuliérement qu'on attaque M. de Turenne ; mais ces gens-là n'ont jamais conduit d'armées, ou ignorent tout-à-fait la carte, s'ils ne sçavent pas qu'entre Cologne & Francfort il y a trente lieuës de montagnes ou de défilez, où il n'est pas possible de mener des équipages sans les ruiner, les grandes armées ne subsistant sans pain ni sans bagage. Comment traîner du canon dans des rochers inaccessibles, & comment faire des magazins de bled dans les lieux dont les habitans, quoique dans une neutralité apparente, ne pensoient pourtant qu'à favoriser des gens de même nation qu'eux, & à incommoder ceux du parti contraire ? En verité ces sortes d'objections sont de celles qui ne méritent aucune réponse ; & je croi qu'il faudroit dire à ces critiqueurs, ce que le Cardinal

Mazarin disoit à un importun qui l'entretenoit malgré lui: *No t ascolto.*

Mais revenons un peu à ce qui est de fait, & éxaminons le repos de M. de Turenne à Vit itk. Si-tôt qu'il sçut que M. de Brandebourg avoit passé le Mein, & qu'il faisoit faire un pont sur le Rhin auprès de Mayence, & que les Espagnols donnoient toutes leurs troupes au Prince d'Orange, qui avoit tiré tout ce qu'il avoit pu des armées d'Hollande, & qu'il s'approchoit par le Brabant de la Meuse; il jugea qu'ils pouvoient avoir dessein de se joindre vers Treves; & comme il n'eût pas été agréable d'avoir sur les bras après sept mois de campagne une armée de quarante mille hommes, il résolut de se mettre promptement entr'eux pour les combattre séparément, & pour les empêcher de se joindre. Il est vrai que sa bonne fortune, jointe à ses soins infatigables, le servit à propos; car quoiqu'il eût envoyé de toutes parts inutilement pour avoir des bâteaux, heureusement il en passa quinze que des Marchands faisoient remonter le Rhin, & il se détacha d auprès de Coblens une flote de planches, & de poutrelles qui lui donnerent moyen d'achever son pont en huit jours, qui sans ce secours eût à pei-

ne été fait en quinze. Il fit donc promptement passer son armée, ne laissant que trois mille hommes de pied pour garder le Fort qui couvroit son pont, qu'il avoit bien garni de canon, & de toutes les provisions nécessaires, & se vint poster à Vitlitk, où il apprit par les coureurs que deux mille chevaux du Prince d'Orange étoient venus le jour précedent à sept heures de là, qui ayant sçu la marche de M. de Turenne, s'étoient contentez d'en porter la nouvelle à M. de Brandebourg par deux cent chevaux, & s'étoient retirez & leurs gens auprès de la Meuse; & certes M. de Brandebourg avoit grande raison de croire indubitable le projet de sa jonction au Prince d'Orange, puisqu'on ne pouvoit s'imaginer que M. de Turenne n'ayant pas le premier bateau, pût en huit jours faire un pont, en ayant, lui pour faire le sien, employé quinze avec le secours des villes de Francfort, de Mayence & de Vorms, qui lui avoient abondamment fourni toutes les choses nécessaires. Monsieur de Brandebourg fut donc obligé de retirer quatre mille chevaux qu'il avoit déja avancez à Cootzenathk & lui & le Prince d'Orange se virent réduits, comme des gens qui se noyent, à se prendre à toutes choses, & à

former

former mille projets inutiles dont aucun ne leur réussit.

M. de Brandebourg envoya trois mille Chevaux, & mille Dragons pour brûler nôtre pont du Rhin : mais plusieurs volées de canon du Fort qui leur tuerent assez de gens, & même des Officiers, & deux escadrons de Cavalerie qu'ils virent sous le Fort, leur firent faire une retraite, qui avoit tout l'air d'une fuite honteuse & précipitée. Le Prince d'Orange passa inutilement & repassa deux fois la Meuse, tenta le siege de Tongres, & vint enfin échouer à Charleroy.

M. de Brandebourg voyant qu'il ne pouvoit rien entreprendre contre M. de Turenne, crut trouver mieux son compte avec M. de Cologne, & avec M. de Munster ; qu'il ravageroit impunément leur pays ; qu'il y raccommoderoit ses troupes ; que rien ne l'empêcheroit de donner la main aux Hollandois par la Frise, & que cette marche rétabliroit l'honneur de leur parti ; de sorte qu'ayant défait son pont du Rhin, & repassé le Mein, il reprit à peu près le même chemin par où il étoit venu, & se vint mettre au tour de Paderborn & de Lipstam. M. de Turenne sçachant cette marche, vit de quelle conséquence il é-

toit de soûtenir les Alliez. C'est pourquoi il fit descendre dans des bateaux une partie de son Infanterie à Vezel, & ayant aussi envoyé devant quelques brigades de Cavalerie, il marcha lui-même à grandes journées, & arriva bien à propos dans cette Ville, puisque M. de Munster forcé par son Chapitre qui ne vouloit point entendre parler de voir ruiner le pays, s'accommodoit avec M. de Montecuculi, & remettoit deux jours aprés entre ses mains toutes ses Places. La perte d'une bataille n'eût assurément pas été d'une si grande conséquence que cet accommodement, & c'est l'étoile du Roi, & la réputation de M. de Turenne qui nous ont garanti de ce malheur. Car, voir l'Empereur, les Espagnols, les Hollandois, & M. de Brandebourg maîtres des Places de M. de Munster, & de tout le pays jusqu'à l'Issel, ce n'étoit plus voir les affaires du Roi en bon état, & celles des ennemis délabrées ; il ne restoit plus de Princes neutres en Allemagne, & les François n'eussent pas été dans la déroute ce qu'ils sont dans la prosperité.

Si-tôt que M. de Munster fut assuré de M. de Turenne à Vezel, il envoya à l'instant des contre-ordres aux Commandans de ses Places qui devoient recevoir les Im-

perlaux ; & ce parti reprit une telle vigueur, que quatre cent hommes des troupes de M. de Munſter qui étoient dans Verle, ſoutinrent huit jours de ſiege, & trois aſſauts, & firent des ſorties, & enfin ſe défendirent ſi bien, que les ennemis furent obligez de lever le ſiege.

Mais afin que vous puiſſiez mieux juger de l'état des affaires de ce pays-ci, il faut vous dire la ſituation des troupes des ennemis, & celle des nôtres. M. de Montecuculi eſt à Paderborn, & toutes ſes troupes ſont étenduës dans des quartiers, qui ſont entre le Veſer & les ſources des rivieres de la Roëre & de Lippe, comme Ruden, Buron, Brakel, &c. M. de Brandebourg eſt auprès de Patberg à la ſource de Lems, à Gattori, &c. M. de Turenne a fait paſſer depuis deux jours M. de Renel avec deux mille chevaux à Arenſberg ſur la Roëre, pour ſerrer les ennemis par les flans à nôtre droite. M. de Munſter a ſes troupes à Varendorf, qui marcheront à nôtre gauche ; & M. de Turenne part demain avec le reſte de ſon armée. Il paſſera par d'Orſtern & par Roklineuſen, & marchera entre Lumen & Portmund droit aux ennemis. Si bien que nous allons à l'heure qu'il eſt, faire ce qu'on appelle en bon Latin à

Gerere bellum : prendre des postes, tomber sur des quartiers, & peutêtre engager une affaire décisive ; & comme c'est particuliérement à cette nature de guerre qu'excelle M. de Turenne, je ne puis exprimer la joye & la confiance avec laquelle les troupes le suivent.

IX. LETTRE.

De M. l'Abbé F.. au Comte de Bussy.

A Paris, ce 28. Janvier 1673.

MONSIEUR, la grace que Messieurs de l'Académie viennent de me faire en me donnant une des places vacantes de leur Compagnie, & la bonté que le Roi a euë d'approuver le choix qu'ils ont fait, m'ont touché très-sensiblement : mais ma joye n'est point accomplie, & je ne me tiens ni bien choisi ni bien reçu, jusqu'à ce que vous ayez eu la bonté de confirmer mon élection & ma reception. Je sçai de quel poids doit être vôtre suffrage ; & je serai bien glorieux quand je serai mis encore de vôtre main dans la place qu'on m'a donnée. J'espere que vous ne me refuserez pas vôtre agrément, n'ayant pas

l'honneur d'être connu de vous : vous jugerez favorablement de moi, & vous voudrez bien vous tromper en ma faveur, après que tant d'autres de qui j'ai l'honneur d'être connu, s'y sont trompez eux-mêmes. Ce qui me donne encore quelque confiance, c'est que Mademoiselle du P* en qui vous en avez beaucoup, vous dira hardiment, que je ne suis pas indigne de la grace qu'on m'a faite, & ne croira point charger sa conscience quand elle corrompra vôtre jugement. Je l'ai priée de mêler à ses mensonges officieux au moins quelque verité, en vous assurant comme je fais ici, qu'il n'y a personne au monde qui vous honore plus que moi, & qui soit plus sincerement & plus respectueusement, &c.

X. LETTRE.

De Mademoiselle du P. au Comte de Bussy.

A Paris, ce 29. Janvier 1673.

JE m'étois fait une nécessité d'attendre Monsieur Fléchier qui a cru qu'il n'avoit point de droit de se donner l'honneur de vous écrire, jusqu'à ce qu'il ait été de l'A-

cadémie Françoise ; ce qui a été differé longtemps à cause du voyage que le Roi a fait à Compiegne, & qui s'est enfin conclu avec l'approbation generale, à laquelle il ne manquoit que vôtre voix, Monsieur, qu'il auroit comptée pour trente. Je ne doute pas qu'il ne vous mande qu'il vous envoyera sa harangue si elle s'imprime. Elle a charmé toute la compagnie.

La *Pulcherie* de M. Corneille est imprimée depuis peu. Je ne vous en dis rien ; car peutêtre l'avez-vous vuë : en ce cas-là vous en sçaurez mieux juger que personne. Monsieur le Maréchal de Grammont lui a dit qu'il lui sçavoit bon gré d'avoir trouvé un caractére d'amant pour les vieillards, dont on ne s'étoit point encore avisé, & qu'il lui en étoit obligé pour la part qu'il y pouvoit avoir.

Je ne voi point le P. R. sans que nous parlions de vous, & vous pouvez juger en quels termes.

XI. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à l'Abbé F..

Ce 2. Fevrier 1673.

IL y a si longtemps que je connois vôtre mérite, Monsieur, que quoique je n'aye pas l'honneur de connoître vôtre personne, je vous ai donné mon estime avec une très grande envie de vous donner mon amitié. Le compliment que vous me faites, vaut mieux qu'elle : mais si quelque chose la rend considérable, c'est que je ne la donne qu'à peu de gens. Je vous demande aussi la vôtre, en vous assurant que je prens une très grande part à la justice que le Roi & Messieurs de l'Académie vous ont faite, & que je suis persuadé qu'ils ne pouvoient choisir un plus digne sujet. Quand je vous parle ainsi, ne croyez pas que ce soit par reconnoissance. Ce qui doit faire estimer les louanges que je donne, c'est un peu de connoissance, & beaucoup de sincerité. Je ne suis ni flateur ni tout-à-fait ignorant, & vous me devez croire, quand je vous assure que vous êtes à mon gré un des hommes de France, dont j'esti-

me autant la beauté de l'esprit, & que j'aimerai autant, &c.

XII. LETTRE.

Du Pere R... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 13. Fevrier 1673.

VOus donnez un grand éloge à Mademoiselle de Bussy, en disant qu'elle sçait sans en faire de façon. C'est la plus grande louange qu'on puisse donner à une personne de son sexe & de sa qualité. Il seroit bon qu'elle vît les Femmes sçavantes de Moliere, pour la confirmer dans ce caractére. Mandez-moi si vous ne les avez vuës, car je les lui envoyerois. Il y a dans cette Comedie des caractéres rares, & d'une grande instruction pour une jeune personne; car le ridicule des femmes qui font vanité de ce qu'elles sçavent, y est bien exprimé.

Vous voulez bien que je vous demande vôtre avis sur le *Tu* & sur le *Toi* dont se servent nos Poëtes en vers. Madame la Marquise de Sablé m'a dit quelquefois qu'elle ne le pouvoit souffrir. Le Latin le dit en vers, parce qu'il le dit en prose, mais il n'en est pas de même de nôtre Langue,

qui

qui ne parle par *Tu* & par *Toi* qu'aux valets, & aux petites gens : ce qui eſt ſi vrai, qu'un amant ne dit jamais à ſa maîtreſſe ni *Tu* ni *Toi* ; c'eſt ſans doute par reſpect; & on prétend qu'on le peut dire au Roy, & à Dieu même? Si j'étois d'humeur à décider, je dirois que cela me choque, mais j'attens vôtre ſentiment ſur cela.

Je vous envoyerai de mes réfléxions ce Carême, car je trouve que je commence à être un peu mieux. Je ſuis toûjours à vous avec le plus grand reſpect & le plus grand attachement du monde.

XIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Pere R.

A Chaſeu, ce 14. Février 1673.

NOus n'avons point vû les Femmes ſçavantes de Moliere: Mais à propos de lui, le voilà mort en un moment. J'en ſuis faché. De nos jours nous ne verrons perſonne prendre ſa place ; & peut-être le ſiécle ſuivant, n'en viendra-t-il pas un de ſa façon.

Je ſuis de vôtre avis ſur le *Tu* & ſur le *Toi* de notre Poéſie; & la raiſon que vous

en dites me paroît très-bonne, qui est que nôtre prose ne s'en sert pas. Cet abus s'est introduit ou par la gloire dont la plûpart des Poëtes sont assez remplis, & qui aiment à tutoyer de plus grands Seigneurs qu'eux, ou bien souvent par la necessité du vers. En amour il n'est pas vrai, mon R.P. qu'on ne tutoye jamais sa Maîtresse : mais vous n'êtes pas obligé de sçavoir cela.

En vers c'est un abus que les honnêtes gens ne sçauroient souffrir ; & pour moi, j'aimerois mieux traiter un valet de *vous*, que de tutoyer un Prince. J'attens de vos réfléxions avec bien de l'impatience, & je suis à vous du meilleur de mon cœur.

XIV. LETTRE

De Madame de S... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 17. Février 1673.

CE qui m'avoit empêché de vous écrire, c'est que j'ai été un mois entier à la campagne avec Mademoiselle de P** à médire du genre humain, à lire, à rêver, & à essayer d'oublier le monde, dont sans vous flater, vous faites une des plus agréables parties. Je vous avouë ingenûment

que je me trouve à mon retour preſque comme j étois partie, plus mélancolique, & guéres plus dévote. Le retour de nôtre cœur vers Dieu n'eſt pas notre ouvrage, ni celui de qui que ce ſoit tout ſeul. Il faut pour cela la grace victorieuſe qui nous entraîne preſque malgré nous. Qui eſt-ce qui devineroit que je vous entretiendrois de la grace victorieuſe ?

On dit que Madame B ** eſt cachée à Paris, & qu'on la fait chercher pour l'enfermer dans une Religion. Monſieur de C ** ſon beaufrere me loua l'autre jour ſa beauté & ſon eſprit: mais je voi bien qu'il n'eſt pas content de ſa conduite. Eſt il vrai, ne vous deplaiſe, que c'eſt vous qui l'avez amenée à trois ou quatre lieues de Paris ? Notre ami l'Abbé de C ** a, dit-on, de grands ſoins d'elle. Il y a trois mois que je ne l'ai vû; l'amour démonte extrémement ſa cervelle.

Je ne ſçai ſi vous avez ſçû que le Duc de C ** a envoyé ſous un nom inconnu une garniture de pierreries de mille Louis à Mademoiſelle du C **. Il y a longtems que l'on n'avoit rien fait de ſi galant. Il n'eſt pas accommodé quoiqu'il ſ'eſt riche, & l'on a ſçu qu'il avoit emprunté cet argent. C'eſt un homme qui a le cœur fort

noble, & toutes les maniéres d'un grand Seigneur.

L'on ne doute point de la guerre, c'est une nouvelle qui vous doit plaire.

En verité j'ai une grande envie de vous revoir, il me semble qu'un peu de conversation nous rendroit encore meilleurs amis.

Vous me deviez bien venir voir quand vous amenâtes Madame B **. Je ne prétens pas que vous me veniez visiter malgré les defenses du Roy. Il ne pardonneroit pas un voyage qu'on ne feroit que par amitié; mais je croi qu'il vous pardonneroit celui que vous avez fait pour Madame B ** s'il le sçavoit; car le Tyran qui vous a fait marcher, est de sa connoissance.

XV. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Chaseu, ce 25. Février 1673.

VOus m'avez fait rire quand j'ai lû dans vôtre lettre que vous avez passé un mois à la campagne à médire du genre humain. J'ai eu peur d'abord pour vôtre conscience: mais après y avoir songé, j'ai

trouvé qu'on se sauvoit à déchirer le monde en general, comme on se damnoit à déchirer les particuliers. Mais enfin, dites-vous, vous êtes revenue à Paris aussi peu devote que vous en étiez partie, & vous croyez que c'est parce qu'il faut que la grace victorieuse nous entraîne : je le croi aussi, & que tout ce que nous avons à faire, c'est de ne nous laisser pas trop tirailler quand elle nous veut avoir.

Monsieur de C** a raison de vous louer la beauté & l'esprit de Madame B**, mais sur tout son esprit ; personne ne l'a plus agréable qu'elle. Pour sa conduite ce n'est pas la même chose ; elle ne plaît à personne, pas même à ses amans, en faveur de qui elle est si mauvaise ; & ce n'est pas seulement comme beaufrere, que Monsieur de C** y trouve à redire, il en a eu d'autres raisons : je ne sçai si elles durent encore. Où avez-vous pris encore cette belle nouvelle, que j'ai amené Madame B** à trois ou quatre lieues de Paris ? Il n'y a rien de si faux.

Pour conduire un objet charmant,
Au hazard de déplaire au Maître ;
Il faudroit être son amant ;
Et je n'ai pas l'honneur de l'être.

XVI. LETTRE

Du Comte de Bussy à Madame de M...

A Chaseu, ce 23. Février 1673.

J'AI appris avec le chagrin que vous pouvez vous imaginer, Madame, étant vôtre serviteur comme je le suis, la douleur que vous avez reçûe de l'éxil de la M*. Ce sont de ces évenemens où l'esprit humain a de la peine à retenir les mouvemens du cœur. Cepandant, Madame, ne vous laissez point aller à ces mouvemens. J'espere, moi, qui connois la force de vôtre esprit en de certaines rencontres, que vous soûtiendrez ce coup constamment ; répondez à mon attente. Vous avez un si bel exemple de fermeté devant les yeux dans toutes mes disgraces. Auroit-on dit, à voir Madame de M **, que c'étoit son amant qui étoit persecuté ? Au contraire n'auroit-on pas juré que cette belle ne m'aimoit plus, tant elle sçavoit maîtriser ses passions ? Je ne doute pas, Madame, que cet exemple ne vous donne de l'émulation. Vous avez de la gloire ; & je suis assuré que les plus clairvoyans ne pour-

ront jamais découvrir que l'éxil de la M*
vous afflige.

XVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Duc de Saint-Aignan.

A Chaseu, ce 25. Février 1675.

J'Ai appris avec grande joye vôtre retour auprès du Roy, Monsieur, tant parce que les gens au poste où vous êtes sont mal quand ils en sont éloignez, que parce que je sçai le plaisir que vous avez d'être auprès d'un Maître aussi aimable que le nôtre, & que vous aimez autant que vous faites. Je vous avouerai aussi avec ma sincerité ordinaire, qu'il y entre un peu de mon interêt, & que j'espere que vous pourrez quelquefois faire souvenir Sa Majesté de moi.

Avec la plûpart des Princes, je desespererois du changement de ma fortune. Quand ils ont commencé à faire du mal, justement ou non, ils continuent seulement parce qu'ils ont commencé. Pour nôtre maître, il récompense la même personne pour son mérite & pour ses services, qu'il avoit punie pour sa conduite; ou bien

il la punit après l'avoir récompensée. Les exemples que nous avons de tout cela me donnent une entiere confiance en lui. Il a châtié les fautes que j'ay faites : mais cela ne lui a pas fait oublier mes services passez, ni ôter la consideration de ceux que je lui puis rendre à l'avenir. Je suis même assuré qu'il a remarqué avec quel respect j'ay reçû ses châtimens, & qu'il a observé la justice que je me suis faite. Je n'ay pas seulement perdu ma fortune sans murmurer ; mais depuis six ans que je suis exilé, j'ay perdu trois procès par mon absence. Cependant le Roy sçait bien que je ne lui ay demandé que de le servir. C'est ce que je fais encore aujourd'hui, Monsieur, & dont je vous conjure de supplier très-humblement S.M. de ma part, & en attendant la campagne, de me permettre d'aller solliciter moi-même à Paris deux affaires qui me sont de très-grande conséquence. Et afin que le Roi sçache la verité de ceci, prenez la peine, Monsieur, de supplier très-humblement S.M. de commettre un Maître des Requêtes pour l'en informer. J'espere qu'elle aura la bonté de m'accorder cette grace ; car elle n'a voulu faire qu'un exemple de moi, & point du tout ruiner ma maison. Je suis même persuadé qu'elle

a eu de la peine à ſe reſoudre à me faire du mal, parce que parmi quelques bonnes qualitez qu'elle a pu reconnoître en moi, elle a toujours pu voir un fonds de tendreſſe, de reſpect & d'admiration pour ſa perſonne, qui méritoit quelques égards, & qui m'auroit aſſurement ſauvé des effets de ſa juſtice, ſi elle n'avoit preferé l'interêt public à ſa reconnoiſſance. Adieu, Monſieur. Il me ſemble que nôtre amitié eſt à preſent au deſſus de tous les complimens qui ont coûtume d'être à la fin des lettres.

XVIII. LETTRE

Du Comte de Buſſy à Madame de M....

A Chaſeu, ce 26. Février 1673.

MADAME de la R ** a beau montrer mes lettres, ſon exemple ne me gâtera pas : je ne montrerai pas les ſiennes : mais j'ai envie de prendre un peu plus garde à l'avenir à qui je ferai des faveurs; car cela n'eſt pas plaiſant, voyez-vous, qu'on les aille publier à tout le monde. Le bruit de guerre retranche un peu plus les plaiſirs des Dames ; & ſi elle ſe declare &

qu'elle dure, adieu la galanterie, il se faudra contenter du solide. Mais cette pauvre galanterie est bien réduite, de n'être plus que chez le Duc de C **. De quoi s'avise-t-il à l'âge qu'il a d'être galant ? Croit-il que les Dames lui pardonnent de s'être rangé si tard sous leur empire ? C'est un rendu à qui elles ne se fieront pas. Je suis bien-aise que la femme de qualité ait été mortifiée ; car il y a plaisir de voir abbaisser l'orgueil de ces grandes naissances qui regardent si fort le reste des humains du haut en bas.

Il est beau au Roi de répandre de tems en tems de petites graces parmi les jolies filles de la Cour, pu ement par galanterie. Monsieur de Mortemart ne la fera pas longue. Je croi l'affaire de C *** une galanterie, & point un mariage.

XIX. LETTRE

De Madame de Sc... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 27. Février 1673.

Vous avez raison, Monsieur, de dire que je devrois avoir des amis ; car assurément je suis une très-bonne femme.

Cependant je vous avoue sincerement que de la maniere dont je conçois l'amitié, je n'ai que d'agréables apparences d'amis; & je me trouve des sentimens tellement au-delà de ceux qu'on a pour moi, quand je me mets à regarder de près aux choses, qu'à la réserve de mes deux amies Mesdemoiselles de V ** & de P **, je laisserois-là le métier d'amie comme fort inutile. Il est vrai que ces deux amies réparêt un peu dans mon esprit l'opinion que j'avois, que ceux qui cherchent la veritable amitié, étoient aussi fous que ceux qui cherchent la Pierre Philosophale. Je ne dis pas tout ceci pour vous, Monsieur: car il me semble que vous faites fort bien votre devoir. Il paroît que vous ne me connoissez guéres encore, parce que vous dites que j'en sçai tant sur l'amour; cependant c'est un tyran qui m'a respectée, ou qui m'a méprisée; mais enfin il y a eu des gens assez redoutables qui m'ont dit je ne sçai quoi que je n'entendois point. Je vous en fais la confidence: cela ne me paroît pas trop joli. Si ce n'est que cela, je m'en sauverai bien.

XX. LETTRE.

Du Comte de L... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 2. Mars 1673.

IL n'y a pas eu de combat entre l'armée de M. de Turenne & celle des Allemans, Monsieur. Ceux-ci y ont mis bon ordre, à ce qu'on dit; car ils ont abandonné leur bagage & leur canon, & se sont retirez à grandes journées, pour ne pas dire en fuyant. Vous pouvez juger quelle joye on a à Saint-Germain.

Il est vrai que la perte de Moliere est irréparable: je croi que personne n'en sera moins affligé que sa femme; elle a joué la Comedie hier. Je vous envoye une Epitaphe qu'on a fait sur cette mort, & un Sonnet pour Madame de C***.

Monsieur de Brandebourg a donné avis à Monsieur de Turenne qu'il y avoit un homme dans son armée qui lui avoit offert de l'empoisonner, & que cela lui avoit fait horreur.

EPITAPHE DE MOLIERE.

Passant, icy repose un qu'on dit être mort.
Je ne sçai s'il l'est, ou s'il dort;
Sa maladie imaginaire
Ne peut pas l'avoir fait mourir:
C'est un tour qu'il joue à plaisir;
Car il aimoit à contrefaire.
C'étoit un grand Comedien.
Quoi qu'il en soit, ci-gît Moliere;
S'il fait le mort, il le fait bien.

MADAME DE C...

aux pieds de ses Juges.

SONNET.

Pour un crime d'amour dont je ne suis coupable
Que pour avoir le cœur trop sensible & trop doux,
Dois-je avoir un Tyran sous le nom d'un Epoux,
Arbitres souverains de mon sort déplorable?
Et le barbare auteur des maux dont on m'accable,
Ose-t-il se servir de Themis & de vous,
Pour m'immoler bientôt à ses chagrins jaloux;
Et me faire perir pour être trop aimable?
Ah! consultez de grace & vos yeux & vos cœurs:
Ils vous inspireront d'être mes protecteurs.
Tout ce que fait l'amour n'est-il pas legitime?
Et vous qui temperez la severe Themis,
Pourriez vous vous resoudre à châtier un crime,
Que la plûpart de vous voudroit avoir commis?

XXI. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy au Comte de L...

A Chaseu, ce 3. Mars 1673.

ILs ont raison de se réjouir à Saint Germain ; leurs affaires vont bien. Le Roi est bienheureux : mais il faut dire le vray, il aide bien la fortune à le favoriser.

Le Roi d'Angleterre est dans nos interêts, parce qu'il espere que nous l'aiderons à reprendre l'autorité que les Rois ses prédecesseurs on eue, & plus grande encore s'il se peut.

Il faut non seulement être bien méchant pour faire l'action de l'assassin du Médecin, mais encore bien sot; car il n'y a pas d'éxemple que tels coups ayent été impunis.

La femme de Moliere ne se contraint pas trop de monter sur le theâtre trois jours après la mort de son mari. Elle peut jouer la comedie à l'égard du public : mais sur le sujet du pauvre défunt elle ne la joue guéres ; à ce que je voi, son deuil ne lui coûtera pas beaucoup.

L'Epitaphe est assez plaisante, & le Sonnet fort beau. Un de mes amis m'a écrit

une espece d'apologie de Monsieur de Turenne: mais la plus belle apologie pour lui, c'est de faire sçavoir par tout que ses ennemis le craignent assez pour faire des conspirations contre lui.

Cela est beau à Monsieur de Brandebourg de n'avoir pas voulu profiter de la mort d'un ennemi redoutable aux dépens d'un scelerat ; & l'avis qu'il a donné à M. de Turenne peut venir d'un grand courage, qui veut faire voir à son ennemi qu'il viendra bien à bout de lui par les voyes de gloire & d'honneur, & qu'il méprise toutes les autres.

XXII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Président de R . .

A Chaseu, ce 4. Mars 1673.

QUAND j'ai assuré Monsieur le Comte de L * * * que j'avois bien envie d'être de vos amis, Monsieur, j'ai souhaité qu'il vous le dît, afin que cela me pût attirer votre amitié, sans songer précisément de quelle maniere elle me viendroit. Aujourd'huy que vous me faites l'honneur de m'en assurer vous-même, je

vous en rends mille graces, & j'en ai la plus grande joye du monde : car j'ai toute ma vie recherché soigneusement l'amitié des gens qui ont l'esprit & le cœur aussi-bien faits que vous.

XXIII. LETTRE

Du Comte de Bussy à Madame de Sc....

A Chaseu ce 6. Mars 1673.

JE vous trouve toujours plaisante, Madame, sur le chapitre de l'amitié ; vous y étes inépuisable. Pour moi, je ne me vante de rien ; cependant je le pourrois faire en cette rencontre. Quand vous voudrez, je vous nommerai dix ingrats célebres que j'ai fais en ma vie, sans les ingrats obscurs qui sont sans nombre.

Si vous n'avez pas trouvé trop jolies les douceurs que des gens assez redoutables vous ont dites, c'est peutêtre qu'elles ne l'étoient pas, ou qu'elles ne l'étoient pas pour vous ; vous les eussiez peutêtre trouvé meilleures de tel autre. Peutêtre eussent-elles fait impression si on les eût recommencées une autre fois. Car il n'y a pas de quoi se vanter de ne s'être pas rendue d'abord

bord : cela vient par dégrez ; & telle Dame a eu une grande passion pour un tel homme qui lui avoit déplû à la premiere visite, & peutêtre à la premiere déclaration d'amour. Ne vous assurez donc pas trop là-dessus, & croyez que votre heure peut encore fort bien venir.

XXVI. LETTRE.

De l'Abbé F.. au Comte de Bussy.

A Versailles, ce 9. Mars 1673.

JE ne sçaurois assez vous témoigner Monsieur, la joye que j'ai de l'honneur que vous me faites, d'approuver le choix que l'Academie a fait de moi, & de me donner votre suffrage, & même quelque part en l'honneur de votre amitié. Je n'avois osé esperer tant de prosperitez à la fois, & je suis plus heureux que je ne pensois, puisque vous voulez bien me compter au nombre de vos serviteurs, après m'avoir reconnu pour un de vos Confreres.

Je vous envoye le Discours que j'ai prononcé dans l'Academie, & je vous prie de le recevoir, non pas comme un ouvrage

qui merite d'être estimé, mais comme une marque de l'estime & du respect que j'ai pour vous. Je m'assure que lorsque j'aurai l'honneur d'être plus connu de vous, vous vous détromperez peutêtre de la bonne opinion que vous avez de moi sur le bel esprit ; mais vous trouverez que j'ai le cœur bon, & que personne n'est à vous avec plus de zele, plus d'estime & plus de respect que moi.

XXV. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à l'Abbé F..

A Chaseu, ce 14. Mars 1673.

JE viens de recevoir votre lettre, Monsieur, & la Harangue que vous avez faite à l'Académie. Je la trouve très-belle: il y a du feu, il y a du jugement ; mais sur tout elle est naturelle, & l'art y est bien caché. L'Eloge du Roy y est admirable ; & quoique vous ne lui fassiez point de grace, vous dites si agréablement la verité, qu'il en doit avoir pour vous autant de reconnoissance, que les autres grands Rois, qui sont au-dessous de son mérite, en ont pour ceux qui les flatent.

Vous serez peutêtre surpris de voir combien j'ai de plaisir à entendre les louanges du Roi : car enfin il m'a fait du mal ; & quand je l'aurois mérité, peu de gens se font justice : mais j'aime encore mieux qu'on ait mauvaise opinion de ma conduite passée, & avoir droit d'esperer un changement à ma fortune, d'un grand Prince qui peut avoir été surpris, & qui ne trouve pas de honte à se repentir, que d'être justifié par les injustices d'un maître sans honneur, qui n'en reviendroit jamais.

Je suis allé plus loin que je n'avois pensé, Monsieur. Mais je ne me retiens pas aisément quand il s'agit de louer notre Maître, & moins encore quand j'en parle à un homme qui l'aime & qui l'estime autant que vous faites.

XXVI. LETTRE.

Du Pere R.. au Comte de Bussy.

A Paris, ce 25. Mars 1673.

JE vous envoye, Monsieur, les *Femmes sçavantes* de Moliere. Vous y trouverez des caractéres qui vous plairont, & des choses fort naturelles. La querelle des

deux Auteurs, le caractere du Mari qui est gouverné & qui veut paroître le maître, ont quelque chose d'admirable, aussi-bien que le caractere des deux Sœurs. Le ridicule des femmes sçavantes n'est pas tout à-fait poussé à bout ; il y a d'autres ridicules plus naturels dans ces femmes, que Moliere a laissé échaper, & ce n'est pas le plus beau. Neanmoins à tout prendre, vous serez content : je ne laisse pas de vous en demander votre avis.

J'envoye à Mademoiselle de Bussy un livre de dévotion de ma façon, pour l'opposer aux *Femmes sçavantes*. Ayez la bonté de le lui offrir de ma part. Je vous envoye le commencement de mes *Reflexions sur la Poëtique* ; vous m'encouragerez à continuer, si vous avez la bonté de me les corriger, & de me dire franchement vos pensées. Ce que je vous envoye n'est qu'un projet mal digeré, mais il se pourra rectifier sur vos lumieres.

XXVII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy au Pere R...

A Chaseu, ce 24. Mars 1673.

JE vous rends mille graces, mon R. P. des livres que vous m'avez envoyez : le vôtre est admirable : je l'ai lû avec deux de mes bons amis ; ils en sont charmez aussi-bien que moi.

Pour la Comédie des Femmes sçavantes, je l'ai trouvé un des plus beaux ouvrages de Moliere. La premiere scene des deux Sœurs est plaisante & naturelle : celle de Trissotin & des Sçavantes, le dialogue de Trissotin & de Vadius, le caractere de ce mari qui n'a pas la force de resister en face aux volontez de sa femme, & qui fait le méchant quand il ne la voit pas, le personnage d'Ariste homme de bon sens & plein d'une droite raison, tout cela est incomparable. Cependant, comme vous remarquez fort bien, il y avoit d'autres ridicules à donner à ces Sçavantes, plus naturels que ceux que Moliere leur a donnez. Le personnage de Belise est une foible copie d'une des femmes de la Comé-

die des Visionnaires. Il y en a d'assez folles pour croire que tout le monde est amoureux d'elles, mais il n'y en a point qui entreprennent de le persuader à quelqu'un malgré lui.

Le caractere de Philaminte avec Martine n'est pas naturel. Il n'est pas vraisemblable qu'une femme fasse tant de bruit, & enfin chasse sa servante, parce qu'elle ne parle pas bien françois; & il l'est encore moins que cette servante, après avoir dit mille méchans mots, comme elle doit dire, en dise de fort bons & d'extraordinaires; comme quand Martine dit:

L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage;
Les livres quadrent mal avec le mariage.

Il n'y a pas de jugement à faire dire le mot de *quadrer* par une servante qui parle fort mal, quoiqu'elle puisse avoir du bon sens. Mais enfin, pour parler juste de cette Comedie, les beautez y sont grandes & sans nombre, & les défauts rares & petits.

XXVIII. LETTRE

De Mademoiselle du P. au Comte de Bussy.

A Paris, ce 19. Mars 1673.

J'Ai fait venir vos lettres à leurs adresses, & je vous en envoye les réponses. Si on ne me les avoit fait attendre si longtems, je vous aurois écrit plûtôt.

Je ne suis pas encore consolée de la mort du Pere Lalleman. Il étoit fort de mes amis, & de ceux du Pere Rapin. Je croi qu'il vous aura envoyé son livre de *la Perfection du Christianisme*, & que vous l'aurez trouvé beau.

C'est une chose étrange combien il s'est passé d'actions extraordinaires depuis peu, & le tout pour de l'argent. On n'entend parler ici que d'empoisonnemens & d'assassinats. Il ne se passe rien de semblable en Bourgogne ; tout le monde y vit dans la bonne foi.

Je vous envoye, Monsieur, une Epitaphe de Moliere par la Fontaine. Je causeray plus longtems avec vous une autre fois. Adieu Monsieur.

EPITAPHE DE MOLIERE.

Sous ce tombeau gisent Plaute & Terence,
Et cependant le seul Moliere y gît.
Il les faisoit revivre en son esprit,
Par leur bel art réjouissant la France.
Ils sont partis, & j'ai peu d'esperance
De les revoir malgré tous nos efforts.
Pour un long tems, selon toute apparence,
Terence, & Plaute, & Moliere sont morts.

XXIX. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Mademoiselle du P*

A Chaseu, ce 28. Mars 1673.

JE vous suis très-obligé, Mademoiselle, & je vous rends mille graces d'avoir fait tenir mes lettres à leurs adresses. Voici encore matiere à de nouvelles obligations. J'ay trouvé fort belle la Harangue de Monsieur l'Abbé Fléchier: elle m'a plu d'un bout jusqu'à l'autre. Je ne connoissois pas le Pere Lalleman; mais quand vous & le Pere Rapin aurez de l'affliction, je ne serai pas content. J'ai vû la *Perfection du Christianisme*, & j'ai admiré cet ouvrage; notre ami est merveilleux sur la Théo-

logie,

logie aussi bien que sur les belles lettres.

L'affaire de Madame de Brinvilliers est épouvantable, & il y a longtems qu'on n'a ouï parler d'une femme aussi méchante qu'elle. La source de tous ses crimes vient de l'amour, & ensuite de ce que nous autres Latins appellons : *Auri sacra fames.*

L'Arrêst qui a été rendu contre elle est trop doux, il la falloit condamner à être brulée toute vive. Il est vrai que l'argent fait faire depuis peu des choses bien extraordinaires à Paris, & que l'on l'aime moins en Bourgogne, ou que l'on n'y est pas si hardi.

XXX. LETTRE

Du Comte de Bussy à Madame de Sc . .

A Chaseu, ce 22. Mars 1675.

VOus jugez fort bien, Madame, du Comte de L**. Il a de l'acquis, mais il n'a point cette routine du monde, sans laquelle les meilleures qualitez sont insupportables, ou du moins ne plaisent pas. Je vous rends mille graces des amitiez que vous lui avez faites. Son Pere est plai-

ſamment gouverné, & M *** a un beau Gouvernement ; ils ſont tous deux dignes l'un de l'autre.

Vous avez raiſon de me croire un bon homme ; je le ſuis à un point que j'en ſerois ridicule, ſi je n'avois de l'eſprit pour ſauver ma réputation ſur ce ſujet.

Ce que vous me mandez que nous ſommes des taupes, & que la paix eſt quelquefois bonne, & quelquefois la guerre ; cela, dis-je, eſt du meilleur ſens du monde. Cependant il ne faut pas que ce raiſonnement nous faſſe attendre notre deſtin les bras croiſés: il nous faut évertuer pour nous retirer des méchans pas où nous tombons ; & ſi malgré nos ſoins il faut perir, on n'a rien à ſe reprocher quand on périt dans les formes.

Il n'eſt pas vrai que je ſois fâché que la conduite de Madame B** m'ait empêché de l'aimer ; car je ne veux plus avoir de paſſions : mais il eſt certain que ſi du tems que j'en voulois, j'euſſe trouvé une femme faite comme elle, qui d'ailleurs eût été honnête & tendre pour moi, je l'euſſe aimé plus que ma vie.

Je croi comme vous, que toute Chevalerie eſt éteinte à la Cour ; mais c'eſt plus la faute des Dames que celle des Chevaliers.

Si Madame de M ** devient veuve, je lui ferai un compliment. De commerce avec elle, je n'en veux point qu'en pareille rencontre.

Adieu, Madame, je suis fort aise des louanges que vous me donnez, & je les croi justes par la confiance que j'ai en vous, & un peu d'amour propre. Si je n'avois peur que vous crussiez que je vous veux payer de votre encens, je vous dirois aussi l'estime que je fais de vous; mais ce sera pour une autre fois quand vous y penserez le moins.

XXXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Chaseu, ce 24. Mars 1675.

VOus ne sçauriez vous imaginer, Madame, combien j'ai de patience sur mes affaires de la Cour. Mon honneur me reprocheroit quelque chose si j'en avois autant sur les affaires de mes bons amis. Cette tranquillité ne m'empêche pourtant pas de songer à tout ce que je puis faire : mais aprés l'avoir fait, j'en attens l'évenement avec indifference.

Il eſt certain que la paix eſt fort incertaine ; je ne penſe pas même que les Miniſtres ſçachent ce qui en arrivera.

Adieu Madame, eſperons. Ce nous eſt un grand avantage de ne pouvoir être pis que nous ſommes, & de pouvoir être mieux. Quand l'eſperance ne nous apporteroit aucun bien que celui de la ſanté qu'elle nous conſervera, il en faut avoir. Il me ſouvient toûjours ſur cela de ce que diſoit le Pere Senault : Que l'ame & le corps avoient de grandes liaiſons enſemble, que cependant ils ſe contrarioient toûjours : & qu'en un mot, c'étoient deux ennemis qui ne ſe pouvoient quitter, & deux amis qui ne ſe pouvoient ſouffrir. Il n'y a rien de mieux dit, ni de plus veritable.

XXXII. LETTRE.

Du Comte d'E . . au Comte de Buſſy.

A la Côte d'Angleterre, ce 30. May 1673.

JE vous ai déja averti, Monſieur, que le commerce que l'on a avec les gens de mer eſt ſouvent interrompu, & très difficile à entretenir ; mais auſſi je puis vous aſſurer que l'amitié qu'ils emportent pour

ſes perſonnes qu'ils laiſſent à terre ne diminuë pas par l'abſence, & que je ſens le même déſir de meriter la continuation de vos bonnes graces, que j'ai toûjours fait depuis que vous m'avez fait l'honneur de me laiſſer flatter d'y avoir quelque part. Ce ſeroit à moi à vous faire des excuſes de ne vous avoir pas écrit après que je fus arrivé à Paris: mais je vous aſſure que j'y ai été ſi peu, que le mouvement rapide qui m'a fait faire tant de chemin par terre & par mer l'année paſſée, m'avoit laiſſé le même étourdiſſement en arrivant, qu'à ceux qu'on dit qui font de ſi grandes diligences avec des caractéres. Je ne fais pas par tout également de chemin; mais c'eſt beaucoup de marcher ſurement, & de ne rien faire qui déplaiſe aux Superieurs: le reſte viendra quand on m'en croira digne; je ne dois pas me le juger par mes propres ſentimens.

Puiſque Monſieur le Comte de Limoges eſt de vos parens & de vos amis, c'eſt aſſez pour me faire ſouhaiter de lui rendre quelque ſervice, ſi la fortune m'en donne les occaſions: j'eſpere que celles qui ſe paſſeront à la mer ſeront aſſez grandes cette campagne pour donner du merite à ceux qui s'y trouveront; au moins il y a

toutes les apparences du monde, si les évenemens ne nous trompent pas. Il ne faut pas finir cette guerre plûtôt que les Plenipotentiaires. Après cela il sera tems de se reposer, & d'entretenir un commerce plus regulier avec vous, comme avec la personne du monde que j'honore, & que j'aime le plus.

XXXIII. LETTRE

Du Comte de Bussy à Monsieur Despreaux.

A Bussy, ce 30. May 1673.

JE ne puis assez dignement répondre à votre lettre, Monsieur. Elle est si pleine d'honnêtetés & de louanges, que j'en suis confus. Je vous dirai seulement que je n'ai rien vû de votre façon que je n'aye trouvé très beau & très-naturel, & que j'ai remarqué dans vos ouvrages un air d'honnête homme, que j'ai encore plus estimé que tout le reste. C'est ce qui m'a fait souhaiter d'avoir commerce avec vous; & puisque l'occasion s'en présente aujourd'hui, je vous en demande la continuation & votre amitié, en vous assurant de la mienne. Pour mon estime, vous n'en de-

vez pas douter, puiſque vos ennemis vous l'accordent dans leur cœur, s'ils ne ſont les plus ſottes gens du monde.

XXXIV. LETTRE.

Du Comte de L... au Comte de Buſſy

Ce 30. May 1674.

LE même ſoir que nous joignîmes l'armée, le Roi d'Angleterre arriva, avec ſon Amiral le Duc d'Yorc. Monſieur le Comte d'E ** l'alla voir le lendemain, & me préſenta à lui. Nous dinâmes avec Sa Majeſté, & ſur le ſoir nous revinmes J'appris là que l'on faiſoit de grandes levées en Angleterre, que l'on les faiſoit filer ſur la côte pour s'embarquer. Nous ſçûmes auſſi que nous partirions dans trois jours pour aller aux ennemis; car cela fut réſolu dans le Conſeil que l'on y tint. Aujourd'hui comme nous y ſongions le moins, nous avons vû arriver le Roi à notre bord avec Monſieur ſon Frere, M. l'Ambaſſadeur de France, M. de Canaples, le Milord d'Oury, & maints autres grands Seigneurs de cette Cour. Le Roi y a diné; & quoique Monſieur le Comte d'Eſtrées ait

été ſurpris, il n'a pas laiſſé de lui faire la plus grande chere du monde. Sa Majeſté nous a fait dîner avec lui ce que nous étions de gens de condition. Là nous avons entendu dire à M. le Duc d'Yorc que ſi nous ouvrions les paſſages où nous allons, il nous ſuivroit bientôt avec dix mille hommes. Cela joint avec le grand nombre de ſoldats qui ſont dans l'armée navale, fait croire aſſurément que nous tenterons une deſcente.

On a raiſon de dire que le Roi d'Angleterre n'eſt pas ſeulement un très grand Roi, mais encore un très honnête homme. On ne ſçauroit parler plus à propos, ni plus juſte de toutes choſes qu'il fait: être plus humain & ſe familiariſer davantage en gardant ſon rang: être plus enjoué, ni plus ſpirituel dans la converſation. Mais, Monſieur, vous le connoiſſez mieux que moi, auſſi-bien que le Duc d'Yorc. Je vis hier dans l'Amiral d'Angleterre, Saint Evremont. Nous parlâmes fort de vous, & de la maniere que vous pouvez penſer.

XXXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de L..

A Bussy, ce 9. Juin 1673.

JE suis bien-aise que vous aiez joint M. le Comte d'Estrées : j'apprehendois plus pour votre passage que je ne fais un combat general.

Quand vous me dites du bien du Roi d'Angleterre, il me semble que vous m'en faites. Il n'y a que deux Rois au monde dont le mérite me touche, celui du nôtre, & celui-là. Il est vrai que j'admire bien plus le Roi, en ce que la droite raison a fait sur lui ce que l'adversité a fait sur le Roi d'Angleterre. Je ne pense pas qu'il y ait jamais eu que notre Maître, que la bonne fortune de tant d'années ait laissé honnête homme.

Si vous combattez les Hollandois, ce sera bien malgré eux, ils éviteront à mon avis autant qu'ils pourront de combattre.

J'aime & j'estime extrémement Monsieur de Saint Evremont, & j'aurois ces sentimens-là, quand il ne seroit pas cousin-germain de ma femme.

XXXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Chaseu ce 30. May 1673.

IL est vrai que la Tante de notre ami est bien ridicule. Je lui pardonnerois si elle prévoyoit un mauvais usage de l'argent qu'elle donneroit à son neveu. Mais ne pouvant pas douter qu'il ne fût bien employé, elle n'a pas assurément le cœur aussi bon que sa Maison. Cependant n'en faisons point de bruit ; car peutêtre voudroit-elle qu'on se plaignît d'elle, pour autoriser la suite de ses duretez. Il la faut toûjours mettre dans son tort ; que sçait-on si elle ne pourroit pas se repentir ?

Comme vous dites, Madame, on ne fera que dormir sur la mer cette année, & je ne pense pas que hors l'amour, rien puisse troubler le repos du petit Comte.

Sa Majesté ne me sçauroit guere faire rendre de réponse si rude, que ma patience ne me fasse prendre en gré. Il n'y a que l'incertitude de mon sort qui me fasse de la peine.

Il ne me souvient plus de Madelon ;

c'est tout ce que je puis faire de me souvenir de sa Maîtresse. J'ai cela de commode pour ceux qui m'ont oublié, que je les ai si fort oubliez aussi, qu'ils ne doivent pas craindre mes reproches.

Adieu Madame. Je vous assure que je vous aime autant que vous le méritez. Cela va si loin, qu'il approche d'une déclaration d'amour.

XXXVII. LETTRE.

De Madame de Sc ... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 7. Juin 1673.

LA mélancolie commence à m'accabler, & cela m'oblige de me retirer assez du monde, par dégoût de lui, & par mauvaise santé.

Paris est tout seul; toute la Cour est à l'armée. La Reine n'y est pas; mille gens sont à la campagne; je ne l'ai de ma vie vû plus desert que cette année; je pourrois ajoûter si gueux: on mourroit plûtôt que d'y trouver mille pistoles avec toutes les suretés imaginables. Les Courtisans n'ont trouvé de l'argent cette année que sur gages pour leur campagne. La Cour

s'ennuie horriblement à Tournai. Toutes les femmes ne sçachant que faire, font les malades, & prennent médecine pour se divertir.

Personne ne doute plus du Mariage de la Comtesse du P**. C'est son amie qui a fait cet opera; le tout pour de l'argent. On devroit étouffer une créature comme celle là. Voiez quel tour elle fait au Mar. C**. Cependant la pauvre Madame du P** en a tout à-travers du cœur; l'amour est de la partie: & c'est ce qui a secondé à merveilles les bonnes intentions de la Dame. Je vous avouë que je suis toute étonnée de voir l'amour faire de si étranges choses à des femmes d'esprit, & qui ne sont plus jeunes. A ce que je voi, quelque bonne que soit la tête, elle ne peut presque rien contre le cœur. Le mien est fort bon assurément, & je vous assure qu'il ne se trouve point du tout offensé de la presque déclaration d'amour que vous me faites. Quand vous me l'auriez faite sans ce presque là, de Bussy à Paris, je ne m'en effaroucherois pas; & je suis persuadée que l'amour dans l'absence est tout fait comme une grande amitié. Ainsi je vous exhorte à m'aimer d'amour jusqu'à votre retour, si vous pouvez. Quand j'aurois un

amant, je vous assure que je n'aurois pas plus d'envie de le voir & de le servir.

XXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sc..

A Bussy, ce 11. Juin 167;.

JE suis fâché de vous sçavoir mal-saine & malheureuse: ces deux choses se trouvent souvent ensemble; le chagrin fait d'ordinaire la mauvaise santé. Cependant il faut que la raison vous empêche de prendre si fort les affaires à cœur. Il faut vous consoler par le meilleur endroit de votre fortune; car il n'y en a point de si déplorée, qui n'ait quelque côté agréable. Il vous faut aider & bien esperer: le chagrin fait mourir à la fin; & du moins tant que l'on vit on est en état de changer en mieux. Je vous conseille, Madame, comme à moi-même; & ma mauvaise fortune aussi ne m'empêche pas d'être sain & gaillard: le temperament m'aide un peu; mais j'aurois succombé sans la philosophie.

Puisque vous trouvez Paris si gueux que vous dites, vous pouvez juger des Provinces, c'est-à dire, pour l'argent; car pour la

vie elle y eſt à rien. Je croi que les denrées ſeront deſormais la ſeule monoye qui aura cours ; on achetera du vin avec du bled, & du bled avec du vin.

Je comprens aiſement l'ennui des Dames de la Cour. Il vous faut des hommes pour vous divertir vous autres Dames, plus néceſſairement qu'à nous des femmes.

Ce que vous dites ſur le mariage de Madame la Comteſſe du P** avec C** eſt le plus juſte & le plus agréablement dit du monde. Mais j'y ajoute une réflexion, qui eſt que l'amour en cette rencontre n'en a pas uſé comme il fait d'ordinaire ailleurs : on voit toûjours le jeune galant gueux toucher le cœur de la vieille riche ; ici c'eſt le contraire.

Je demeure d'accord avec vous, que les empreſſemens de l'amour ſont tous faits en l'abſence, comme ceux d'une grande amitié ; & puiſque les miens & mes douceurs ne vous offenſent pas de cinquante lieues, j'en aurai, & je vous en dirai de tems en tems. Quand nous nous verrons, nous verrons.

XXXIX. LETTRE.

De Madame de Sc...au Comte de Bussy.

A Paris, ce 11. Juin 1673.

JE vous envoye une lettre de Madame de Noailles. On dit ici qu'il y a des troupes dans la Franche-Comté, & que c'est Monsieur de Lorraine qui les commande. Cela est-il vrai? En ce cas-là, la guerre vous iroit trouver, & malgré le Roi il faudroit que vous la fissiez.

Il court ici un bruit que l'armée navale est aux mains. Au moins, Monsieur, je vous supplie de n'en rien dire à la belle; si j'en sçai des nouvelles, je vous en manderai. J'ai pensé dire, je vous défens de lui en parler; car depuis votre presque déclaration d'amour, je m'imagine que j'ai quelque droit de vous commander. Je vous assure que j'ai peur de n'être pas si honnête femme que je pensois; car cet endroit-là de votre lettre me plut fort, le mot d'amour ne me choqua point. Si Mademoiselle de Vandy sçavoit cela, je serois bien grondée, mais enfin je ne veux pas montrer plus de délicatesse que je n'en ai.

Je n'aimerois pas, je croi, qu'on me parlât d'amour ; mais je ne hai pas qu'on m'en écrive de cinquante lieuës. Adieu, Monsieur. Je suis bien folle aujourd'hui pour une malheureuse ; mais encore faut-il rire quelquefois.

XL. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Bussy, ce 24. Juin 1673.

ON me mande que Mastric, Breda, & Bolduc sont pris. L'année passée je ne pouvois croire toutes les conquêtes du Roi, d'abord qu'on me les disoit. Ce n'étoit pas par défiance que j'eusse de son pouvoir : mais je ne croiois pas qu'il fit presque des miracles. Aujourd'hui je croi tout de lui.

On m'écrit que nos armées de mer ont battu celle des Hollandois. Je n'en doute pas ; je croi même que le Comte de L*** y a fait des merveilles, & qu'il a porté cette nouvelle au Roi.

Au reste je suis ravi, Madame, que mes douceurs vous plaisent, quand ce ne seroit que pour vous remettre en goût du mon-

de

de, pour lequel vous commenciez à avoir du mépris. Il n'en faut rien dire à Mademoiselle de Vandy ; car cela fait du plaisir de faire des Misteres. Nous ne lui cachons pas encore grand'chose ; mais enfin il se passe quelque chose entre nous qu'elle ne sçait pas.

Vous dites, parce que vous badinez aujourd'hui, que vous êtes bien folle pour une malheureuse ; & moi je vous maintiens que c'est à nous autres malheureux à badiner. Il ne faut pas que nos joyes soient publiques, mais seulement avec nos bons amis ; & cela étant, je suis l'un des hommes du monde avec lequel vous devez le plûtôt rire.

XLI. LETTRE.

Du Comte de L.... au Comte de Bussy.

A Bord de la Reine, ce 8. Juin 1673.

En fin, Monsieur, nous avons combattu les Hollandois hier septiéme. Nous les allâmes attaquer sur les dix heures du matin, & le combat commença à midi, & ne finit qu'à la nuit entiérement fermée. Nous eumes affaire à Ruiter ; à

Tromp, & à l'Amiral de Flessingues. Enfin de quatre Amiraux qu'il y avoit dans l'armée ennemie, nous essuyâmes le feu de trois. L'Amiral Ruiter & celui de Flessingues nous passerent l'un après l'autre à la portée du pistolet; pourtant sous le vent de nous, malgré leur habileté; & cela par la bonne manœuvre de M. le Comte d'Estrées; car sans le flater, les connoisseurs disent, qu'il fit en cette rencontre tout ce que les plus anciens Officiers de la Marine eussent pu faire. Tous les Capitaines de l'Escadre de France firent aussi des merveilles. Il y en eut un nommé Gabaret qui aborda un de leurs vaisseaux monté de cent pieces de canon, en tua le Capitaine & le Lieutenant, & s'en rendit si bien le maître, qu'il en fit passer plusieurs des gens dans son navire; mais comme il vit Tromp, qui venoit avec le reste de son Escadre sur lui, il fut obligé de l'abandonner. Il y en eut un autre nommé Tivas, qui après avoir tenu teste à Tromp, & l'avoir si fort pressé qu'il l'obligea de sortir de son navire & de se mettre sur un autre, fut emporté d'une volée de canon. C'est très-grand dommage; il étoit l'un des plus braves, & des plus honnêtes hommes de nôtre armée. C'est le seul homme connu que

nous ayons perdu, les autres qui ont été tuez, & qui ſont en petit nombre, n'étant que deux ou trois Enſeignes, & quelques matelots & ſoldats. Nous en avons eu quelques-uns dans ce navire bleſſez de la mouſqueterie de Ruiter qui fit grand feu ſur nous, comme la nôtre fit ſur lui. Tout le monde & les Anglois mêmes avouent que notre Eſcadre a fait des miracles, & qu'outre la grandeur de l'entrepriſe d'aller attaquer ces gens-là dans leurs bancs, qui eſt un fort où ils avoient été en ſureté jusqu'à hier, l'action qu'a fait notre Eſcadre de ſoutenir l'effort de trois auſſi grands & auſſi braves hommes de mer qu'il y en ait au monde, & de les avoir fait plier ſous nous, eſt une des plus belles choſes qui ſe ſoit faite. Je ne doute pas que cette action ne faſſe le comte d'Eſtrées Maréchal de France. On dit qu'on a prédit à Ruiter que ſa fortune finiroit cette année. Il faut que ce ſoit par nous que les propheties ſoient accomplies; & alors j'irai avec joie en porter la nouvelle à la Cour. Je ne me ſuis pas ſoucié de le faire cette fois; car il n'eût pas été trop bien de voir les autres aller ſe battre à terre, & peutêtre attaquer Fleſſingues, pendant que je courrois la poſte. J'aime mieux, comme je vous ai

dit, perdre une occasion d'être agréablement présenté au Roi, que d'en manquer une de faire voir si je vaux quelque chose.

Les Anglois ont perdu cinq Capitaines de leur armée, & Amilton frere de la Comtesse de Grammont commandant le Regiment des Gardes du Roi d'Angleterre, & fort bien avec lui, a eu la jambe emportée sur le navire du Prince Robert où il étoit avec sa compagnie. Nous sommes aux environs du champ de bataille, & les ennemis à trois lieuës de nous. Il fait un très-gros tems.

J'oubliois de vous dire qu'il y a trois navires Hollandois qui sont échouez & deux perdus. Le navire sur lequel pour la seconde fois étoit monté Tromp, fut sur la fin du combat demâté de son grand mast par un de nos Capitaines nommé le Chevalier de Valbelle, comme il alloit aborder un vaisseau Anglois; mais la nuit qui vint là-dessus finit le combat. Je ne crois pas que desormais Tromp demande en grace d'attaquer l'Escadre de France. J'ai demandé un brulot, & Monsieur le Comte d'Estrées s'est joint à moi pour cela; c'est un emploi dangereux; car de neuf Capitaines de brulots, il ne s'en est sauvé que deux; mais il n'y a que les actions ha-

zardeuses qui puissent me tirer de l'état où je suis.

XLII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte d'E...

A Bussy, ce 17. Juin 1673.

IL me paroît que l'action que vous venez de faire, Monsieur, est une des plus hardies & des plus grandes qui se puissent faire à la mer. On ne dira pas de vous que par vos ménagemens & par vos lenteurs vous voulez faire durer la guerre. On ne peut pas moins ménager les Hollandois que vous avez fait. Je vous assûre, Monsieur, que j'en ai la plus grande joye du monde, & que rien ne la peut augmenter que la récompense que j'attens pour vous, je la tiens infaillible, car le Roi est juste. Je voulus d'abord attendre à vous faire compliment du gain de la bataille, en vous le faisant de la promotion; mais je ne me suis pu retenir en cette rencontre.

XLIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere R...

A Bussy ce 21. Juin 1673.

JE vous envoye les remarques que vous avez voulu, mon R. Pere, que je fisse sur vos réflexions ; mais je n'en ferai plus si vous ne m'envoyez les remarques que vous ferez sur celles que je vous envoye. Car de la maniere que vous les traitez, il semble que ce soit des Arrêts en dernier ressort : cependant je ne suis point du tout persuadé de mon infaillibilité ; & si je n'ai pas l'esprit aussi beau que Virgile, j'ai bien autant de modestie que lui. Raisonnez un peu avec moi à l'avenir sur mes raisonnemens, quand ce ne seroit que pour me sauver de l'aveuglement de l'amour propre.

XLIV. LETTRE.

Du Comte de L... au Comte de Bussy.

A Bord de la Reine, ce 15. Juin 1673.

J'ESPERE, Monsieur, que toutes mes lettres ne seront plus que des relations

de combat. En voici encore une.

Hier 14. Juin ſur les 11. heures du matin, les Hollandois ayant le vent ſur nous, leverent l'encre du fond de leurs bancs près de Fleſſingues, & nous obligerent de faire la même choſe de l'entrée de ces mêmes bancs, où nous étions demeurez mouillez depuis le dernier combat. Ils étoient à quatre ou cinq lieues de nous, & ils vinrent environ ſoixante & cinq voiles, tant vaiſſeaux de guerre que brulots, ſi doucement que nous ne commençâmes le combat que ſur les cinq heures du ſoir. Il dura juſqu'à dix, ſans que les Hollandois qui étoient maîtres du vent, oſaſſent nous approcher plus près que la portée du canon. La tête des Anglois qui étoit à l'avant-garde fit des merveilles, entr'autres Sprac ſecond Commandant Anglois. Tourville frere de Madame de Gouville qui a un navire, & qui eſt un des plus braves hommes de France & un des mieux faits, ſe trouva au milieu des Anglois, & ſe fit admirer de Monſieur le Prince Robert Amiral en ne le quittant jamais, & ſe mettant autant qu'il pouvoit entre lui & les ennemis. Sur les dix heures & demie du ſoir ils ſe retirerent ſur les côtes, & nous de nôtre côté pour nous réparer,

ayant quelques navires percez, & voulant reprendre de nouvelles munitions. Nous allons aussi aux côtes d'Angleterre pour revenir ensuite chercher les ennemis sur les leurs, & les rebattre si nous pouvons. Nous n'avons perdu ni navires ni Officiers. Les Anglois n'ont perdu qu'un seul Capitaine jeune homme de la Cour, & qui même avoit été à celle de France; nommé Sarlinton.

Ce combat ne fut pas si rude que le premier, quoique l'on y tirât plus de coups de canon. Amilton beaufrere du Comte de Grammont est mort de sa blessure.

XLV. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy au Comte de L....

A Bussy, ce 23. Juin 1673.

JE viens de recevoir votre lettre du 15. La dernière action des Hollandois faite le 14. de ce mois me paroît hardie: je croi qu'ils n'ont pas tant songé à vous battre (la chose étant trop difficile) qu'à soûtenir leur réputation. Et en effet cela la soûtient un peu. Ils m'ont fait plaisir aussi

en

en cette rencontre ; car ils ont fourni aux armes du Roi une nouvelle matiere de gloire, & à notre ami Monsieur le Comte d'E** une nouvelle occasion de mériter. J'espere que ce ne sera pas la derniere, & qu'après avoir vû ses louanges dans les rélations, nous y verrons ses récompenses. Pour vous, Monsieur, vous n'aurez point votre Brulot, mais vous aurez une partie de l'estime qu'il vous auroit acquise: nous aimons mieux pour vous moins de gloire & moins de danger.

XLVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte de G...

A Bussy, ce 29. Juin 1675.

JE suis assuré que vous ne vous attendez pas à cette lettre : cependant quand vous verrez mon nom, vous verrez que personne n'est plus votre ami que moi, & ne doit prendre plus de part à tout ce qui vous touche. J'ai appris la mort de Monsieur votre beaufrere avec beaucoup de joie parce que vous en heritez, & que je ne croi pas qu'il y eût grande amitié entre vous deux. Au reste n'allez pas montrer

ma lettre à Madame la Comtesse de G**, car je pense qu'elle n'y entendroit point de raillerie. On me la devroit pourtant bien pardonner pour cette fois, il ne m'arrive pas souvent de rire, & particuliérement quand le Roi assiége en personne la meilleure place du monde, qu'il s'y expose, & qu'il fait tout lui seul, pendant que je suis dans ma maison, comme tous les coquins du Royaume.

XLVII. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 7. Juillet 1673.

LA joie que j'ai de vous envoier un ordre pour votre retour, Monsieur, est un peu bornée à cause du tems. Cependant elle est grande par l'amitié que j'ai pour vous, & par l'envie que j'ai de vous voir. D'ailleurs je considere que lorsqu'on vous permet de demeurer ici trois semaines au vû & au sçû de tout le monde, cela veut dire encore autant *incognito*. De plus vous presserez vos amis d'agir ; car un homme de votre qualité, de votre merite & de votre esprit, se sert mieux qu'on ne

le peut servir. Vous prendrez des mesures ici pour Monsieur le * *, qui assurément est la pierre d'achopement, & avec Madame de N ** qui achevera ce qu'elle a commencé ; car c'est elle qui pousse son mari ; & je vous assure que c'est une très bonne femme. Je me leverai demain, quoique malade, pour l'aller remercier, & la louer de vous avoir remis dans le chemin de l'esperance. Enfin Monsieur, je ne vous veux plus écrire, je vous veux dire moi-même tout ce que l'on est obligé de dire aux amis après une si longue absence ; car quelque esprit qu'ils aient, ils ont besoin d'être instruits.

Si vous sçaviez le plaisir que j'ai que l'on vous ait fait ce petit raïon de grace sur un placet que j'ai fait de ma tête, & que j'ai signé de votre nom, croiant bien que vous ne me désavoueriez pas, vous verriez bien que je vous aime fort.

Au reste, vous allez trouver ici mille amis que l'absence seule vous a fait perdre, & dont il ne faut pas que vous fassiez semblant d'avoir vû la foiblesse & l'oubli ; car dès qu'ils verront que vous pourrez revenir pour eux, vous les verrez bien changer de maniere. Quand on veut emplir sa bourse, il y faut mettre des pis-

toles legeres, on en trouve trop peu de poids.

XLVIII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Bussy, ce 10. Juillet 1673.

VOILA le charme rompu, Madame, & c'est à vous àqui je dois cette grace. Je vous laisse à penser ce que cela fait dans un bon cœur, & bien reconnoissant comme le mien. Je trouve mille sujets de me réjouir dans cette permission, dont le plaisir de vous voir est un des plus grands. Nous raisonnons depuis hier sur cette affaire, & nous disons à propos de vous, que l'amitié accompagnée d'esprit est capable de venir à bout de tout ce qu'elle entreprend. Il faut dire aussi la verité, Madame, Monsieur & Madame de Noailles sont d'honnêtes gens pour tout le monde; mais pour moi qui les ai trouvez réchauffés à mon égard depuis ma disgrace, que ne sont-ils pas? Je les aime bien aussi.

Cependant je vous promets que le Roi de France ne songera point à venger les querelles du Duc d'Orleans, & que je sau-

verai autant que je pourrai à mes foibles amis la honte qu'ils auront de m'avoir oublié.

Adieu, ma chere Madame. J'aime autant finir ici ma lettre que d'en dire davantage : auſſi bien quand je vous écrirois un volume, je ne vous dirois pas tout. J'écris au Roi une lettre de remerciement, & je prie Monſieur de Noailles de la préſenter à Sa Majeſté.

XLIX. LETTRE

Du Comte de Buſſy au Duc de Noailles.

A Buſſy, ce 10. Juillet 1673.

JE viens de recevoir votre lettre du premier de Juillet, Monſieur, par laquelle je voi la grace que le Roi m'a faite à votre ſollicitation. Cette grace & la maniere dont vous vous êtes toûjours employé pour moi, me touchent ſi ſenſiblement, que j'ai de la peine à vous dire au point où cela eſt ; mais, Monſieur, aidez-moi, je vous ſupplie, à vous bien remercier : Dites-moi bien que je ſens pour vous toute la reconnoiſſance & toute l'amitié qu'un bon cœur peut reſſentir quand on l'a com-

blé de bienfaits & d'honnêtetez, & ce n'est pas seulement de la permission d'aller à Paris dont je vous rends mille graces, c'est encore de celle de suivre le Roi en ses conquêtes, car il n'a pas tenu à vous que je ne l'aie obtenuë. Je partirai d'ici au premier jour pour Paris. Que je serois heureux si je vous pouvois dire moi-même que personne ne sera jamais à vous plus que moi!

L. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame la Duchesse de Noailles.

A Bussy, ce 10. Juillet 1674.

JE voudrois bien vous pouvoir dire, Madame, à quel point je sens ce que Monsieur votre Mari vient de faire pour moi; je suis assuré que vous seriez bien contente, & vous n'auriez pas de regret à la peine que vous avez prise de faire quelquefois souvenir Monsieur le Duc de Noailles de mes interests. Un des plus grands plaisirs que j'attens de la permission que le Roi m'a donnée, c'est celui de vous aller rendre mille graces moi-même de toutes vos bontez, & de vous assurer que per-

sonne n'en peut être plus touché que moi, ni plus votre très-humble & très-obéissant serviteur.

LI. LETTRE.

Du Comte de L... au Comte de Bussy.

A Londres, ce 7. Juillet 1673.

ME voici à Londres depuis Vendredi à midi. C'est une très belle Ville, & à qui sa destruction a été fort avantageuse; car au lieu de vilaines maisons que le feu lui a consumées, on en a rebâti de belles, toutes d'une même structure, d'une même hauteur, & qui n'avancent pas plus les unes que les autres. Il n'y a pas une de ces maisons qui n'ait un balcon de fer ouvragé, peint ou doré. Toutes les ruës de Londres sont droites & assez larges: elle est plus longue de beaucoup que Paris, & je croi plus grande. Tout s'y sent de la richesse dee habitans du païs. Tout y paroît aisé, mais peu de choses y paroissent très magnifiques. Ce qu'on peut dire de Paris & de Londres, c'est que celle-ci est une Ville de commerce, & l'autre une Ville de qualité. Paris a sur Londres les avantages

du bon air que les gens de la Cour ont ſur les Marchands ; mais auſſi Londres a ſur Paris ceux de la richeſſe, que les habitans de la ruë S. Denys ont ſur ceux de la Place Maubert. Il n'y a point à Londres de grands Palais ni d'Hôtels magnifiques; & à la reſerve de trois ou quatre maiſons, pas une n'a de porte cochere, & tous les plus grands Seigneurs demeurent dans des logis à petites portes ; mais auſſi quaſi tous ont de beaux jardins. Vvitheal où demeure le Roi,eſt une très grande maiſon; vous en conviendrez quand vous ſçaurez qu'il y loge préſentement plus de quatre mille perſonnes, dont la plûpart ſont gens de la Cour, qui ont pluſieurs chambres de ſuite dans leurs appartemens, & que la ſeule Mademoiſelle de Keroalle en occupe quarante ſans compter les galleries. Le Parc qui ſert de jardin eſt d'une très vaſte étenduë. Il y a dedans un Mail de trois cens trente pas de long, qui ne fait gueres plus de la moitié de la longueur. Le Roi a encore un autre jardin qu'on nomme le Boulingrin, où il y a des ſimples.

S. Goſmes où demeure le Duc d'Yorc, eſt encore une grande maſſe de pierres, & une confuſion fort grande d'appartemens. La grande Bourſe, autrement la nouvelle.

est une très belle chose. Figurez-vous une grande place entourée de portiques soûtenus par des colomnes de marbre, sur lesquelles sont élevez des bâtimens dont les croisées qui sont en grand nombre, font un agrément considerable. Vous montez à ces grands bâtimens par un grands degré orné d'une belle balustrade de fer doré, qui vous mene dans des galeries à peu près faites comme celles du Palais de Paris, excepté que celles de la Bourse sont pleines de boutiques ajustées avec de la menuiserie très simple. Là on trouve de toutes choses pour dépenser son argent Il y a mille autres belles choses à voir à Londres: mais je ne me suis encore attaché depuis que j'y suis qu'à faire ma cour au Roi, ou à voir les grands Seigneurs du Pays, chez qui nous sommes tous les jours en festes.

Le Parlement d'Angleterre qui a été tenu le dernier, aiant ordonné que tous ceux qui avoient des Charges, ou des Commandemens de troupes, seroient obligez d'aller faire leur Cene publiquement avant le 28. Juin, Monsieur le Duc d'Yorc remit le 28. sa Charge de grand Amiral au Roi, disant qu'il ne vouloit point être contraint; que ce n'étoit pas

qu'il ne fût de la Religion du Roi son pere. Le grand Trésorier nommé Milord Clifor de Chudeloi a aussi remis sa Charge pour la même raison. Le Roi fait régir l'Amirauté par onze Commissaires, & a donné la Charge de Trésorier à Milord Thomas Osborne. L'on ne sçait si Monsieur le Duc d'Yorc commandera notre descente. On attend Monsieur de Schomberg pour la commander sous lui, s'il y est, sinon en chef.

LII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Bussy, ce 12. Juillet 1673.

AVEC toute la fermeté de votre esprit, Madame, les flateries que vous fit Madame de M*** vous la firent trouver bien aimable. Avouez la verité, il faut être bien ridicule, quand on est flateur, pour ne pas plaire aux interessez.

Vous avez raison, ne parlons plus de Madame de M** & ne soions occupez que de nos propres affaires. S'il est vrai que vous les cachiez à Mademoiselle de V** je tiens que vous y entendez finesse,

& je compte cela pour la premiere faveur. La derniere me paroît encore bien loin de celle-là : mais enfin j'aime assez le ragoût des difficultez & des longueurs, & je trouve que c'est le fondement de l'estime & des grandes passions.

LIII. LETTRE.

Du Comte de L... au Comte de Bussy.

A Bord de la Reine, à la voile vers les Bancs d'Hollande, ce 1. Août 1673.

LE vent nous servant hier, nous vînmes mouiller le soir à la vûe des Ennemis. Nous avons appareillé ce matin, & eux aussi, & nous nous sommes disputé le vent jusques sur le midi, qu'étant changé, les Ennemis se sont trouvez l'avoir. Cela fait qu'ils viennent à nous à toutes voiles à l'heure que je vous écris au nombre de cent quatre Vaisseaux en tout, c'est à dire, soixante & quinze Vaisseaux de guerre ou environ, & trente Brulots ou Vaisseaux de charge. Leur ordre est admirable, & c'est en verité une belle chose à voir que la disposition de deux Armées Navales. Celle de notre Navire pour le

combat est aussi très-agréable, & tout y est préparé pour le commencer dans une demie heure, les ennemis n'étant pas présentement à plus de trois ou quatre portées de canon. Je vais voir ce que l'on fait là-haut sur le pont, & remettre la lettre après le combat pour pouvoir vous en dire toutes les particularitez; car il est près de quatre heures & demi, & les ennemis ont le vent, ainsi ils ne nous approchent que comme il leur plaît; ce qui d'ordinaire leur plaît, est de ne nous pas trop approcher. L'on me fait dans le moment que je vous écris un si grand bruit en ôtant la cloison de notre chambre, & en la rengeant pour le combat, que je ne sçai quasi ce que je vous mande.

Je viens de dessus le pont, tout est changé, les ennemis viennent de changer de bord, & jugent par ce que nous faisions, que nous voulions les attirer au large, & ne trouvant pas à propos d'y venir, ils s'en retournent dans leurs bancs sans combattre. Je croi que c'en est fait pour cette campagne à la mer. Nous nous en allons à l'entrée du Texel, qui (comme vous sçavez) est le port d'Amsterdam. Je croi que ce sera pour favoriser la descente. C'étoit une chose fort agréable à voir que tous

les caracols que nous avons faits ce matin pour avoir le vent. Tantôt ils courroient après nous, puis nous allions après eux, & puis eux après nous : enfin rien n'étoit si joli que les tours que nous faisions les uns après les autres.

Je ne doute pas que vous n'aiez le plaisir de voir cet hiver Monsieur le Comte d'Estrées à Paris, & j'attens avec la plus grande impatience les ambrassades que vous promettez.

LIV. LETTRE.

DE Monsieur de P... au Comte de Bussy.

A Nancy, ce 15. Septembre 1673.

MONSIEUR, j'ai satisfait à ce que vous avez desiré de moi, & j'ai rendu compte au Roi des raisons pressantes de vos affaires qui vous obligeoient de recourir de nouveau à Sa Majesté pour en obtenir la permission de pouvoir faire un plus long séjour à Paris. Sa Majesté a bien voulu ajoûter encore un mois au terme qu'elle vous avoit permis d'y demeurer, & m'a commandé de vous l'écrire. Je suis bien aise, Monsieur, que vous m'aiez fait

naître une occasion de vous rendre ce petit service ; & je trouverois beaucoup de plaisir à pouvoir vous témoigner par de plus considerables, combien je suis, Monsieur, &c.

LV. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Monsieur de P...

En lui envoyant une lettre pour le Roi.

A Paris, ce 22. Septembre 1673.

MONSIEUR, je reçu hier la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je voudrois bien vous faire voir par mon remerciement, jusqu'où va ma reconnoissance ; mais je vous assure que quoi que je vous puisse dire, ce ne seroit pas tout ce que je penserois. Vous m'avez fait plaisir dans une affaire de consequence, promtement & le plus honnêtement du monde ; je ne sçaurois augmenter d'estime pour vous, Monsieur, car elle a toûjours été trésgrande ; mais j'augmenterai d'amitié, & je serai de tout mon cœur, toute ma vie, &c.

AU ROI.

SIRE

Je demande très-humblement pardon à V. M. si je ne puis plus retenir ma reconnoissance sur la permission qu'elle m'a donnée de venir à Paris pour quelque tems, & sur celle d'y faire un plus long séjour qu'elle ne m'avoit accordé d'abord. Quoique ces graces me soient considérables par l'ordre qu'elles me donnent moien de mettre à mes affaires, j'en fais bien plus de cas par la marque qu'elles me donnent du radoucissement de V. M. pour moi. Il est vrai, SIRE, que je les sens par cet endroit à un point que si V. M. pouvoit voir mon cœur en cette rencontre, elle connoîtroit que je ne serois pas ingrat pour un plus grand bienfait, si elle m'en jugeoit digne. Il n'a pas tenu à moi, SIRE, que je n'en aye obtenu de plus considérables de V. M. Elle sçait que je l'ai plusieurs fois très-humblement suppliée de m'accorder l'honneur de la suivre à ses campagnes, c'est-à-dire, d'aller emploier ma vie pour le service d'un Maître adorable, dont j'eusse été trop heureux de baiser la main qui me frappoit; car personne ne s'est tant fait de justice que moi. J'ai toûjours cru, SIRE, & j'en suis encore persuadé comme de la plus

claire verité du monde, que V. M. à qui rien n'est caché, avoit toûjours sçu que je l'avois aimée de tout mon cœur, & toûjours admirée : & que cela lui avoit même donné quelque bonté pour moi ; mais que blâmant ma conduite avec raison, elle avoit mieux aimé satisfaire à sa justice qu'à ses propres inclinations. Suivez les un moment en ce qui me regarde, SIRE, vous finirez mes malheurs avec l'applaudissement de tous les gens raisonnables qui n'étoient pas contens de moi. Mais quoi que fasse V. M. en cette rencontre, je la supplie très humblement de croire que je l'aimerai toûjours, & que je serai toûjours avec la plus grande soumission & le plus grand respect du monde, &c.

LVI. LETTRE.

De Monsieur de P. . au Comte de Bussy.

A Laon, ce 4. Octobre 1673.

MONSIEUR, le foible service que j'ai tâché de vous rendre, ne meritoit pas la maniere dont vous me témoignez que vous l'avez reçu ; & vous deviez me laisser la satisfaction d'avoir fait une action que vous desiriez, sans y mêler un compliment

compliment que je n'avois point attendu. Je m'acquitte aujourd'hui seulement du compte que je vous dois de la lettre que vous m'avez envoiée, & que j'ai eu l'honneur de remettre entre les mains du Roi. Soiez assuré, Monsieur, du plaisir que je trouverai toûjours à vous témoigner par mes services, la verité avec laquelle je suis, &c.

LVII. LETTRE.

Du Pere B... au Comte de Bussy.

A Basville, ce 4. Octobre 1673.

JE serois un ingrat, Monsieur, si je ne vous témoignois un peu de reconnoissance pour tous les plaisirs que vous me donnez. Malgré les vilains jours que nous avons ici depuis que vous nous avez quitté, & une furieuse cohuë que je crains encore plus que les vilains jours, vous me faites passer le tems le plus agréablement du monde. Je suis fâché seulement de me voir sur les fins de ce que vous m'avez donné à lire. Pour m'en consoler je relis plusieurs fois ce que j'ai déja lû, & je vous avouë que plus je vous recommence, plus je trouve mon compte avec vous. En ve-

tité, Monsieur, vous êtes un homme admirable; & si j'étois Roi, je sçai bien ce que je ferois: mais par malheur je ne le suis pas, & il n'y a pas trop d'apparence que je le devienne; je suis du moins votre admirateur, & de plus vôtre, &c.

LVIII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy au Pere B. .

A Paris, ce 4. Octobre 1673.

JE suis fort aise, mon Reverend Pere, de vous avoir donné du plaisir, & c'est tout ce que je pourrai faire que de n'en point tirer de vanité. Il est vrai qu'il a fait un vilain têms ces jours passez, & j'aurois eu grand besoin de votre conversation ou de vos ouvrages, aussi bien que vous de mes Mémoires, pour m'entretenir au logis.

Puisque vous aimez ce qui vient de moi, je vous ferai voir les réflexions que j'ai faites pendant sept ans d'exil sur toutes les nouvelles que l'on m'a mandées. La varieté des matieres, & les tours dont je les traite, vous divertiront peutêtre.

Je ne doute pas que si vous étiez Roi, je ne fusse mieux que je ne suis en mes af-

faires ; & je sais bien l'honneur à notre Maître de croire que s'il s'étoit donné la peine de me vouloir connoître autant que vous me connoissez, il souhaiteroit autant de me voir qu'il témoigne le craindre : mais cela ne diminuë pas sa bonne fortune, & fait grand tort à la mienne. Je serai toute ma vie malheureux, & ce ne sera que la posterité, si elle entend parler de moi, qui me sera plus de justice que mon siecle. Cependant je ne dois pas m'en plaindre, puisque Monsieur le Premier Président, le Pere Rapin, & vous, avez de l'estime pour moi.

LIX. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Bussy.

A Vincennes, ce 17. Octobre 1673.

JE suis plus alerte sur vos affaires que sur les miennes, Monsieur ; car je suis résoluë à voir aller mal les miennes, & je n'ai pas encore pris ce parti-là sur les vôtres. Je vous supplie de m'en apprendre des nouvelles.

Je me doutois bien que Madame de M** vous plairoit. Elle m'a écrit pour le

moins aussi entêtée de vous, que vous me le paroissez d'elle. Quand l'amitié commence par des services, elle va bien viste. J'envie tous ceux qui vous en peuvent rendre ; je voudrois tout faire moi seule, mais je suis fort inutile à mes amis , & il faut qu'ils aient le cœur aussi bon que vous l'avez, pour compter mes intentions pour quelque chose. Mandez-moi des nouvelles du monde.

LX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de P....

En lui envoyant une lettre pour le Roi.

A Paris, ce 24. Octobre 1673.

MONSIEUR, la generosité & la franchise avec lesquelles vous me fites l'honneur de m'offrir dernierement de présenter mes très-humbles prieres au Roi, m'obligent encore aujourd'hui de m'adresser à vous. Je balancerois un peu davantage pour ne pas abuser de vos honnêtetez, si ce que je demande ne me paroissoit le plus juste du monde, & si je n'avois une entiere confiance en la bonté de

Roi. Faites-moi donc la grace, Monsieur, d'appuier mes raisons auprès de S. M. & de croire que vous ne ferez jamais plaisir à personne qui soit avec plus de reconnoissance que moi, votre, &c.

AU ROI.

Sire,

Les deux graces que j'ai reçuës depuis peu de V. M. me font craindre que je ne lui sois importun, si je lui en demande la continuation. Cependant, Sire, *je ne puis sans abandonner le soin du peu de bien que j'ai, m'empêcher de la supplier très humblement de commettre quelqu'un pour s'informer quelles sont les affaires que j'ai à Paris, & pour examiner si j'y suis nécessaire. Je sçai bien,* Sire, *que quand V. M. a châtié ma mauvaise conduite, elle n'a pas voulu que ma maison en patît, & cela me donne plus de confiance en la très humble supplication que je lui fais aujourd'hui. Je n'ai que faire de lui représenter,* Sire, *que le dernier tems qu'elle m'a fait la grace de m'accorder, se passe présentement dans les vacations du Parlement, puisqu'aussi bien quand ce tems-là n'auroit pas été inutile, il n'auroit pas toûjours suffi aux longueurs naturelles des procès*

Mais, SIRE, *la meilleure raison que j'aie, c'est la bonté de V. M. en qui je me suis toûjours confié, & dont j'espere que Dieu me fera sentir un jour les effets, puisqu'il voit bien que personne au monde n'aime de meilleur cœur V. M. que je fais, & n'est avec de plus profonds respects, & de plus grandes soumissions que moi, &c.*

LXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Maréchale de V...

Ce Samedy, 19. Novembre 1673.

JE vous envoie l'histoire du Grand Mogol, Madame; vous y verrez des choses curieuses. Je serai bien aise qu'elles vous divertissent; & je n'en doute pas, car les voiages donnent du plaisir; & c'est pour cela que je voudrois bien vous faire voir du pays, mais j'en voudrois voir en même tems que vous. Faites-moi donc la grace, Madame, de m'envoier l'histoire de Perse, comme vous me l'avez promis.

LXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à S. A. R. MADEMOISELLE.

A Paris ce 25. Novembre 1673.

LE tems que le Roi m'avoit accordé pour finir ici mes affaires étant expiré, & Sa Majeſté n'aiant pas jugé à propos de le prolonger davantage, je pars avec la plus grande ſoumiſſion du monde à ſes ordres, & je puis aſſurer Votre Alteſſe Roiale, Mademoiſelle, que je ne ſuis ſenſible qu'aux dernieres graces que le Roi m'a faites, & point du tout au refus de me les continuer. J'eſpere enfin que la longueur de ſes châtimens, & la maniere dont je les ai reçus, m'attireront ſa clemence, & que Dieu qui a ſoin de ſa gloire, lui inſpirera un jour quelque bonté pour un ſujet qui l'a bien ſervi toute ſa vie, qui eſt encore en état de le faire mieux qu'il ne l'a jamais fait ; mais, ce qui eſt bien plus conſiderable, qui a toûjours eu pour la perſonne de Sa Majeſté un zele & une admiration extraordinaires. Vous ſçavez, Mademoiſelle, que ſi les damnez pouvoient aimer & louer Dieu dans l'enfer,

& ne point murmurer contre lui de leurs peines, il leur feroit misericorde. Il y a plus de huit ans que je suis dans la disgrace du Roi, c'est-à-dire dans l'enfer de ce monde. J'ai souffert une étroite prison, j'ai perdu toutes mes esperances en me défaisant de ma Charge, & il y a sept ans que je suis éxilé. Cependant, Mademoiselle, il ne m'est jamais échapé un mot que je fusse fâché que le Roi eût oui ; & après avoir mangé une partie de mon bien à son service, je voudrois qu'il m'en eût coûté le reste, & qu'il sçût ce que j'ai dans le cœur pour lui ; comment j'ai toûjours parlé de Sa Majesté, & même ce que j'en ai écrit. Je ne l'ai pas fait pour me faire sortir de mes malheurs, car je n'ai pas dessein qu'on le voie tant que j'y serai. Si je meurs en disgrace, on verra que je méritois que le Roi, après avoir satisfait les gens qui se plaignoient de moi, récompensât mes services, & les sentimens de tendresse & de veneration que j'avois eus pour lui.

Je ne me suis pas retenu, Mademoiselle, en vous traitant ce chapitre ; je sçai combien l'on vous fait sa Cour quand on vous témoigne un profond respect & une grande amitié pour le Roi, & que je ne vous

vous plaira pas davantage quand je proteſterai à V. A. R. qu'elle n'a pas un ſerviteur qui lui ſoit plus aquis que moi.

LXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de G..

A Paris, ce 6. Decembre 1673.

JE ne vou ſçaurois bien dire, Madame, la part que je prens à la douleur que vous avez de la mort de Monſieur votre Mari. Ma philoſophie m'a rendu aſſez inſenſible à mes propres malheurs ; mais je ne me ſuis pas encore étudié à ſupporter ceux des perſonnes que j'aime autant que vous. Je vous aſſure, Madame, que votre affliction me touche à un point que j'aurois beſoin qu'on m'en conſolât, & que tout ce que je vous puis dire, c'eſt que ſi Dieu ne vous ſoûtient en cette malheureuſe rencontre ; l'eſprit humain ne le fera pas ; mais j'ai grande eſpérance en votre vertu.

LXIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de P...

A Paris ce 18. Decembre 1673.

IL me revient de tant d'endroits que vous m'aimez, Madame, & que vous m'en voulez donner des marques aux occasions, que si je suivois l'impetuosité de ma reconnoissance, j'irois me montrer par tout pour dire combien je vous aime, combien je vous honore, & l'obligation que je vous ai. Mais comme le grand air m'est contraire ici, & qu'il faut m'y tenir clos & couvert, c'est à dire, que ma permission pour être ici est finie; trouvez bon que je vous assure par cette lettre, que vous n'avez jamais eu un serviteur plus passionné que moi, & que ceux qui vous ont le plus d'obligation, ne vous peuvent aimer plus que je fais.

LXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de P..

En lui envoyant une lettre pour le Roi.

A Buſſy, ce 31. Decembre 1673.

JE n'ai pu apprendre, Monſieur, le deſſein qu'a le Roi de faire marcher des troupes en Flandres, ſans offrir mes très-humbles ſervices à Sa Majeſté. Si j'avois quelque choſe de plus précieux que ma vie, je vous aſſure que je ne balancerois pas à la lui préſenter. Cependant, Monſieur, il y a huit ans paſſez que je ſouffre, & que je ne ſuis pas un moment ſans ſonger à ce que je pourrois faire pour radoucir le Roi. Il n'y a point de ſi grand crime devant Dieu, ſur lequel je n'euſſe deſarmé ſa colere avec une auſſi longue pénitence que la mienne, & faite avec un cœur auſſi humilié. J'ai pourtant aimé & admiré le Roi toute ma vie; je l'ai bien ſervi, & même dans les plus fâcheux tems; & après huit ans de priſon, de démiſſion de Charge & d'éxil, je ne ſuis pas au bout de mes diſgraces, pour avoir offenſé quelques

particuliers, ſans avoir eû intention de le faire : car outre que ce qui court le monde ſous mon nom, n'eſt pas conforme au manuſcrit que j'ai donné au Roi, c'eſt qu'il n'y a perſonne qui ne ſçache que ce que j'ai donné à Sa Majeſté, n'étoit point fait pour être puplic.

Tout ce que je viens de vous cire, Monſieur, n'eſt pas pour me juſtifier; mais c'eſt qu'il me ſemble que la juſtice du Roi pourroit être maintenant ſatisfaite, & que l'exemple que Sa Majeſté a fait de moi, fera trembler tout le monde.

Je vous conte tous mes maux, Monſieur, parce que vous êtes mon bon ami, & par deſſus cela genereux & honnête. Je m'adreſſe à vous, pour vous ſupplier très-humblement de préſenter ma lettre au Roi, parce que s'agiſſant de ſon ſervice, j'eſpere que vous me ferez cette grace. Je vous en ſupplie, & de me croire, &c.

AU ROI.

SIRE

La crainte que j'ai de manquer tant ſoit peu à l'extraordinaire reſpect que j'ai pour V. M. m'a fait recevoir le refus de prolonger mon ſéjour à Paris pour mes affaires non ſeu-

lement avec la plus grande soumission du monde, mais encore avec une résolution de ne lui en parler de ma vie. Veritablement, SIRE, *je n'aurai pas tant de retenuë quand il s'agira du service de V. M. Je trouve trop d'honneur à lui en rendre, pour ne pas faire tous mes efforts pour en venir à bout; & c'est ce qui m'oblige aujourd'hui,* SIRE, *de supplier trés-humblement V. M. de me permettre d'aller en Flandres. L'occasion qui s'y présente est si belle, que je ne comprens pas qu'un Gentilhomme François la puisse sçavoir, & ne souhaite pas de s'y trouver. Accordez-moi donc, s'il vous plaît, cette grace,* SIRE, *qu'il y a tant de honte de ne pas obtenir; & je promets à V. M. de mourir en la servant, ou de lui rendre quelque service considerable; car personne n'est avec plus de respect, ni de meilleur cœur que moi, votre, &c.*

LXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere R..

ce 22. May 1674.

J'AI appris par une lettre que vous avez écrite à Madame de Sc***, mon R. P. que vous alliez partir pour Basville. Je vous demande pardon, mais je vous en ai

porté un peu d'envie. Il y a si longtems que je n'ai eu l'honneur de voir Monsieur le Premier President, que je souhaite la place de tous ses amis qui sont auprès de lui. Je vous supplie, M. R. P. de lui dire quelquefois combien je l'honore, combien je l'estime, & sur tout combien je l'aime. S'il n'étoit pas tant qu'il est en état de me faire plaisir, je lui donnerois plus souvent que je ne fais, des marques de cette amitié : mais j'apprehende que ces marques ne paroissent venir de mon interêt plus que de mon cœur. C'est une suite des malheurs de ceux qui sont dans la mauvaise fortune de ne pouvoir gueres donner de témoignages d'amitié qui ne soient suspects : cependant il ne seroit pas juste que l'on parût indifferent, & même ingrat, de peur que les sentimens qu'on auroit de tendresse & de reconnoissance ne fussent mal interpretez. Je ne retiendrai donc plus rien de tout ce que je sens pour Monsieur le Premier President dans la confiance que j'ai qu'il me connoît jusqu'au fond de l'ame, & qu'il juge bien que si la fortune changeoit, & même dans l'autre extrémité, je ne l'aimerois pas moins que je fais. Vous voyez bien, mon R. P. que toute sa famille m'est en vene-

ration singuliere ; le merite de chacun d'eux m'oblige à les estimer tous infiniment, & à les aimer de même. Je ne vous dis rien à vous en particulier, M. R. P. car vous sçavez combien je suis à vous.

LXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Premier President de Dijon.

A Paris ce 8. Avril. 1674.

DEPUIS que vous êtes parti d'ici il m'est arrivé tant d'affaires, & de tant de sortes, que je n'ai pas eu le loisir de vous écrire. Je commence à respirer un peu, mes affaires de la Cour sont en assez bon train. C'est tout ce que je vous en puis dire, car le détail seroit trop long. Je vous envoye la lettre que je viens d'écrire au Roi. Ne dites rien, s'il vous plaît, de tout ceci à personne : il n'y a point d'affaire divulguée qui réussisse, mais sur tout les affaires des malheureux. Vous aurez sçu assurement la conversation de M. de Turenne avec le Roi sur les affaires d'Allemagne ; c'est pourquoi je ne vous en parlerai pas. Il est parti d'ici avec pouvoir de tout faire de son chef, & même de n'avoir au-

çun égard aux choſes qu'on lui pourroit mander, s'il le jugeoit à propos. Il me ſemble que je récompenſe aſſez bien aujourd'hui le tems que je ne vous ai point écrit: je vous aſſure que ce m'eſt ungrand plaiſir, & que ce m'en ſeroit encore un plus grand de cauſer avec vous.

AU ROI.

SIRE,

Je trouve ſi beau de ſervir V. M. & ſi honteux de ne le pas faire dans une occaſion comme celle-ci, particulierement à un Gentilhomme qui vous a déja ſervi toute ſa vie, que quelque peu de ſuccès qu'ayent eu juſqu'ici mes très-humbles ſupplications, cela ne m'a pas rebuté. J'eſpere même, SIRE, *que V. M. qui eſt l'image de Dieu, ſe laiſſera enfin fléchir, comme il fait à la perſeverance; & que conſiderant qu'il y a près de dix ans que je ſouffre, elle donnera des bornes à ſes châtimens. C'eſt peutêtre la mort que je vous demande,* SIRE; *mais il n'importe, je commence à l'aimer mieux en vous ſervant, que la vie dans la diſgrace de V. M. Accordez moi donc,* SIRE, *la grace de pouvoir vous ſuivre cette campagne. J'en ſupplie très-humblement V. M. & de croire que jamais hom-*

me qui a eu le malheur de déplaire à son Maître, n'en a eu tant de repentir que moi, ne s'est fait tant de justice sur les châtimens qu'il a reçus, & n'est après tout cela de meilleur cœur, & avec plus de soumission, &c.

LXVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de la R . .

A Paris, ce 20. Avril 1674.

J'Ai été fort agréablement surpris, Madame, quand j'ai reçu votre lettre; car je ne vous croiois plus en Bourgogne. Je travaille ici à mes affaires domestiques, & je suis bien persuadé que le bon état des affaires est la source des plaisirs. Mes affaires de la Cour ne s'avancent gueres. Je ne fais plus de démarches de ce côté-là que par maniere d'aquit, & pour n'avoir rien à me reprocher. Le succès m'en est indifferent. Cette indifference ne me fait pourtant rien relâcher de ce que je dois à ma famille & à mes services passez. Je travaille & mes amis aussi. Dieu y donnera tel succès qu'il lui plaira; je le recevrai en Chrétien & en homme ferme. Je suis éprouvé sur de plus grands malheurs

qu'il ne m'en peut vraiſemblablement arriver.

LXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Premier Preſident de Dijon.

A Paris, ce 26. Avril 1674.

JE ſuis bien aiſe, Monſieur, que ma derniere lettre au Roi vous ait plû. Huit jours après que Sa Majeſté eut reçu ma lettre, elle apprit que j'étois encore à Paris. Elle s'en plaignit, & commanda de me dire d'en partir tout auſſitôt. Mais deux jours après par une bonté toute particuliere de Sa Majeſté, non ſeulement elle me pardonne mon ſéjour ici ſans ſes ordres, mais me permet même d'y demeurer quinze jours ou trois ſemaines. Cependant je viens d'écrire au Roi la lettre que je vous envoye, pour lui demander pardon, & pour lui dire que je m'en vais à Buſſy attendre qu'il me permette de l'aller trouver en Comté; & en effet je partirai les premiers jours du mois prochain. Je ſuis bien aiſe que vous ayez trouvé à votre goût la lettre pour le Roi, que je vous ai envoyée: beaucoup de mes amis ſont de même avis que vous.

AU ROI.

SIRE,

Je demande très-humblement pardon à V. M. d'être demeuré ici après le tems qu'elle m'avoit fait la grace de m'accorder. J'y avois plusieurs affaires de consequence, & une entre autres que je gagnai Samedi dernier au Conseil de V. M. comme Elle peut sçavoir de M. le Maréchal de Villeroy & de M. Colbert. Cette affaire m'importoit de plus de vingt mille écus; & si je n'en avois eu un très grand soin par ma présence, je n'en serois jamais sorti, car elle étoit extrémement embrouillée. Cependant, SIRE, *le respect extraordinaire que j'ai pour les volontez de V. M. m'avoit fait cacher à un point, qu'il faut que la malice de mes ennemis soit bien grande, pour avoir pris toute la peine qu'il falloit prendre pour me découvrir. J'ai encore une autre affaire ici,* SIRE, *contre la Maréchale d'Estrées, où il y va de plus de quatre cens mille liv. mais je la laisse de bon cœur, pour obéir exactement à V. M. dans la confiance qu'elle aura enfin pitié de l'état de ma fortune, & qu'elle ne veut pas ma ruine entiere. Ce qui me fait encore retourner à Bussy plus volontiers,* SIRE, *c'est*

qu'il n'y a que vingt lieuës de là à Besançon, où je supplie très-humblement V. M. de me permettre d'aller hazarder sa vie pour son service. Personne ne le fera de meilleur cœur que moy, & n'est avec plus de soumission, &c.

LXX. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Premier Président de Dijon.

A Paris, ce 7. May 1674.

J'Ai bien connu par votre lettre, Monsieur, la joie que vous avez de la derniere grace que le Roi m'a faite. Elle ne m'a pas surpris cette joye, car je sçai combien vous m'aimez. Sur ce que vous me dites que vous n'auriez pas voulu, si vous aviez été en ma place, demander au Roi la permission d'aller à Besançon, je vous dirai qu'il m'a paru que c'étoit une demande à faire en tout tems à son Maître d'aller hazarder sa vie pour son service; & que quand il ne me l'accorderoit pas, il ne peut que m'en sçavoir bon gré. Et sur ce qu'on vous a dit que mon retour à la Cour étoit une affaire qui n'étoit pas encore prête à finir, je vous dirai, Mon-

sieur, que c'est un bruit que font courir mes ennemis, pour découvrir ceux qui me servent. Et pour vous montrer que ce bruit est sans fondement, c'est qu'assurément le Roi n'a dit cela à personne. Je vous dirai bien plus : Je ne pense pas que Sa Majesté le sache elle-même, & je croi que mon retour plus ou moins prompt dépend assez des conjonctures, & du credit ou de la chaleur de ceux qui me serviront. Les gens qui vous ont dit ce que vous me mandez, n'en sçavent pas tant que moi sur mes affaires ; & la derniere grace que le Roi vient de me faire, a si fort surpris tout le monde, que je ne comprens pas qu'il y ait des gens assez fous pour oser assurer que le Roi fera quelque chose ou qu'il ne le fera pas. Encore une fois, Monsieur, j'en sçai plus que les autres sur ce qui me regarde ; & quand après cela mes affaires de la Cour ne finiroient pas si-tôt que je l'espere, je ne laisserois pas d'avoir eu bon sens d'esperer, & meilleur que ceux qui desesperent de la proximité de mon retour, lesquels assurément ne fondent leur jugement que sur des conjectures ; car je vous répons qu'ils n'en sçavent rien de particulier. Cependant cela peut finir en un moment. Mais quand je croi-

rois en être encore fort éloigné, je ne laisserois pas d'offrir au Roi mes services lorsqu'il va à l'armée, & de croire que cela ne lui déplaira pas. Je l'aime, quelque mal qu'il m'ait fait; car outre que je suis persuadé qu'il l'a crû juste, c'est que sans vanité je ne suis pas un homme à devoir mourir malheureux sous un Roy aussi plein de gloire que le nôtre.

LXXI. LETTRE.

De S. A. R. Mademoiselle au Comte de Bussy.

A Dijon, ce 31. May 1674.

VOus ne sçauriez croire combien on est fâché d'être en ce pays-ci & de ne vous pas voir, & combien j'ai pensé de fois que c'étoit une occasion au Roy de vous rappeller auprès de lui à ce voyage. On ne peut pas l'avoir souhaité plus que j'ai fait. Il est comme Dieu, il faut attendre sa volonté avec soumission, & tout esperer de sa justice & de sa bonté, sans impatience même, afin d'en avoir plus de merite. Voici un vrai Sermon; mais je vous assure que si j'en avois besoin, je pratiquerois ce que je prêche.

La Reine ne songe pas à aller à Sainte-Reine. Si elle avoit eu cette intention, j'aurois offert votre maison, quand ce n'auroit été que pour donner lieu de parler de vous au retour du Roi. Je ne trouverai jamais de moment favorable que je ne le fasse. Je les chercherai avec plaisir, puisque j'en aurai toûjours un très-grand de vous donner des marques de l'estime que j'ai pour vous ; c'est de quoi vous devez être persuadé.

LXXII. LETTRE

De Madame de Sc ... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 25. May 1674.

ENFIN voici ce Vendredy arrivé auquel je me dois donner le plaisir de vous entretenir, Monsieur ; & quoique j'aye un peu de mal à la tête, j'espere que je m'en vais guérir en vous écrivant.

Au reste, Monsieur, comment vous trouvez-vous de l'absence de vos amis ? La campagne est-elle belle, & n'avez-vous point encore trouvé quelque heure pour vous ennuier à Bussy ? Pour moi je vous avouë sincerement que j'en ai eu de très-

chagrines à Paris depuis votre départ ; & c'est un grand vuide que la place d'un ami agréable & fidele. On ne sçauroit remplir cela, quoi qu'on y mette ; & je vous assure que cette vie tumultueuse & occupée qu'on mene à Paris, n'empêche point qu'on ne trouve fort à redire à l'absence d'un ami comme vous. Je vous défie, Monsieur, de me répondre quelque chose de plus tendre. Je crois encore mieux parler le langage de l'amitié que vous. Il y en a en récompense plusieurs autres que vous parlez & que vous entendez mieux que moi.

LXXIII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Bussy, ce 3. Juin 1674.

VOus êtes bien bonne, Madame, de m'écrire avec la migraine. Feuë ma Chimene manquoit à m'écrire fort souvent pour de moindres maux que celui-là. Si j'ai fait une maxime d'amour par laquelle je dis qu'un peu d'absence fait grand bien, vous ne devez pas douter qu'en amitié je ne croye la même chose.

A Paris

A Paris on a de quoi ne pas trop sentir l'absence de ses amis, par le commerce qu'on a avec ceux qui y restent; & même à la campagne les affaires tiennent compagnie. Vous voiez, Madame, que ma sincerité m'empêche de vous laisser croire que je sois inconsolable de ne vous plus voir, & me fait aussi vous dire que je ne pense pas que vous soyez autant fâchée de mon absence que vous le dites.

LXXIV. LETTRE

De l'Abbé de B... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 12. Juin 1674.

IL est tems, Monsieur, de vous remercier de vos nouvelles bontez, qui sont toujours dignes d'un ami genereux au point que vous l'êtes. C'est ainsi que j'appelle la connoissance que vous m'avez donnée de deux personnes admirables en esprit & en bonté, & [ce que j'estime autant en elles] en affection pour vos interêts. Mais, Monsieur, l'aimable femme que Madame de Sc **, & qu'elle s'entend bien à faire honneur aux Prédicateurs qu'elle aime ! Je l'ai déja euë à un Sermon

où elle a fait toutes les mines qu'il faut faire pour avertir les gens des beaux endroits.

Je trouvai l'autre jour Madame de P** chez Madame de Sc**, & comme on parloit de Monsieur de ** qui avoit présenté une Requête au Pape, pour qu'il lui fût permis d'épouser une autre femme ; on dit que le saint Siege avoit fait cette grace une fois à un Comte d'Allemagne, auquel sa femme ne pouvant suffire, il fut permis pour le salut de son ame, d'en prendre une seconde avec la sienne. Madame de P** qui s'endormoit auparavant, s'éveilla en cet endroit, & dit en soupirant, qu'il ne se trouvoit plus de maris faits comme celui-là.

LXXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Bussy, ce 14. Juin 1674.

IL m'ennuye de ne vous point voir, Madame, mais pas tant que vous voudriez, plus que je ne faisois la premiere fois que je vous écrivis, & moins qu'il ne m'ennuyera quand vous viendrez ici au

mois d'Août ; tout cela va par dégrez, & augmente à mesure que l'absence est longue. Je suis bien aise que Madame de L** ait un peu d'amitié pour moi. Toute celle de Mademoiselle de P** ne m'incommodera jamais, & je resisterai à ses exhortations sans me plaindre d'elle, & sans l'en aimer moins.

La conversion de Madame de *** me confirme de plus en plus que Dieu attire les gens à lui par toutes sortes de voyes. Il auroit eu de la peine (si l'on ose parler ainsi) de tirer cette pénitente des mains de son amant, ou même s'il l'eut quittée pour ne rien aimer : mais la jalousie a fait ce miracle.

Je faisois ces jours passez réflexion sur le grand bruit qu'elle a fait contre sa vie passée, & il me paroissoit qu'elle n'en usoit pas, tant ainsi par humilité que par vengeance, & que sous son nom elle prétendoit dire des injures à sa rivale.

Sçavez-vous bien, Madame, que je m'aide encore de la prodigieuse fortune du Grand Maréchal Sobieski, pour me consoler de l'injustice de la mienne ; car quand je serois Maréchal de France, Duc & Pair ; enfin tout ce que je devrois être, aussi-bien que les autres ; je regarderois

toûjours Sobieski à cent piques au dessus de moi. Vous voyez bien, Madame, que je mets toutes mes prieres en œuvre pour ne pas avoir du chagrin, n'ai-je pas raison?

Je voi bien que Mademoiselle de P** m'avoit amusé de l'esperance de voir sa niece la Duchesse de B**, afin que je ne songeasse point à la voir par d'autres moyens; mais il ne nous faut plus laisser mener par le nez.

Je ne sçai pas pourquoi vous assurez que Monsieur l'Abbé de S ** est celui de tous vos amis qui vous aime le mieux : il faut avoir vû le fond des cœurs pour en juger ainsi; si ce n'est qu'il ait été assez heureux pour trouver les occasions de vous en donner de plus grandes marques que les autres.

Il est certain que le stile laconique n'a pas l'air tendre; mais je l'aime mieux un peu dur, & qu'il ne soit point fade. Demeurons en donc où nous en sommes, Madame, vos lettres ne sont jamais trop longues à mon gré; & moi qui aime tant à couper, je ne sçaurois que retrancher à ce que vous venez de m'écrire.

LXXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sc..

A Bussy, ce 17. Juin 1674.

JE ne croi pas que Vardes ait eu la permission de servir d'Officier General en Catalogne. Pour volontaire ce n'est rien: il l'a déja euë il y a quatre ou cinq ans de servir en Vivarets, & cela ne lui a rien produit.

Pour moi je demande de retourner: mais ce qui me console un peu de ne pas obtenir ma demande, c'est l'incertitude où je suis du traitement que je recevrois à mon retour. J'aime mieux être exilé que de retourner sans emploi & sans considération. Mon exil marque que l'on n'est pas content de moi; mon retour sans qu'on fist rien pour moi, marqueroit qu'on me méprise; je ne veux point de milieu entre la haine de la fortune ou son amitié.

Si on fait A *** & B *** Ducs, il leur faudra donner du bien; pour n'être pas ridicules: je ne pense pas qu'ils ayent de quoi avoir des dais de velours.

Quoique vous m'eussiez préparé aux

exhortations de Mademoiſelle de P**, je ne m'attendois pas au ſérieux avec lequel elle me prêche. Elle me parle comme à un Evêque qu'elle auroit attrapé en flagrant délit. Ce grand déchaînement qu'elle témoigne contre l'amour, marque bien qu'elle n'a jamais été aimée.

LXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle de P***

A Buſſy, ce 17. Juin 1674.

JE vous rends mille graces, Mademoiſelle, du zele que vous me témoignez pour mon ſalut; je vois bien que ce n'eſt pas ſeulement comme votre prochain que vous m'exhortez, mais encore comme votre ami. J'en ferai mon profit, ſi je puis; car je ſçai bien que vous avez raiſon: mais voulez-vous bien que je vous diſe qu'il faut aller par dégrez en ces eſpeces de converſions-là. Vous me faites trop d'honneur de croire que je ſois dé a ſi proche de la perfection où vous me voulez conduire; j'ai de plus grands défauts par où il faut commencer. Je ſuis une terre pleine de ronces, d'épines, & de haut &

bas, qu'il faut défricher & applanir avant que d'y faire un parterre. Cependant, Mademoiselle, je vous promets de travailler à me faire meilleur que je ne suis. Outre l'interest que j'y ai, je regarde fort le plaisir que vous en aurez, & l'estime de notre Princesse. Ne laissez pas de lui faire voir mes *Memoires*, dans l'assurance que vous lui donnerez de ma part, que j'en retrancherai les endroits qui vous ont déplu.

LXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere R.

A Bussy ce 19. Juin 1674.

J'ADMIRE la patience que j'ai sur toutes mes affaires de la Cour, mon R. P. & j'en rends graces à Dieu, car il a changé mon temperament en cette rencontre. Je suis dans une tranquillité qui n'est pas imaginable. Si l'on ne mouroit pas quand on est heureux, je ne me consolerois pas de n'avoir point fait de fortune; mais je vivrai peutêtre plus que ceux qui sont dans la prosperité; & quand je mourrai, j'aurai moins qu'eux de regret à la vie. Voilà, mon R. P. les réflexions que Dieu me fait faire pour me mettre l'esprit en repos.

LXXIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M....

A Bussy, ce 19. Juin 1674.

IL y a un mois que je suis parti de Paris, Madame, & vous ne m'avez point encore écrit. Cependant je vous laissai en bonne santé, & même avec assez d'amitié. Qu'y a t-il donc, Madame? Je croi (Dieu me veuille pardonner) que vous attendez que je fasse ces premiers pas, croiant qu'il est honteux à une belle Dame de commencer avec un Cavalier. Ne vous allez rien mettre de travers dans l'esprit, je vous prie, & me traitez comme un ami avec qui on ne fait point de façon. Je ne sçai pas si vous ne voulez plus me disputer avec Madame de Sc**; mais je vous donne avis qu'elle m'a écrit trois fois depuis que je suis parti. Ne vous assurez pas tant à la vieille amitié; c'est quelquefois une raison de perdre son procès: outre que les soins l'emportent toûjours sur la négligence.

LXXX. LETTRE

Du Comte de Bussy au Pere B...

A Bussy, ce 19. Juin 1674.

CE que je mande au R. P. Rapin de mes affaires de la Cour, servira aussi, s'il vous plaît, pour vous les apprendre, mon R. P. Du reste, je vous dirai qu'en mettant ordre ici a mes affaires domestiques, je passe une petite vie mille fois plus douce que celle des Courtisans les plus heureux. La fortune est une sotte, si elle a cru m'avoir fait le plus grand mal du monde; elle n'a montré que sa haine, & s'est deshonorée pour rien en me voulant accabler.

Si nous étions ici seulement huit jours ensemble, je me trouverois bien plus heureux, & peutêtre vous ferois-je oublier pendant ce temps-là les douceurs de vos occupations de Paris : mais comme je n'espere pas ce plaisir, je vous irai trouver le plûtôt que je pourrai.

LXXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Benſerade.

A Buſſy, ce 13. Juin 1674.

IL me ſemble qu'il y a aſſez longtems que nous ſommes amis pour que nous ayons enſemble plus de commerce que nous n'en avons. Outre la vieille amitié, notre Confrairie nous y doit encore obliger. J'ai ſçu par la Gazette les applaudiſſemens que vous avez eus à votre reception dans l'Académie. Cette nouvelle ne me ſurprit pas ; je m'en doutois : mais je voudrois bien voir votre harangue. Je vous ſupplie de me l'envoyer. J'attens avec grande impatience de voir vos Rondeaux.

LXXXII. LETTRE.

Réponſe de M. de Benſerade au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 22. Juin 1674.

VOus m'avez ſurpris le plus agréablement du monde, & je ne m'atten-

dois pas que l'Académie me dût produire une chose aussi avantageuse que me le doit être l'honneur de votre souvenir. Il y a mille ans que nous nous connoissons, & il ne s'est rien passé depuis, qui nous ait pû dégouter l'un de l'autre par tout ce que nous avons fait. Madame de C*** notre amie est témoin que j'ai toujours fait mon devoir à votre égard, jusqu'à être scandalisé du soin que vous preniez à vous cacher de moi. Quoi qu'il en soit, je suis ravi que vous soyez enfin revenu à vous & à moi.

Je vous envoye ce que vous m'avez demandé, & vous vous appercevrez bientôt que ce qui est fait pour être dit, ne doit point être lû. Ce qu'il y a de moins mauvais, ce me semble, dans ce discours, c'est qu'il ne convient qu'à moi, vous en jugerez. Vous n'avez pas tant d'envie de voir les Rondeaux sur la Métamorphose, que j'en ai de vous les montrer; & je suis bien-aise que vous en ayez fait aussi pour m'aider à mettre ce stile en honneur. Mais quand reviendrez-vous? & quelle bisarerie de s'empresser d'obtenir une permission pour n'en pas user?

Le Roi sera Mardy à Fontainebleau, & trois jours après à Versailles, si la nouvelle

de la défaite du Duc de Lorraine, & de quelques troupes de l'Empereur, ne rompt ses mesures.

Au nom de Dieu, Monsieur le Comte, revenez, & soyez persuadé que je n'ai pas laissé d'être de vos amis malgré vos froideurs; & que je ne l'ai point dit, parce qu'il m'a paru que vous ne vous souciez guéres de le sçavoir. Mais au moindre signe que vous ferez, vous connoîtrez que personne au monde ne vous estime, & n'a plus d'inclination pour vous que, &c.

LXXXIII. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 23. Juin 1674.

JE n'ai en ma vie reçu une si agréable lettre que la derniere que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Elle l'est à un point que quoique j'aime fort à voir mes amis, il n'y a pas moyen que je sois fâchée contre une absence qui me fait recevoir de leur part des lettres aussi-bien écrites qu'est la vôtre.

Le Roi sera Samedi à Versailles pour n'en bouger du reste de l'année. Il a con-

quis une Province. N'est-ce pas une belle campagne ? La nouvelle vint hier d'une bataille gagnée par Monsieur de Turenne contre Monsieur de Lorraine à une petite Ville qu'on appelle Sintzin. On dit que ce combat fut opiniâtre, & que Monsieur de Lorraine fut trois fois à la charge. Monsieur de Turenne fut obligé aussi deux fois de se mêler. Il avoit de l'Infanterie & du canon, & les ennemis n'en avoient point. Ils ont plus perdu de soldats que nous, & nous plus d'Officiers qu'eux ; on en attribue la cause aux armes que leurs Officiers avoient, & les nôtres n'en avoient point. Saint-Abre Lieutenant General a un coup qui lui casse la cuisse, & son fils a été tué auprès de lui. Bauvesé Maréchal de camp, & qui commandoit la Cavalerie dans cette armée, a été tué ; Coulanges Brigadier tué, & vingt Capitaines de Cavalerie, dont on ne dit pas encore les noms. Mongommery blessé, le Chevalier de Pisieux, la Marc, & beaucoup d'autres blessez.

Ce succès nous va bien relever le courage, & établir notre réputation.

LXXXIV. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Bussy, ce 27. Juin 1674.

J'AURAI la tête bonne, Madame, si vos louanges ne me la font pas tourner. Car enfin qui ne croiroit que vous dites vrai ? Ma fortune n'est pas en état que je puisse avoir des flateurs ; tant y a, Madame, que je suis fort aise de vous plaire.

Il est bien juste que le Roi se delaisse de toutes ses fatigues : il en a eu assez pour prendre du repos. Ceux qui n'approfondissent pas les choses, croyent que la campagne du Comté de 1668. est la plus grande action du monde, parce qu'elle fut faite en huit jours. Cependant il n'y a pas de comparaison entre la gloire que mérita le Roi à cette fois, & celle qu'il vient d'aquerir. Les ennemis furent surpris la premiére, & ne se défendirent pas, & ils viennent de faire une grande résistance, parce qu'ils étoient préparez.

L'action de Monsieur de Turenne est fort belle : mais qui vous en a tant appris, Madame ? Vous parlez de la guerre com-

me un vieux Capitaine. Puiſque vous êtes donc ſi habile, je m'en vais vous dire mon ſentiment ſur cette affaire, comme je ferai avec un homme du métier ; & je vous dirai que Monſieur de Turenne ayant de l'Infanterie & du canon, & les ennemis n'ayant ni l'un ni l'autre, c'étoit preſque un coup ſeur à lui de les battre ; mais c'eſt l'action d'un homme vigilant de ne l'avoir pas manquée.

LXXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A Chaſeu, ce 19. Juillet 1674.

IL n'y a plus que pour Monſieur de Turenne à battre les ennemis. Il faut dire la verité, c'eſt un grand homme de guerre. Vous ſçavez bien que l'amitié que j'ai pour lui ne m'aveugle pas.

Je croirois aſſez l'accommodement ſecret des Hollandois avec nous, & que l'équipée de Belle-Iſle a été de concert ; & ſur cela j'admire la cruauté de la raiſon d'Etat, qui fait que Ruiter d'accord avec ſes ennemis, ſacriſie une partie de ſes gens pour mieux tromper ſes Alliez. Quand nos

ſoupçons ne ſeroient pas bien fondez en cette rencontre de Belle-Iſle, tous les jours cela ſe pratique ailleurs. Je croi la paix cet hiver. Je ne ſçai ſi j'en retournerai plûtôt à la Cour, mais cela ne ſçauroit faire moins qu'a fait la guerre.

LXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Evêque de V...

A Chaſeu, ce 19. Juillet 1674.

VOTRE lettre m'a extrémement rejoui, Monſieur. N'en recevoir point de vous, & ce que m'écrivoit Madame de Sc*** de votre ſanté, m'avoit extrémement allarmé. Pour ma diſgrace, c'eſt une de ces injuſtices de la fortune que l'on voit quelquefois à la Cour. Des bagatelles avec des ennemis en credit font bien plus de mal que des crimes ſans ennemis.

Je vous attendrai à Buſſy avec impatience à la fin d'Août, & quand je vous y aurai un peu gouverné, nous irons voir Monſieur le Cardinal de Retz. Je ſens que mon amitié pour lui eſt tantôt égale à mon eſtime. On me mande que Monſieur de Turenne vient encore de pouſſer l'arriere-

garde des ennemis. C'eſt un vrai conquéran, il n'eſt plus reconnoiſſable ; Fabius eſt devenu Alexandre. Ce qu'il fait eſt fort beau. Mais ſans l'offenſer, l'habileté du Roi fait auſſi ces miracles, par les bons ordres qu'il donne. Vous me ferez un fort grand plaiſir de me mander ſouvent des nouvelles : mais ce dont je vous ſupplie bien plus expreſſement, c'eſt de m'aimer toujours ; car vous êtes l'homme du monde pour qui j'ai le plus de tendreſſe, d'eſtime & de reſpect.

Il y a deux jours que je ſoupai chez Monſieur d'Autun, il me parla de vous comme on en doit parler. Je l'en aime davantage.

LXXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle D...

A Chaſeu, ce 21. Juillet 1674.

NON, Mademoiſelle, je ne m'attens pas à vos nouvelles. Il ne faut pas que vous nous en contiez, c'eſt à nous autres à vous en conter, & trop heureux que vous veuilliez nous entendre. Pour moi je ne fais depuis deux mois que des comptes qui ne réjouiſſent perſonne ; car c'eſt avec

des Fermiers qui ſont en reſte, & qui n'ont point d'argent à me donner.

J'ai déja oui dire que notre amie la Comteſſe de G** eſt plus belle qu'elle n'a encore été. Je me ſuis toujours bien douté que le veuvage l'embelliroit. Je voudrois qu'au bout de ſon année quelque jeune Prince la crût une auſſi bonne fortune qu'elle l'eſt. Pour moi ſi j'étois Prince du Sang à marier, je croirois ne pouvoir mieux faire que de paſſer ma vie avec elle.

LXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Colligny au Comte de Buſſy.

A Etang ce 25. Juillet 1674.

VOUS incommoder & perdre deux heures de ma journée, ce ſont deux choſes dont j'ai cru que je pouvois bien me paſſer. A cela près vous ne laiſſerez pas de croire que je ſuis toujours à vous du meilleur de mon ame.

J'apprens que vous devez aller bientôt à la Cour. Si vous en êtes bien-aiſe, & moi auſſi. Mais comme je ne vous ai pas cru beaucoup à plaindre quand vous n'y avez pas été, je ne croi pas auſſi qu'il y ait gran-

de matiére de réjouissance pour ceux qui y sont. Pour moi qui y vais quand il me plaît, j'y vais fort rarement, & je gouverne ma goute avec beaucoup de repos, & de grandes douleurs qui me font enrager les deux tiers de l'année. Tout podagre que je suis, c'est avec une forte passion de vous rendre les très-humbles services que vous a vouez & promis, mon très cher Cousin, votre, &c.

LXXXIX. LETTRE.

De Madame de Sc*** au Comte de Bussy.

A Paris, ce 4. Août 1674.

VOICI deux ordinaires que je n'ai pu vous écrire, Monsieur. Le chaud m'avoit donné la fiévre, & une fort grande douleur de tête. Je vous en demande pardon; car vous êtes l'homme à qui je dois & à qui je veux garder le plus de fidelité en toutes choses; & je me reproche fort aujourd'hui de n'avoir pas passé par dessus tout cela pour vous entretenir. Je sçai bien que la tranquille amitié ne se pique pas d'ordinaire d'être si éxacte; mais moi qui ne connois que cela, j'étens ses bornes le

plus loin que je puis ; & si je ne craignois point de vous contredire trop ouvertement, je vous dirois que quand elle est grande, je la tiens obligée à presque autant de choses que l'amour. En voilà beaucoup sur cette matiére ; mais vous sçavez que j'y suis inépuisable.

Le bruit est que les ennemis ont investi Graves avec sept mille chevaux : ce sont les troupes de Frise ; & leur grande armée marche droit à Monsieur le Prince, lequel a, dit-on, mandé au Roi, qu'il ne se retireroit point, quoiqu'ils ayent dix mille chevaux plus que lui.

XC. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Chaseu, ce 8. Août 1674.

Vous avez des bontez pour moi qui me font de la peine, Madame ; car avec toute ma reconnoissance j'ai encore peur d'être ingrat.

Il paroît que les ennemis se sont réservez pour faire leur grand coup sur la fin de la campagne ; qu'ils sont persuadez qu'il nous faut laisser d'abord jetter notre feu ;

& qu'il n'y a que notre premiere fougue à craindre. Cependant ils se pourroient tromper. Monsieur le Prince a gagné des batailles au mois d'Août aussi-bien qu'au moi de Mai, & pour le battre il n'y a presque point de mesures à prendre, ni de temps à choisir. En cas de combat, je suis bien plus allarmé pour sa vie que pour sa victoire.

XCI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de Benserade.

A Chaseu, ce 7. Août 1674.

JE n'aurois pas été si long-temps sans recommencer notre commerce, si je n'avois eu mille tracas & des voyages à faire. Je reviens donc à vous pour vous dire que j'ai lû & relû le discours que vous fites à l'Académie, & que je l'ai trouvé digne d'un honnête homme de la Cour qui a de la naissance. Je suis étonné seulement que vous ayez eu l'effronterie de dire qu'il vous faudroit pour bien louer le Roi, la force héroïque de Chapelain dont vous n'avez que la place. N'avez-vous point de honte de cette modestie? Je suis assuré que

vous ne persuadâtes personne de votre sincerité. Je meurs d'envie de voir vos Rondeaux ; car tout ce que vous faites me touche extrémement. Je m'attens bien que vous me les envoyerez dès qu'ils seront imprimez. Pour moi je vous porterai mes amusemens quand j'aurai achevé mes affaires. Mais il faut travailler à la subsistance avant toutes choses ; c'est la source de tous les plaisirs.

XCII. LETTRE.

De Monsieur de Benserade au Comte de Bussy.

A Paris, ce 2. Septembre 1674.

JE suis bien fâché, Monsieur, qu'il ait fallu que vous ayez lû le discours que je fis à l'Académie, & j'eusse bien mieux trouvé mon compte de toute maniere à le prononcer devant vous. Si ces sortes de choses-là sont supportables, c'est quand on les dit, & les meilleurs sermons ne valent guéres écrits. Mais que ne revenez-vous, puisqu'on dit que vous avez permission d'être ici ? Vous moquez-vous, & ne le trouveriez-vous bon que quand il vous seroit défendu ? Il faut que vous

ayez de grandes affaires où vous êtes, puisqu'elles vous empêchent d'être à Paris. Faites-les, Monsieur, le plus vîte que vous pourrez; mais au moins tâchez à continuer le droit que vous avez de demeurer parmi nous.

Les Rondeaux s'en vont être imprimez, & il n'y a plus que les planches que le Roi fait faire, qui les retardent: mais elles seront bientôt achevées. C'est, je croi, ce qu'il y aura de mieux. Ce n'est pas que ce ne soit beaucoup que la grace de la nouveauté. Je ne sçai si je dois être bienaise que vous en ayez aussi voulu faire; & il n'est pas de l'interêt d'un Auteur de s'accommoder de cela. Aussi le suis-je moins que pas un autre, & je suis mille fois plus votre serviteur. Combien y a-t-il, bon Dieu! Je vous assure que cela n'a point été interrompu dans mon cœur, & je me suis toujours interessé à tout ce qui vous est arrivé. Croyez-le, Monsieur, si vous voulez me rendre justice, & employez-moi pour voir si je ments.

CXIII. LETTRE.

De Madame de M.. au Comte de Bussy.

A Paris, ce 14. Août 1674.

ENFIN on s'est batu ; Monsieur le Prince a défait une partie de l'Arriere-garde des ennemis à Senef. La nouvelle en à été portée cette nuit au Roi par Briord. Ce que nous pouvons sçavoir des particularitez, c'est que Monsieur le Prince a été vingt-sept heures à cheval, & a eu trois chevaux tués sous lui : que Monsieur le Duc a eu deux contusions, une legere blessure à la jambe, & a eu un cheval tué sous lui : que le Marquis d'Iliers Lieutenant des Chevaulegers de la Garde, & Chanvallon Cornete, ont été tuez : que Fourille Mestre de Camp General de la Cavalerie & Lieutenant General y ont été blessez à mort : que Le Montal Maréchal de Camp y a eu la cuisse cassée. Rochefort Capitaine des Gardes du Corps, Lieutenant General, y a été fort blessé à l'épaule. Monsieur de Soubise Lieutenant des Gendarmes du Roi, y a été blessé dangereusement à la jambe ; le Marquis de Ragny

blessé dans le ventre, & le bras cassé ; le Marquis de Villeroy Maréchal de Camp, la cheville du pied cassée ; Gassé-Matignon Brigadier d'Infanterie blessé dangereusement ; le Marquis de Nesle, fils de Mailly, Colonel du Regiment de Condé Infanterie, blessé ; Sevigni blessé à la tête. Cheneraut tué ; Lebrun, Muret, Chevrieres, Sirot & Lusancy, morts ; quarante-deux Officiers des Gardes Françoises, tant morts que blessez. On ne sçait pas encore le nom des Officiers de Cavalerie & d'Infanterie moins connus, tuez ou blessez.

Les Ennemis ont perdu plus de trois mille hommes sur la place, & plus de trois mille prisonniers, qui sont le Marquis d'Assentar Mestre de Camp General de l'armée d'Espagne, mort depuis dans notre Camp de ses blessures ; le Prince de Salmes, le Duc d'Holstein, le Prince de Nassau, le Comte de Solm Colonel du Regiment des Gardes du Prince d'Orange, le Comte de la Riviere blessé & pris ; les Colonels Cachpin & Stokein blessez & pris ; le Colonel Kamer, son Lieutenant Colonel, & dix Capitaines de son Regiment pris ; le General Major Vakenbourg, commandant le Regiment Hollandois de la Marine, pris avec onze Capitaines du mê-

me Regiment, & plus de deux cent Officiers subalternes.

L'on a sçu par les prisonniers que le Compte de Valdecq Maréchal de Camp, les Princes Charles de Lorraine, Pio, & Birkenfeld, le Marquis de Grana, le Comte de Douglas, le Colonel Ouverſkeirq, & le Lieutenant General de l'armée de Frise, nommé Abon, ont été blessez, le Landgrave & le Colonel Vllomer tuez.

Ils y ont perdu deux pieces de canon, trente pontons, presque tout leur bagage pris ou brulé, deux cens mille écus de l'argent du Prince d'Orange pris. Le combat commença à onze heures du matin, & dura toute la journée du onziéme de ce mois. On dit qu'ils étoient avantagez par le terrain, y ayant des défilez qu'il a fallu passer pour aller à eux, & tout l'endroit où ils étoient étant coupé de petits fossez, & retranché des hayes; tellement que c'étoit presque autant de petits forts, dans lesquels ils se tenoient si fermes & si serrez, qu'on les battoit par pelottons. La nuit sépara les combattans. Monsieur le Prince se retira de son côté, & les ennemis du leur; ainsi le champ de bataille ne demeura à personne. Au reste, Monsieur, je vous supplie de ne vous pas moquer de moi de

la maniére dont je parle de la guerre, je ne m'en mêlerois pas à un autre qu'à vous; mais j'aime mieux m'expoſer à dire quelques termes impropres, que de ne pas tâcher de vous faire entendre tout ce qu'on dit ici d'une affaire auſſi conſidérable qu'eſt ce combat. L'on a, dit-on, convoqué l'Arriereban. Cela ſeroit plaiſant, qu'après vous avoir tant refuſé d'aller à l'armée, le Roi vous le commandât; mais cela n'eſt pas fait pour un homme comme vous.

XCIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Evêque de V..

A Chaſeu, ce 29. Août 1674.

HE bien, Monſieur, voilà un combat dont la gloire eſt toute perſonnelle pour Monſieur le Prince: il a fait la ſeule choſe qu'il y avoit à faire, étant le plus foible, comme il l'étoit. La plûpart des autres grands Capitaines ſe ſeroient contentez en pareille rencontre de ſe tenir ſur la défenſive, & ils auroient cru même faire beaucoup de s'empêcher d'être battus; mais Monſieur le Prince pour ſatisfaire à

son courage & à sa reputation, a voulu attaquer, & il ne le pouvoit faire à propos qu'en faisant tout juste ce qu'il a fait. Le Roi de son côté n'oublie rien pour soûtenir Monsieur le Prince & Monsieur de Turenne. Je croi bien que je n'aurai pas l'honneur de vous voir cette année à Bussy; vous ne pouvez quitter votre Diocese dans l'état où sont les affaires. Pour moi, j'attens réponse des offres que j'ai faites au Roi; non seulement de ma personne, mais encore de lui faire des troupes; peûtêtre que l'état des affaires présentes m'attirera plus d'égard que par le passé; car enfin la convocation de l'Arriereban fait croire qu'on a besoin de tout le monde.

XCV. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte de B...

A Chaseu, ce 30. Août 1674.

ON m'avoit dit la mort de mon Cousin votre fils; mais comme on ne me l'avoit pas assurée, & que je doutois même que vous sçuſſiez ce bruit, je ne me pressois pas de vous en témoigner mon déplaisir, & la part que je prenois votre afflic-

tion. Je suis ravi d'avoir appris que vous avez encore de l'esperance. Cependant il ne faut pas tellement vous y abandonner, que si mon Cousin venoit à mourir, vous reçussiez une seconde fois une aussi grande douleur que vous avez eue à cette premiere nouvelle. Pour mon fils, je l'envoyerai l'année qui vient à l'armée ; Dieu me le gardera, s'il lui plaît, sinon sa volonté soit faite : il m'a appris depuis quelques années à me consoler de tout. Il est vrai que jusqu'ici la convocation de l'Arriereban n'avoit pas été la suite du gain d'une bataille. On nous fait voir tous les jours choses nouvelles. J'ai écrit au Roi, & je lui offre de faire des troupes pour le même argent qu'il donne aux autres, & moi de servir de ce qu'il lui plaira. Nous verrons comme il répondra à ma demande. Je dois cela à mes services passez, à ma famille, & à l'envie que j'aurois de plaire au Roi.

XCVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle de P...

A Chaseu, ce 10. Septembre 1674.

LA raison que vous avez eue, Mademoiselle, de me renvoyer la lettre que

j'avois écrite à Madame de L * * * est la meilleure du monde, & je ne sçai ce qu'étoit devenue la mienne quand je lui écrivis ainsi. Je croi que je n'envisageai que la Maison où elle étoit entrée, & que j'oubliai celle dont elle sortoit. Quoi qu'il en soit, Mademoiselle, voilà cette lettre dans les formes que je vous renvoye, & que je vous supplie tres-humblement de vouloir bien presenter. Si j'avois besoin de votre entremise pour des affaires de plus grande conséquence, je me servirois des offres que vous me faites avec tant de franchise & tant de bonté; & quand je serai un peu plus en commerce avec vous, mes lettres ne seront pas si courtes. Pour les faire plus longues, il faut de la matiére, & ce sont les occasions & les affaires qui la peuvent fournir; car pour des complimens les plus courts, comme vous sçavez, sont les meilleurs, pourvû qu'ils viennent du cœur; & c'est assez quand il est vrai que je vous assure que je suis à vous avec toute l'amitié & tout le respect imaginable.

XCVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte de Colligny.

A Chaseu, ce 19. *Septembre 1674.*

LE compliment que vous venez de me faire, est une honnêteté qui ne s'accorde pas avec passer vous-même à ma porte à l'entrée de la nuit sans venir coucher chez moi. Quoi ! mon parent, mon ami, qu'il y a dix ans qui ne m'a vû, me faire un tour comme celui-là ! Cela meriteroit que je ne vous fisse pas les reproches que je vous fais, ils sont trop obligeans pour une pareille action. Quand vous n'auriez pas eu le plaisir de me revoir, je vous aurois dit mille nouvelles sur quoi nous aurions fait cent mille réflexions : nous nous ferions montré l'un à l'autre la fermeté avec laquelle nous soûtenons notre mauvaise fortune. Mais enfin, puisque tout cela vous est indifferent, je me contenterai de vous dire que je suis, &c.

XCVIII. LETTRE.

Du Pere B... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 16. Octobre 1674.

VOUS avez ſujet de croire, Monſieur, que je ſuis mort. Je croi moi-même que je l'ai été. Et quand je ſonge que mon mal ne m'a pas permis d'avoir commerce avec vous, il me ſemble qu'il m'a empêhé de vivre. Quoique je ne ſois plus malade, graces aux eaux de Beleſme, & à l'air de la campagne, je ne ſuis pas encore bien reſſuſcité, car ce n'eſt pas aſſez pour vivre que d'avoir de la ſanté, il faut avoir de la joye. Depuis mon retour j'ai perdu preſqu'en même temps un bon ami & une bonne amie; & on ne peut être plus touché que je le ſuis. Vous ſçavez, Monſieur, vous qui avez le cœur ſi bien fait, & l'eſprit ſi éclairé, que ce ſont-là de véritables pertes, particuliérement pour des gens comme nous qui faiſons fort peu de cas des autres biens de la vie. L'amitié que vous m'avez promiſe ne ſert pas peu à me conſoler; je vous en demande la continuation de tout mon cœur.

XCIX.

XCIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de S...

A Chaſeu, ce 23. Decembre 1674.

J'ATTENS la réponſe du Roi avec une tranquilité qui va au-delà de la réſignation. Cela me fait croire que cette réponſe ne ſera pas favorable, pa ce que Dieu qui me ſoûtient dans ma diſgrace ne me donneroit pas tant de force inutilement. Nous parlons ſouvent de vous Mademoiſelle de Buſſy & moi, & de la maniere dont vous le pouvez ſouhaiter. Nous paſſerons l'hiver à Autun avec ma ſœur l'Abbeſſe de Rougemont qui a de la raiſon; avec ma belle-ſœur de Toulongeon qui a du mérite, de l'agrément, & qui n'a pas vingt-cinq ans; avec Jannin qui fait fort bonne chere, & qui eſt un très-bon homme d'ailleurs. Il y aura encore d'autres gens qui nous divertiront par leur eſprit ou par leurs ſottiſes, car nous faiſons profit de tout. Monſieur de C** a tant fait par ſon aſſiduité à la Cour, & par les couleuvres qu'il y a avalées ſans ſe plaindre, qu'il eſt rentré dans l'emploi. Ce ne ſont

pas de grandes armées qu'il commande ; mais cela vaut mieux que d'être Maréchal volontaire. Il ne fait pas encore grand chere, mais il ne meurt pas de faim. Avec de la patience les grands Generaux mourront, il se trouvera dans le service. Cependant le peu qu'il fait l'empêche de s'enrouiller. Vous avez raison, Madame, d'admirer Monsieur de Turenne, il est admirable ; & personne n'est capable de faire tout ce qu'il fait aussi-bien qu'il le fait. C'est seulement la force de son mérite qui me le fait louer. Je suis très-aise que le jeune Tavannes ait de la réputation, car son pere est un de mes meilleurs amis.

C. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere R...

A Chaseu, ce 15. Janvier 1675.

J'ECRIS à Monsieur le Premier Président sur la blessure de Monsieur son Gendre, mon Reverend Pere. Je vous supplie de lui donner ma lettre. On m'a mandé que cette blessure n'étoit point dangereuse, & qu'après y avoir fait mettre le premier appareil, il retourna au combat. Quelque legere qu'elle soit, c'est une belle action,

pourvû qu'il guérisse bientôt. Je serois bien fâché qu'il n'eût pas été blessé, car cela aide fort à la réputation, & même à la récompense. Je n'ai point encore de réponse du Duc de Saint-Aignan sur mes affaires de la Cour ; je l'attens avec ma tranquilité ordinaire. Je vous assure, mon R. P. que je ne m'en fais pas l'honneur, & que je connois bien qu'il n'est dû qu'à Dieu. Il ne me paroît pas qu'il soit de la force d'un homme sensible, d'être aussi patient que je le suis dans tous les maux qu'on m'a faits, & qui durent encore. J'espere qu'il m'assistera jusqu'au bout, en me faisant supporter comme j'ai fait ma mauvaise fortune, ou en la rendant meilleure.

CI. LETTRE.

Du Pere B... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 18. Janvier 1673.

JE voi bien, Monsieur, qu'il faut vous réveiller pour avoir de vos nouvelles. Si nous étions au printems ou dans l'automne, je dirois que les plaisirs de la campagne vous occupent ; mais il me semble que dans la saison où nous sommes vous avez le tems de songer à vos amis. C'est peut-

être, Monsieur, que vous vous trouvez si bien au coin de votre feu avec Mademoiselle de Bussy, que vous en oubliez tout le reste. J'avoue franchement que quand vous êtes ensemble, vous pouvez vous passer de beaucoup de gens; mais je ne suis pas assez sincere ni assez modeste, pour demeurer d'accord que vous deviez m'oublier. Il me semble même que vous estimant & vous admirant autant que je fais, vous êtes obligé en conscience de m'aimer un peu. C'est à vous, Monsieur, à me détromper si je suis dans l'erreur. Je ne sçai pourtant si je voudrois être détrompé là-dessus. Car il y a, comme vous sçavez, des erreurs agréables qui valent mieux que ce qu'on appelle *desengaño* en Espagnol, & ce qu'on pourroit appeller en notre langue *desabusement*, si ce mot qu'un de nos meilleurs Ecrivains a hazardé, avoit été reçu.

CII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Duc de Saint-Aignan.

A Autun, ce 19. Janvier 1675.

J'AI appris par Madame de Sc*** avec combien de chaleur vous aviez parlé au

Roi de mon retour, Monsieur ; & je vous assure que si vous l'aviez obtenu avec des graces considérables ensuite, je ne vous serois pas plus obligé que je le suis ; car il n'a pas tenu à vous. Aussi vous protestai-je qu'il n'y a jamais eu une si tendre reconnoissance qu'est la mienne ; que je dirai par tout où je pourrai toute ma vie, les obligations que je vous ai ; & que vous êtes le meilleur & le plus genereux ami du monde. Je le dirai même à la posterité. Si je pouvois vous faire plus d'honneur, je le ferois, quoi qu'il m'en coûtât ; car mon bien & ma vie sont à vous, aussi-bien que mon cœur.

CIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame la Marquise de V...

Ce 21. Janvier 1675.

JE commençois à me détacher un peu de vous, Madame, quand j'ai reçu votre lettre. Elle m'a fait rompre les demi-résolutions que j'avois faites de ne vous plus tant aimer, & me revoilà plus à vous que jamais. Si j'avois la liberté de vous l'aller dire moi-même, je vous assure que je ne

ferois pas ici ; mais tel n'est pas encore le bon plaisir du Roi. J'espere toûjours que ceci finira bientôt. Cependant, Madame, ayez un peu plus de soin de votre ami malheureux que vous n'avez eu jusqu'ici. Vous seriez la plus ingrate femme du monde si vous m'aviez oublié ; car personne ne vous aime & ne vous estime tant que je fais.

CIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Evêque de Verdun.

A Chaseu, ce 27. Janvier 1675.

Il faut dire la verité ; Monsieur de Turenne a bien acquis de la gloire cette campagne. Je dirois volontiers de lui ce que Jean de Vert disoit avec bien moins de raison du Comte d'Harcourt, quand il battit les Espagnols qui assiegeoient Turin, & qu'il secourut cette place : *J'aimerois mieux être General Harcourt qu'Empereur* ; mais effectivement j'aimerois mieux être General Turenne qu'Empereur. Je croi qu'on le hait bien en Allemagne ; mais je croi qu'on le hait bien aussi en France, & voilà des haines qui valent bien mieux

que des amitiez. On ne laissera point établir les Espagnols dans Ivoy. S'ils sont plus forts que nous, nous avons plus de bons Officiers qu'eux, & plus de bonnes troupes. Dieu, si l'on ose parler ainsi, est bien François depuis quelques années. Je ne sçai pas quand il tournera casaque ; mais jusques ici il est bien déclaré pour nous.

CV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Bussy sa fille, Religieuse à Sainte Marie.

A Chaseu, ce 1. Février 1675.

Comme Chrétiens il nous faut avoir de la patience dans nos maux, ma fille: mais quand je serois Turc, je souffrirois avec fermeté ce que je ne pourrois empêcher. J'espere toûjours que je verrai la fin de tout ceci, & que plus elle sera éloignée, plus elle me sera avantageuse. Cependant je suis aussi content que si j'avois les honneurs & les établissemens que je devrois avoir, & je me fais des plaisirs dans ma petite fortune, qui sont plus purs & moins troublez que ceux que j'aurois dans une

plus grande. On a tort à mon avis de me vouloir donner des ſoupçons du peu d'amitié, ou même de la mauvaiſe volonté de Madame de S***. Il me faut de grandes convictions pour me faire croire qu'une perſonne que j'aime & que j'eſtime, ſoit fourbe.

CVI. LETTRE.

Du Pere B.... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6. Février 1675.

J'AI reçu votre lettre, Monſieur, avec toute la joye que donnent les lettres qu'on ſouhaite extrêmement, & qu'on n'attend preſque plus. Je ne ſçavois à qui me prendre de votre ſilence; il ne s'en eſt rien fallu que je ne m'en ſois pris à cette réſignation que le Ciel vous a donnée depuis peu, & qui vous a un peu endurci. A vous parler franchement, Monſieur, quelque zele que j'aye pour votre repos & pour votre ſalut, je ne ſerois pas bien-aiſe que vous fuſſiez ſi Philoſophe & ſi Chrétien pour moi. Je vous plains à la campagne; mais je ne vous plains pas tant depuis que Mademoiſelle de Buſſy eſt venue à votre ſecours. C'eſt une grande reſſource pour

vous, qu'une perſonne auſſi raiſonnable qu'elle, parmi de ſottes gens qui ne penſent pas l'être. La vie que vous menez eſt ce qu'on appelle, une vie reglée. Je ſuis ravi que Dieu entre un peu dans vos réfléxions, & que vous regardiez comme une faveur du Ciel, ce qui eſt une diſgrace aux yeux du monde. Croyez-moi, Monſieur, votre mauvaiſe fortune en eſt une bonne pour vous, à parler chrétiennement. La Providence a des deſſeins de miſericorde ſur nous lorſqu'elle nous afflige; & les chemins les plus rudes ſont d'ordinaire les plus ſeurs pour aller où elle nous conduit. Mais parlons d'autres choſes. Pour peu que je continuaſſe ſur le même ton, vous prendriez ceci pour un ſermon, & je craindrois de vous endormir. Enfin nous avons un Confeſſeur du Roi. C'eſt le Pere de la Chaiſe, Provincial dans la Province de Lion, homme de mérite & de qualité, qui a de l'eſprit, du ſçavoir, un grand fonds d'honneur, & une droiture des premiers ſiécles; ſur tout beaucoup de pieté, & une conduite très-ſage. Ceux qui le connoiſſent, lui trouvent toutes les vertus d'un parfait Religieux, avec tous les ſentimens d'un vrai Gentilhomme. Il eſt neveu de l'illuſtre Pere Coton Confeſſeur d'Henri le

Grand ; & selon toutes les apparences il remplira dignement ce poste, que je ne lui envie pas, je vous jure. Quand on a une fois renoncé à tout, on est trop heureux de n'être rien.

CVII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy au Pere B...

A Autun, ce 10. Février 1675.

JE viens de recevoir votre lettre, mon R. P. avec celle de la Fontaine à Madame de Thianges. Cette lettre est, comme tout ce qu'il fait, d'un caractére aisé & naturel. Cependant j'aime mieux ses autres ouvrages. Sa façon convient mieux à conter qu'à écrire. Il est certain que si je n'avois Mademoiselle de Bussy pour m'aider à soûtenir les sottises de la plûpart des gens de Province, elles me fatigueroient bien plus qu'elles ne font. Si tous les sermons étoient aussi bons, aussi agréables, & aussi courts que le vôtre, je n'en perdrois point. On m'a déja dit que le Pere de la Chaise est Confesseur du Roi, je m'en réjouis, car j'ai oui dire qu'il a du mérite, de l'esprit, du sçavoir & de la vertu. Pour la naissan-

ce, je le sçai par moi-même, ayant trouvé dans ma Généalogie des titres fort anciens qui parlent de sa Maison.

CVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé D...

A Autun, ce 18. Février 1675.

J'AI appris avec bien du déplaisir, Monsieur, la perte que vous avez faite de Madame votre sœur: car outre la part que je prens aux choses qui vous touchent, j'avois encore l'honneur de la connoître, & j'en faisois le cas qu'elle méritoit. Vous vous direz sur cet accident tout ce qu'il y a à vous dire, tant de la part de Dieu, que de votre raison; & pour moi, je me contenterai de vous assurer qu'il ne vous arrivera rien à quoi je ne m'interesse extrémement, & que je suis de tout mon cœur à vous.

CIX. LETTRE

Du Comte de Bussy au Duc de Saint-Aignan.

Ce 13. Février 1675.

JE prens toujours patience sur ma mauvaise fortune, Monsieur. Si l'impatience pouvoit servir de quelque chose, je n'en manquerois pas : mais je fais de nécessité vertu. J'ai gagné au moins une chose à mes malheurs, c'est de connoître combien est véritable & forte l'amitié que vous m'avez promise. Pour répondre à la nouvelle la plus considérable de votre lettre, qui regarde le choix que le Roi a fait du Pere de la Chaise pour son Confesseur, je vous dirai que j'en suis fort aise. C'est un Gentilhomme de mérite, de sçavoir, & de grande vertu. Je connois fort sa Maison, & même son ancienneté. Pour sa personne, je ne la connois point ; j'en ai seulement entendu parler : mais s'il arrivoit que j'eusse affaire du Confesseur du Roi, j'aimerois toujours mieux que ce fût un homme de condition & de merite comme lui qu'un autre. Il faut dire aussi la vérité, ce n'est pas sans raison que depuis l'insti-

tution de leur Compagnie, les Rois y ont toujours pris leurs Confesseurs. Il n'y a point d'ordre si utile au Public que celui-là, ni où il y ait eu tant de grands hommes. Nous en avons même dans ce temps-ci quelques-uns, qui ont ajoûté à la doctrine & à la vertu des premiers, plus d'éloquence & plus de politesse qu'ils n'en avoient, comme entre autres deux bons amis que j'y ai, les Peres Rapin & Bouhours, le P. Bourdaloue & bien d'autres.

Adieu, Monsieur. Voilà un long discours sur les Jésuites. Aussi je vous avoue que je les aime fort.

Je m'abandonne à vous pour tout ce que l'amitié vous inspirera en ma faveur. Imaginez. Je m'en fie bien à votre cœur, & à celui de * * *

CX. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 22. Février 1675.

JE penserois sur vos affaires, Monsieur, tout ce que vous pensez, si ce n'étoit que je croi qu'il se faut souvent gouverner selon les rencontres que la raison ne peut

prévoir ; que d'ailleurs la fortune a ses caprices & son heure du berger, aussi-bien que l'amour ; & après tout, comme vous le dites, il ne faut rien avoir à se reprocher.

On ne croit plus du tout la paix, & l'on dit que l'Empereur a donné des Commissaires à Furstemberg. Monterey a passé par ici, habillé à la Françoise, parlant François, l'air bon, disant librement que le Prince d'Orange est un fou ; De Souche, un traître ; & que si le Roi avoit choisi les Generaux des Hollandois, des Imperiaux & des Espagnols, il n'en auroit pas pris d'autres pour faire périr une armée, qui devoit être du côté de Flandres, aux portes de Paris, & du côté d'Allemagne au milieu de la Franche-Comté. Il dit encore que c'étoit une chose admirable que les avantages de la bataille de Senef pour la France ; qu'il les trouve bien plus grands que nous ne les trouvons ; que personne n'avoit mieux servi que Villa-Hermosa. Il a confessé ingenument qu'il ne sçavoit pas la guerre quand on l'envoya en Flandres ; mais qu'il l'avoit apprise sans qu'il en eût rien coûté à son Maître.

CXI. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Autun, ce 25. Février 1675.

JE suis ravi des apparences que je voi à une longue guerre. Assurément elle sera cruelle, & remplie de beaucoup d'événemens. C'est ce qu'il nous faut à nous autres spectateurs ; car nous nous ennuyons quand la scene languit.

Je trouve que Monterey a fait à son passage de la Cour, comme font la plupart des étrangers qui veulent plaire par trop de complaisance, & par l'imitation des manieres Françoises, que les sages François n'estiment pas eux mêmes. Il auroit mieux fait de conserver la gravité Espagnole ; & si le Roi ne l'en avoit autant aimé, au moins l'auroit-il estimé davantage. Je ne sçai de quoi s'avise de V** de commencer à servir de Lieutenant General à son âge. C'est tout ce qu'il pourroit faire s'il y avoit longtemps qu'il le fût, de ne se pas fort ennuyer de l'être.

CXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Maréchale d'H . . .

A Chaſeu, ce 28. Février 1675.

J'Eus l'honneur de vous écrire il y a quelque temps, Madame, & je ſuis fort fâché de vos incommoditez vous ayant empêché de me faire réponſe. J'aprens que vous êtes aujourd'hui en meilleure ſanté, dont j'ai une tres grande joye. Menagez-la plus que vous ne faites, Madame, en vous donnant moins de ſoins ; car ſi cette Maiſon pour qui vous les prenez, venoit à vous perdre, elle perdroit tout d'un coup les reſſources qu'elle peut eſperer de vous tant que vous vivrez. Je voudrois bien vous intereſſer par quelque endroit qui vous fût ſenſible ; car je trouve auſſi mon compte à vôtre vie, par une fort grande tendreſſe que j'ai pour vous.

CXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint-Aignan.

A Autun, ce 13. Mars 1675.

JE me réjouis extrémement que vous ſoyez en meilleure ſanté que vous n'avez été. Ayez ſoin de vous, Monſieur: Premiérement, parce qu'il eſt fort bon de vivre; après pour l'interêt de votre Maiſon. Mademoiſelle de Saint-A ** a encore beſoin de vous, il faut qu'elle ſoit mariée de votre main. J'ai encore une raiſon à vous dire, qui vous obligera d'aimer la vie, qui eſt pour aimer & pour ſervir longtemps le Roi, ce bon Maître que vous ne ſçauriez jamais aſſez aimer, quoi que vous faſſiez. Mon Dieu! combien l'aimerois-je moi, s'il me faiſoit du bien, puiſque je l'aime tant après toutes les rudeſſes qu'il m'a faites!

CXIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Maréchal de T...

A Autun, ce 14. Mars 1675.

MONSEIGNEUR, j'ai appris de Monsieur le P. Président avec quelle generosité vous lui avez témoigné me vouloir rendre de bons offices dans les occasions. Je n'ai pu sur cela retenir ma reconnoissance, ni m'empêcher de vous dire que vous me faites quelque justice d'être dans ces sentimens-là pour moi : car enfin le malheur que j'ai eu de n'avoir jamais pu gagner l'honneur de votre amitié, ne m'a pas empêché de parler de vous comme d'un homme extraordinaire qui faisoit honneur à son siécle, & dont le merite solide avoit de beaucoup passé celui des grands Capitaines des siécles précedens. Je ne m'en suis pas tenu aux paroles, Monseigneur; peutêtre le connoîtrez-vous un jour. Cependant je vous assure que ce que vous avez fait cette derniére campagne, me transporta à un point, que je fus tout prêt sur la nouvelle du combat de ****, à me donner l'honneur de vous

en écrire ; & je l'aurois fait si j'avois cru que vous eussiez bien reçu ma lettre. Mais aujourd'hui que vous me faites une grace, vous me donnez la liberté de vous en remercier, & je le fais du meilleur de mon cœur, & avec tout le respect que vous dois, &c.

CXV. LETTRE.

Du Pere R... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 27. Mars 1675.

PENDANT que vos amis sollicitent ici pour votre retour, souffrez, Monsieur, que je vous avertisse de penser à solliciter vous-même le Maître de celui que vous faites solliciter. Voici Pâques qui s'approche ; souvenez-vous, Monsieur, de votre devoir de Chrétien. C'est par-là qu'il faut commencer pour attirer sa benediction. J'ai donné un livre de dévotion à Madame la Comtesse de Bussy pour vous l'envoyer, & par-là vous engager à penser un peu à votre salut. Il n'y a que cela de réel & de solide au monde : *Quærite primò Regnum Dei, & cætera adjicientur vobis.*

Je vous manderai ce que j'aurai appris du voyage qu'on va faire à Versailles. Personne n'a tant de passion que tout réussisse

que moi ; car c'est tres sincerement que je vous aime & que je vous honore.

CXVI. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy au Pere R...

A Autun, ce 31. Mars 1675.

J'AI reçu le livre que vous m'avez envoyé, & j'en ai lû une grande partie. Je l'ai trouvé admirable ; & cela fait voir la foiblesse de la nature humaine, qu'on soit convaincu de la raison, & qu'on ne la suive pas. J'appelle ne la pas suivre, que de n'avoir que de foibles desirs. Cependant je m'en vais faire mon devoir, & prier Dieu qu'il me donne ce qui m'est nécessaire, soit pour mon salut, soit pour ma fortune. Je vous supplié, mon R. P. de joindre pour cela vos prieres aux miennes, & particuliérement dans la conjoncture presente où je marie Mademoiselle de Bussy au Marquis de Colligny-Langhac. Je croi que cette nouvelle vous réjouira, car vous aimez ma fille aussi-bien que moi.

CXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de P...

A Autun, ce 22. Mars 1675.

MONSIEUR, vous verrez par la lettre que je me donne l'honneur d'écrire au Roi, les graces que je demande à Sa M. Je vous ſupplie de prendre la peine de la lui préſenter, & de me donner par là moyen d'en obtenir l'une ou l'autre. Cependant faites-moi la faveur de croire que perſonne n'a plus d'eſtime pour votre vertu que moi, & n'eſt plus, &c.

AU ROI.

SIRE,

Je ſupplie tres-humblement V. M. de me permettre que je l'aille ſervir en quelque condition que ce ſoit dans l'une de ſes armées, & de croire que ce n'eſt point par maniere d'aquit que je lui offre mes trés-humbles ſervices, & dans la penſée qu'elle me refuſera cette grace, comme elle a fait les autres fois depuis dix ans. C'eſt de tout mon cœur, SIRE, *que je la lui demande ; & quoique trente années,*

de service sans récompense ayent fort incommodé ma maison, j'ai encore du bien à vendre pour en faire des équipages, & pour en vivre à vôtre service pendant quelques campagnes.

Lorsque je me donnai l'honneur d'écrire à V. M. l'année passée, SIRE, & de la supplier tres-humblement de ne me pas confondre, (moi plein de zele & de bonnes intentions) avec ceux de sa Noblesse qui ne l'alloient servir que par ordre, elle eut la bonté de me faire répondre, qu'elle trouvoit bon qu'un homme qui avoit rempli comme moi d'aussi grandes Charges dans la guerre, n'allât point à l'Arriereban. La beauté de ce sentiment me charma, SIRE, non seulement pour l'interêt que j'y avois; mais encore de voir que V. M. récompensoit par des égards les services de la même personne qu'elle châtioit pour sa mauvaise conduite. Aujourd'hui, SIRE, j'ai besoin de cette même équité. V. M. a fait faire des taxes sur les Fiefs de sa Noblesse; je la supplie très-humblement de me faire la grace de me décharger de la mienne. Ce sont cent écus que je demande à V. M. SIRE, non pas pour la somme (car je lui offre d'en aller dépenser trente fois davantage à son service) mais par une distinction, dont il me semble que

mes services passez, & mon zele pour l'incomparable personne de V. M. ne rendoit pas indigne, vôtre, &c.

CXVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere B....

A Autun, ce 4. Avril 1675.

CEs Messieurs dont vous me parlez, mon R. P. ne connoissent, je croi de merite que celui qui est heureux. Ils ont même bien la mine d'en trouver où il n'y en a point, quand il y a seulement de la bonne fortune. Ce sont de ces ames de boue qui opprimeroient volontiers un honnête malheureux, & qui adoreroient le veau d'or. Je me suis hâté de vous écrire ce billet pour vous donner avis que je vais marier Mademoiselle de Bussy au Marquis de Colligny-Langhac d'Auvergne. C'est un homme de grande qualité, qui a vingt-cinq mille livres de rente, & de la raison. Vous sçavez mon R. P. que sans cette derniere qualité je ne ferois pas grand cas des autres avantages. Je sçai que cette nouvelle ne vous déplaira pas ; car la Demoiselle est fort de vos amies, & vôtre tres-humble servante. Il est vrai que mon absence est un peu longue ;

——*Tantæne animis cœlestibus iræ?*
Cela finira pourvû que je vive ; & je me porte le mieux du monde.

CXIX. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 16. Avril 1675.

JE vous assure, Monsieur, que j'ai beaucoup de joye du mariage de Mademoiselle de Bussy. Il me paroît que vous êtes satisfait du gendre que vous vous êtes choisi C'est une grande affaire pour lui ; ce qui vous plaît fort, ne sçauroit manquer de plaire aux honnêtes gens, & assurément vous avez le goût le plus exquis que j'aye jamais vû à personne. Je voudrois pour l'amour de vous, d'elle & de lui, que vous demeurassiez tous ensemble ; car la societé d'une aussi agréable personne que celle de Mademoiselle de Bussy se trouve à dire par tout, mais particulierement à la campagne ; & quand on pense aussi agréablement que vous, il est doux d'avoir quelqu'un à qui parler qui vous entende, mais en ce monde il n'y a point de

de plaisir pur : vous avez celui de bien établir une fille que vous aimez, & vous aurez la douleur de vous en séparer si Dieu n'y pourvoit par quelque autre voie. Puisqu'on voit bien la necessité qu'il y a de se guérir de l'amour, je m'étonne qu'on ne fasse pas plus d'efforts pour n'en tomber jamais malade ; la douce & la tranquile amitié suffit pour bien remplir un cœur. Pour moi je trouve que Madame de*** aura deux Paradis au lieu d'un ; elle sera toûjours aimée de son Amant ; elle sçaura qu'il n'y aura que Dieu au-dessus d'elle dans son cœur. L'amour devant finir, voilà ce me semble, son plus agréable tombeau.

CXX. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Autun, ce 20. Avril 1675.

JE vous dirai, Madame, qu'il est vrai que je suis content du Marquis de Coligny, c'est-à-dire, qu'il me paroît fort propre à se faire un très honnête homme par le commerce des honnêtes gens : Je prétens que nous serons souvent ensemble

ou chez lui, ou chez moi, ou à Paris. Vous dites que c'est un fort bon signe pour les gens que de me plaire. Vous me flattez, Madame, & là dessus il me prend envie de vous rendre louanges pour louanges, mais il faut remettre ces éloges à un autre endroit : si je vous en donnois ici, il sembleroitque j'aurois été payé pour cela.

Il est vrai que le bon sens voudroit qu'on ne se chargeât point d'une grande passion, puisqu'on sçait bien qu'elle finira avant la mort : mais chacun se flatte, on ne veut pas trouver des raisons qui empêcheroient de faire une chose agréable. Il est certain que l'amitié est bien plus solide, mais il n'y a que les gens qui ne sont plus propres à l'amour, qui en soient capables.

CXXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur P...

A Autun, ce 29. Avril 1675.

JE viens d'apprendre, Monsieur, que vous aviez témoigné à ma femme beaucoup d'envie de me faire plaisir ; cela m'a donné bien de la joie : mais j'en ai eu beaucoup plus quand j'ai sçu que vous

l'aviez assurée que le Roi n'avoit point d'aversion pour moi. Cela m'a touché vivement, & d'autant plus que je m'en suis toujours flaté dans ma disgrace. J'ai cru que Sa Majesté n'avoit haï en moi que la mauvaise conduite que j'avois eue autrefois. Et je vous le dis franchement, Monsieur, cette pensée ma conservé les sentimens de respect & de zele pour son incomparable personne, que j'ai toûjours eus, & que j'aurai toute ma vie. Je suis trop heureux d'être persuadé qu'il ne me hait pas; autrement je craindrois que cette aversion ne donnât quelque atteinte à la respectueuse tendresse que j'ai dans le cœur pour Sa Majesté: car enfin il est bien mal-aisé d'aimer toujours ceux qui nous haïssent. Un des plus grands malheurs des malheureux, Monsieur, c'est de n'être pas crus sinceres, quand ils témoignent de l'amitié à ceux qui leur font du mal, & qui les en peuvent délivrer. On croit toujours que c'est leur interêt qui les fait agir ou parler; cependant il est certain qu'il y a bien des rencontres où c'est la verité. S'il y a un homme qui doive croire aisément qu'on l'aime, c'est le Roi. S'il y a un malheureux de qui il doive croire être aimé, c'est moi; car il sçait bien que je ne suis pas

ſans eſprit, & même que le mérite me touche plus que l'éclat de toutes les Couronnes. D'ailleurs il a pu voir par la conduite que j'ai eue dans ma diſgrace que je me faiſois juſtice ; & il eſt certain que je ſui perſuadé que Sa Majeſté la devoit ſur mon ſujet au public & aux intereſſez : mais je commence à croire que s'il ſe radouciſſoit ſur moi, il contenteroit les gens qui ont de la raiſon, il feroit une action de clemence qui eſt toujours belle à faire à un grand Prince, & il auroit quelque reconnoiſſance de tous les ſentimens que j'ai dans le cœur pour lui, & de beaucoup de ſervices qui n'ont jamais eu de récompenſe.

Je me ſuis un peu étendu ſur cette matiere, parce que c'eſt cela que j'ai le plus à cœur, & j'ai été bien-aiſe d'avoir à la traiter avec vous, Monſieur, dont la raiſon & la vertu me paroiſſent au deſſus de celles de la plûpart des autres hommes.

CXXII. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 3. May 1675.

J'Ai eu la fiévre ces jours paſſez, & cela ne m'a pas guérie de mon mal de côté.

Je remarque que le chagrin & la maladie sont presque toûjours ensemble. Je me laisse accabler du mien ; & il faut vous avouer que mes maux deviennent plus grands que mon courage. Comme j'étois ce matin chez Madame de M**, on lui a apporté vôtre lettre. Elle en a pleuré de tendresse ; elle m'en a paru avoir une extrême reconnoissance : enfin vôtre honnêteté l'a enchantée, aussi a-t-elle fait moi qui n'y ai pas un si grand interêt. J'aime que mes amis soient honnêtes gens, & qu'ils le paroissent ; & je vous assure que vôtre generosité m'a fait un plaisir sensible : il faut avoir le meilleur & le plus genereux cœur du monde pour en user ainsi. En verité, Monsieur, vous êtes un fort honnête homme, & je suis ravie que vous en ayez donné cette derniere preuve. Je prens un si grand interêt à vôtre gloire, que j'ai de la vanité à cette action presqu'autant que si je l'avois faite.

CXXIII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Chaseu, ce 6. May 1675.

JE n'ai point sçu vôtre maladie, Madame. Je vous plains fort, mais j'aimerois mieux vous guérir. Cependant bon courage. Dieu, vôtre gloire & vôtre santé vous demandent cela aussi-bien que moi. Je suis bien-aise que Madame de M** soit contente de mon cœur. Quoique mon honnêteté pour elle soit fort naturelle, & que j'eusse de la peine à m'empêcher d'en avoir, je serois fâché qu'elle fût ingrate.

CXXIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M...

A Chaseu, ce 6. May 1675.

VOus avez raison, Madame, de croire que j'agissois contre mon naturel, quand j'ai eu du chagrin contre vous; mais enfin cela est passé, & il ne reviendra jamais: car vous m'avez réduit à vou-

loir ce que vous avez voulu, & je n'ai plus pour vous que la plus tendre amitié du monde.

Au reste, Madame, je me réjouis que le Roi vous ait conservé la pension de feu Monsieur vôtre mari. Cette action du Roi me paroît d'un tres-honnête homme. Il faut esperer en Dieu, il ne nous abandonnera pas. C'a été ma ressource dans tous les maux qu'on m'a faits; & quoiqu'il ne m'en ait pas tiré, il m'a donné la force de les soûtenir sans foiblesse, & il me donnera assurément les moyens d'aller jusqu'au bout en homme de ma qualité, de mon rang, & de mon courage. Vous n'êtes guéres plus heureuse que moi, Madame, mais vous avez de l'esprit: il dépend de vous d'avoir du repos en dépit de la fortune. Reglez-vous sur ce que vous avez. A un certain âge il est bien-séant de se retrancher de mille dépenses, quand la nécessité n'y obligeroit pas, c'est-à-dire, quand on les pourroit faire aisément. Voilà comme j'ai fait. Cependant je me trouve obligé de faire cette année plus que je ne puis: mais Dieu m'aidera; & pour moi je m'aide fort. Vous, Madame, qui êtes ma bonne amie, ferez ce que vous pourrez pour m'assister. Je vous en conjure de tout

mon cœur. Je ne vous dis pas aujourd'hui, ni demain ; je dis le plûtôt que vous pourrez. Avec toute ma necessité, je vous le répete encore, si pour une affaire de conséquence, il vous falloit de l'argent, j'en trouverois bien. J'ai toujours le même cœur qui m'en a fait trouver autrefois pour vous, quoique je n'en eusse pas pour moi. Si même je vous étois utile à quelque chose dans les affaires que vous pourrez avoir, je me rendrois aussitôt à Paris, & je m'y cacherois pour vous servir aussi-bien que j'ai fait pour mes propres affaires. Enfin, Madame, disposez de moi comme de la personne du monde qui vous aime le mieux, & qui vous aimera autant toute sa vie.

CXXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de P..

A Chaséu, ce 10. May 1675.

MONSIEUR, ma femme me vient de mander que vous aviez présenté ma lettre au Roi, & que vous lui aviez témoigné ensuite mille bontez pour moi, & mille honnêtetez. Cela ne m'a pas surpris ; car je suis malheureux, & vous ne

croyez pas tout-à-fait sans merite. Cependant il est bien extraordinaire de voir des gens au poste où vous êtes aussi honnêtes gens que des particuliers, & je trouve le plus beau du monde, Monsieur, que vous ayez même résisté aux mauvais exemples. Je vous offre mon cœur, parce que je sçai que vous entendez raison, & que vous sçavez que je suis de tout mon cœur, vôtre.

CXXVI. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 22. May 1675.

VOus avez raison. Il faut continuer d'avoir patience, après vous être tourmenté inutilement. Les étoiles font souvent nos affaires sans que nous nous en mêlions. J'espere toujours bien des vôtres; & toute servante inutile que je vous sois, je vous assure que je serai si attentive à vos interêts, que s'il se présente une bonne occasion, vous me verrez bien tremousser, & peutêtre vous être bonne à quelque chose. J'aime assez Madame de M** comme vous sçavez : mais je vous aime encore davantage. Ainsi je vous jure que

c'est purement pour l'amour de vous que j'ai de la joye de vous en avoir vû user si genereusement & si honnêtement pour elle que vous avez fait. Je suis comme Plutarque ; je guette les grands hommes aux petites choses. Avec de l'esprit comme vous en avez, vous pourriez paroître avoir un bon cœur quand vous ne l'auriez pas. Mais dans l'amitié particuliere on ne se contraint point, on suit les mouvemens de son cœur ; & je suis ravie de sçavoir que celui de mon ami est si noble. Car enfin quand on offre à une personne aussi malheureuse qu'est Madame de M** on s'expose à être pris au mot, & il m'a paru que vous l'avez plus desiré que vous ne l'avez craint. Avouez à cette heure une chose, Monsieur, qui est que quand l'amour devient amitié, il demeure je ne sçai quoi à cette amitié de doux, d'agréable & d'ardent, qui n'est point dans toutes les autres.

CXXVII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc..

A Chaseu, ce 24. May 1675.

DIEU me fait une belle grace, Madame, de me donner l'indifference où

je ſuis pour mon retour. Comme je croi vous avoir déja mandé, j'eſpere en gros, & je deſeſpere en détail. Cependant je travaille pour n'avoir rien à me reprocher, & j'attens du tems & des conjonctures des ſecours que je ne prévoi pas me devoir arriver par mes ſoins ni par le credit des gens qui m'aiment. Une amie comme vous, Madame, ſert plus ſans aller à la Cour, que ceux qui n'en bougent, parce que vous êtes ſoigneuſe & intelligente, & qu'ils ne le ſont pas. Je vous aſſure auſſi que je vous aime bien plus qu'eux.

Je vous avoue, Madame, que quand j'ouvris ma bourſe à Madame de M** à la Baſtille, je ne fus pas plus aiſe de lui montrer quel cœur j'avois pour elle, que je viens de l'être quand je lui ai offert tout ce qui dépendoit de moi à la mort de ſon mari. Je n'ai pas tant d'argent comptant à l heure qu'il eſt que j'en avois alors : mais j'ai les intentions auſſi bonnes; & mille écus que je trouverois bien à emprunter pour fournir aux beſoins de ma bonne amie, la devroient obliger davantage dans l'état où ſont mes affaires, que vingt mille quand j'en avois cent.

J'ai grande impatience de ſçavoir quelle place on aura aſſiegée en Flandres, c'eſt

à dire en un mot d'apprendre les heureux progrès du Roi.

CXXVIII. LETTRE.

De Madame de Sc.. au Comte de Bussy.

A Paris, ce 25. May 1675.

JE vous écris, Monsieur, aujourd'hui pour vous dire que voici un grand triomphe de la grace de Dieu en la personne d'un de nos amis. Le Cardinal de Rets, par permission du Roi, renvoie son Chapeau de Cardinal au Pape, & se retire dans son Abbaïe de Saint Miel avec deux valets, & ne garde ses Abbaïes que jusqu'à ce que ses dettes soient achevées d'être payées. Il ne faut plus que deux ans; après quoi son dessein est de faire des charitez de l'Abbaye de Saint Denis qu'il se réservera.

Je vous avoue que cela me touche. Les vûes d'un homme qui a tant d'esprit entraînent le mien; & quand je fais réflexion qu'un homme qui a une grande dignité, la méprise assez pour la quitter, je trouve que tout ce qui nous paroît grand, vû de près, ne l'est pas. Je suis bien trompée si vous ne faites les mêmes réflexions que moi.

CXXIX. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Chaseu, ce 27. May 1675.

MADAME de M*** me vient de mander la retraite du Cardinal de Rets. Cela ne me surprend pas, & ne me fait pas mieux croire que je croyois, que le parti qu'il prend est le meilleur. Il ne me faut pas de grands exemples pour me convertir, c'est-à-dire, pour me faire plus régulier que je ne suis : il ne me faut qu'un peu moins d'embarras d'une famille dont je suis chargé, & avec lequel pourtant je croi que je me puis fort bien sauver. Pour l'ambition, j'en suis plus guéri, & plus détrompé des vanitez du monde, que le Capucin le plus zelé ; & quand je fais quelques pas qui semblent contraires à ces sentimens, c'est pour l'interêt de mes enfans, & pour m'occuper. Mille gens peuvent penser les mêmes choses que pense le Cardinal, & ne les pas faire ; car l'état de la fortune de chacun est different.

Si le Cardinal de Rets ne l'ayant jamais été, en refusoit le Chapeau, je trouverois

l'action bien plus exemplaire : mais il ne sent plus le plaisir d'avoir cette dignité, qu'on a même avilie par les gens qu'on lui a associez ; & il'est accoûtumé à être Cardinal comme un autre à être Comte. Si le Cardinal de Rets encore étant premier Ministre & toutpuissant, comme nous avons vû le Cardinal Mazarin, se déposoit lui-même pour se donner tout à Dieu, cela feroit un grand effet sur nos esprits : mais c'est un particulier qui n'est point heureux. Il a soixante & dix ans, & il n'est pas sain. Je vous assure, Madame, que ce qu'il fait n'est pas un grand sacrifice, quoiqu'il ne puisse mieux faire, & même qu'il soit capable de faire mieux.

CXXX. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Cardinal de Rets.

A Chaseu, ce 4. Juin 1675.

CE que vous venez de faire ne m'a point surpris, Monseigneur ; car je vous ai toujours regardé comme un homme extraordinaire, & capable des plus grandes & des plus belles actions. L'amitié que vous m'avez fait l'honneur de me

promettre, me fait prendre part à tout ce que vous faites. Elle m'obligeroit à vous souhaiter de la bonne fortune, si vous ne la méprisiez. Je ne vous souhaiterai donc qu'une longue vie, Monseigneur; car quoique je croye qu'elle vous soit assez indifferente, elle peut servir d'exemple aux méchans, & de soulagement aux miserables. Aussitôt que je vous sçaurai en lieu où j'aurai la liberté d'aller, je vous irai assurer de mes tres-humbles respects, & dire à V. E. que personne n'est plus que moi son tres, &c.

CXXXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Evêque de Verdun.

A Chaseu, ce 8. Juin 1675.

IL ne faut point me réveiller sur vôtre sujet, Monsieur; je n'y suis jamais endormi: mais je ne vous écrivois point, parce que je vous voyois occupé aux visites de vôtre Diocese, & je ne voulois pas vous interrompre dans ces occupations.

Il y a quinze jours que je sçai la résolution qu'a prise Monsieur le Cardinal de Rets. Elle est belle & grande. Mais sans en

vouloir diminuer le mérite, je vous dirai que s'il y a un homme de grande qualité qui doive faire un pas comme celui-là, c'est lui. Il a soixante & dix ans. Après le grand bruit & la grande figure qu'il a faite dans le monde, il se trouve sans emploi, & comme abandonné, hors d'un petit nombre d'amis. Il se sent peutêtre assez incommodé, pour ne croire pas vivre encore longtems. Il n'a point de neveu, de la fortune ou de la conduite duquel il soit chargé. Que peut-il faire de mieux que la retraite qu'il fait ? Elle est si belle en méprisant comme il fait les honneurs, que s'il n'avoit les bonnes intentions qu'il a assurément, il en pourroit tirer de la vanité. Enfin, Monsieur, je suis bien éloigné de changer ma maniere de vie; mais si j'étois en la place de Monsieur le Cardinal de Rets, je ferois ce qu'il fait. Monsieur de Turenne est arrivé bien à propos près de Strasbourg, pour empêcher cette Ville de donner passage aux Allemans. On me mande qu'il va passer sur un pont qu'il a fait faire, pour aller à Montecuculi; ainsi je ne vois pas que ce grand restaurateur des affaires de l'Empire nous doive faire grand peur.

CXXXII. LETTRE.

De l'Evêque de Verdun au Comte de Bussy.

A Verdun, ce 14. Juin 1675.

VOus avez peutêtre cru, Monsieur, que Philisbourg étoit assiegé; nous l'avons cru aussi sur cette frontiere. Je pense que Monsieur de Montecuculi faisoit mine de le vouloir assieger, pour faire sortir Monsieur de Turenne d'auprès de Strasbourg sur le pont duquel il avoit toûjours esperance; cependant nôtre General n'a point voulu quitter son poste, & s'est contenté de le faire cottoyer en deçà du Rhin, par quelque Cavalerie & quelques Dragons. Je ne sçai si l'on vous aura mandé, que sur l'incertitude dans laquelle étoient au commencement les Magistrats de Strasbourg, sur le passage des Allemans sur leur pont, qui mandoient le matin qu'ils ne pouvoient l'empêcher, & le soir qu'ils l'empêcheroient bien, Monsieur de Turenne leur écrivit fierement, qu'il étoit bon qu'ils se déterminassent, même en faveur des Allemans; & qu'il leur promettoit de la part du Roi son Maître, que

cela n'empêcheroit pas la neutralité ; qu'ils pouvoient même, en cas que les ennemis battissent son armée, prendre le parti des victorieux. Cette maniere haute lui a réussi ; car ils ont enfin refusé le passage. Que vous semble-t-il, Monsieur, de cette fierté ? Il me paroît que cela est grand, & d'après l'ancienne Rome. Monsieur de Munster se remet dans nôtre parti. Le Palatin se lasse de celui qu'il a pris : son païs est ruiné, & l'on n'assiege pas la place qui l'incommode davantage. Monsieur de Treves est aussi fort mécontent de ce que M. de Lorraine a ravagé toutes les terres que cet Archevêque a au-delà du Rhin.

CXXXIII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à l'Evêque de Verdun.

A Chaseu, ce 1. Juillet 1675.

JE n'ai jamais crû Philisbourg assiégé, Monsieur. J'ai eu trop bonne opinion de Monsieur de Montecuculi & de Monsieur de Turenne. Le premier ne l'auroit pas legerement entrepris, & l'autre ne l'auroit pas souffert. Le pont de Strasbourg est la grande affaire de Monsieur de Tu-

renne ; il ſera difficile à Monſieur de Montecuculi de l'en détacher, & de lui faire prendre le change. Il eſt vrai que rien n'eſt plus beau que la hauteur avec laquelle le Monſieur de Turenne a écrit à ceux de Straſbourg. J'ai lû en quelque endroit de l'hiſtoire de Nicetas, qu'un Capitaine de ſon tems manda les mêmes choſes à une ville qui balançoit de prendre le parti de ſes ennemis. Peutêtre Monſieur de Turenne ne l'a-t-il pas lû comme moi : mais quand il l'auroit lû, il y a toûjours une grande hardieſſe à ſuivre cet exemple, & un grand jugement à le ſçavoir bien appliquer. J'ai toûjours dit du bien de lui ; mais depuis trois mois j'en dis de meilleur cœur. Je lui rendois autrefois juſtice avec regret, & je me fais un plaiſir aujourd'hui de la lui rendre. Si Monſieur de Munſter peut trouver ſon compte avec l'Empereur, il ne reviendra point à nous. Je croi que le Palatin & Monſieur de Treves ont du chagrin : cependant ils nous haïſſent encore plus qu'ils ne haïſſent les Confederez, & ils ne laiſſent pas de bien ſervir leur parti.

CXXXIV. LETTRE.

Du Pere R... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 3. Juillet 1675.

J'AI été bien édifié, Monsieur, de vôtre résignation aux ordres de la Providence de Dieu sur vous. C'est une disposition qui doit vous faire un fonds de joye, que ceux qui empêchent vôtre retour ne sçauroient vous ôter; & j'espere vous voir un de ces jours dévot, en voyant trois femmes de qualité de vôtre connoissance vivre en prédestinées. Je vis hier Monsieur E** qui est à Paris caché. Il parle comme un Prophete, & il me fit voir une lettre de Monsieur son frere à Madame sa femme, qui me donna de la pitié & de l'admiration. J'en fus touché & charmé tout ensemble. Si cela paroissoit dans le public, on auroit bien de l'aversion contre ceux qui ont endurci le cœur du Roi contre lui. Enfin, Monsieur, il n'y a que la Morale Chrétienne qui donne de la joie dans la disgrace, & du plaisir dans les afflictions; toutes les autres morales sont bien froides sur le chapitre de la consolation dans les grandes souffrances. Je vous donne

là un petit ſermon pour vous payer de vos trente bouteilles. Je ne laiſſe pas de vous dire que perſonne ne reſſent davantage vôtre abſence que moi ; car vous êtes un fort honnête homme, & je vous avoue que j'en ai trouvé peu dont je m'accommodaſſe comme je m'accommoderois de vous. Vous avez tout ce qu'il faut pour plaire à l'eſprit & à la raiſon, quand on a de l'un & de l'autre.

J'ai oublié de parler dans mon ſermon de la retraite de Monſieur le Cardinal de Rets. Le monde qui eſt méchant y trouve à redire. Moi qui regarde cela d'un air plus ſimple, je le trouve le plus beau du monde.

Je penſois écrire à Mademoiſelle de Buſſy : mais la poſte va partir, & je n'ai que le tems de l'aſſurer de mes tres humbles ſervices.

CXXXV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Pere R...

A Chaſeu, ce 8. Juillet 1675.

MA vie paſſée a bien été auſſi libertine que celle de Meſdames de***, cependant elle n'a pas été ſi ſcandaleuſe.

Ce que j'ai fait, s'est fait plus ordinairement par les hommes, que ce qu'elles ont fait par les femmes. Elles sont même allé plus loin que moi par leurs divorces; & outre que cela les oblige à une vie plus retirée, cela leur donne plus le moyen de la faire. Messieurs F** sont encore plus en état que moi de faire parler de leur dévotion. Je suis chargé d'une famille, qui veritablement ne me dispense pas d'être homme de bien, mais qui m'empêche d'en faire de si grandes demonstrations que ceux qui n'ont ni femmes ni enfans. Je vous réponds, mon R. Pere, qu'on parleroit de moi si j'étois comme eux. Vôtre amitié & vos remontrances me payent bien de mes eaux, & je vous assure qu'il n'y a que vos sermons où je ne m'ennuye point. C'est qu'avec ce qu'ils sont fort bons & bien à propos, ils sont encore fort courts: mais vous les finissez par de certaines louanges qui pourroient bien tout gâter.

Le Cardinal de Rets est encore de ceux qui ont plus de facilité que moi de mener une vie exemplaire. Il faut être non seulement méchant, mais encore bien sot, pour mal interpreter sa retraite; car que peut-on dire là-dessus qui ne soit ridicule?

Mademoiselle de Bussy n'est pas encore morte, mais elle est à l'agonie ; je la recommande à vos bonnes prieres. Mais pour parler sans figure, elle sera bientôt Madame de Colligny.

CXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Chaseu, ce 15. Juillet 1675.

NOTRE mariage n'est pas encore fait, Madame. Je vous mandai l'autre ordinaire, qu'il ne se feroit qu'à la fin d'Août. Si dans ces marchez-là il n'y avoit point d'interêt mêlé, ils iroient bien plus vîte. Mais n'admirez-vous pas quelle force a l'usage, & quelle autorité dans le monde ? Avec trois mots qu'un homme dit, *Ego conjungo vos*, il fait coucher un garçon avec une fille, à la vûe & du consentement de tout le monde ; & cela s'appelle un Sacrement administré par une personne sacrée. La même action sans ces trois mots, est un crime énorme, qui deshonore une pauvre femme ; & celui qui a conduit l'affaire s'appelle, ne vous déplaise, un M....Le pere & la mere dans la pre-

miere affaire, se réjouissent, dansent, & menent eux-mêmes leur fille au lit; & dans la seconde ils sont au desespoir, ils la font raser, & ils la mettent dans un Couvent. Il faut avouer que les loix sont bien plaisantes.

Ce qui me fera revenir, Madame, ce sera peutêtre le moins accredité de mes amis avec une conjoncture favorable.

Quand on renvoyera au Cardinal de Rets son Chapeau, on ne lui fera pas changer de résolution. Il fera la vie d'un pauvre Prêtre avec le titre de Cardinal, comme s'il ne l'avoit plus : il n'en faut pas douter.

CXXXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de Benserade.

A Chaseu, ce 25. Juillet 1675.

Si vous manquez de matiere à Paris pour m'écrire, vous croyez bien que je n'en ai pas plus ici qu'il ne m'en faut. Cependant il faut entretenir un petit commerce d'amitié entre nous; à quoi trois lignes suffisent, comme trois feuilles toutes entieres.

Il

Il y a assez longtems que j'ai reçû la derniere réponse que vous m'avez faite ; mais Monsieur Jannin qui vint dîner ici Dimanche dernier, me dit qu'il vous avoit vû chez Monsieur de la Basiniere, & que vous aviez parlé tous deux de moi : cela m'a fait penser plus fortement à vous, & m'a obligé de vous écrire pour vous rendre graces de toute la part que vous me témoignez prendre en tout ce qui me touche. L'état de ma fortune ne me fait plus de peine, & je fais de tems en tems de petits pas pour l'ameliorer plus par raison & par honneur, que par ambition, mais sans inquiétude de l'évenement. Si je n'avois point d'enfans, je donnerois de bon cœur quittance au Roi de tous mes services. Cependant il ne m'ennuye point, & je me suis fait des plaisirs qui me tiennent lieu de ceux de Paris & de la Cour. Je ne suis pas de ceux qui ne croyent être heureux qu'autant que les autres le croient. Quand je suis à mon aise, le monde a beau me plaindre, je ne me plains pas moi. Si je voyois un peu plus souvent mes bons amis, & vous sur tout, il ne me manqueroit rien.

CXXXVIII. LETTRE.

De Monsieur de..... au Comte de Bussy.

Au Camp de Gamshusen, ce 25. Juillet 1675.

NOus étions campez à Bischen, & nous étions dans une tres-grande necessité de fourrages le 21. de ce mois. Monsieur de Turenne commanda qu'on travaillât à se retrancher; de sorte qu'en 24. heures tous les travaux furent achevez tant par la Cavalerie que par l'Infanterie, qui avoit dix pas de terrain par Compagnie. Le 23. dès la pointe du jour Monsieur de Turenne marcha avec plus grande partie de ses troupes à un poste à deux lieues de Bischen, où il avoit déja fait avancer trois jours devant le Chevalier du Plessis avec une Brigade de Cavalerie, & laissa derriere les retranchemens deux Brigades de Cavalerie & d'Infanterie commandées par le Comte de Lorges avec Messieurs de Montauban & Duglas Maréchaux de Camp. Le 24. à une heure après minuit l'on commença à entendre une petite escarmouche à la tête de nôtre Camp, qui s'accrut vers la pointe du

jour, & qui s'augmenta si fort au lever du Soleil, que nous crûmes bientôt voir une affaire generale : mais les ennemis se retirerent après avoir fait ce manege une heure & demie ; & comme le païs est extrémement couvert ; on ne put les suivre, ni faire des prisonniers que quelques blessez qu'on prit sur le Champ de bataille en retirant les nôtres, desquels il y a plus de soixante morts & plus de quatre-vingt blessez. Monsieur de Vaubrun fut blessé au pied d'un coup de mousquet qui ne sera pas dangereux, à ce qu'on croit. Monsieur de Rannes y eut un cheval tué sous lui, & ses trois Aides de Camp blessez. Il y a eu aussi plusieurs de nos Officiers blessez, dont les noms ne sont pas connus. Monsieur de Tincy General Major de l'infanterie y a été pris en faisant avancer des Mousquetaires détachez pour faire feu sur une haye qu'il vouloit gagner. Après cela Monsieur de Turenne marcha ; il se vint camper derriere un village nommé Gamshusen, & aujourd'hui vers les huit heures du matin s'étant apperçu que les ennemis avoient envoyé de l'Infanterie se loger dans le Cimetiere & dans l'Eglise de ce village-là, soûtenue d'un corps de Cavalerie dans une petite plaine ; on y a en-

voyé deux Bataillons & des Dragons qui les ont délogé, mais ce n'a pas été ſans peine. L'attaque a duré deux heures, & on y a fait marcher du canon, ce qui les a obligé d'abandonner ce poſte, duquel nous ſommes preſentement les maitres. Il y a eu plus de cent hommes de tuez & quelques bleſſez, preſque tous des leurs. On y a pris celui qui commandoit. De nôtre côté nous y avons perdu Monſieur le Chevalier d'Hoquincour Colonel des Dragons de la Reine, un Capitaine de ſon Régiment, & quelques autres Officiers ſubalternes. Nous ſommes ſi proches les uns des autres, qu'il eſt impoſſible qu'il n'arrive ſouvent de pareilles actions. Le quartier de M. de Montecuculi eſt à Renchenloch, & le nôtre à Gamshuſen : cela ſe touche.

CXXXIX. LETTRE.

De Madame de M... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2. Août 1675.

J'Avois tort de me plaindre des ménagemens des Generaux d'Allemagne. Après que Monſieur de Turenne eut chaſ-

re les ennemis du village de Gamshusen, il les suivit avec un corps de Cavalerie; & comme il faisoit faire un pont sur un ruisseau, les ennemis tirerent deux coups de canon de deux petites pieces qu'ils avoient sur une coline. Le premier emporta le bras de Saint-Hilaire Lieutenant de l'Artillerie, & le second donna dans le corps de Monsieur de Turenne, & le tua tout roide. Ses troupes ne sçavoient pas encore cette nouvelle quand le courier est parti. Tout le monde est dans une consternation qu'il n'y a rien de pareil. Le voyage de Fontainebleau est rompu. Voilà, ce me semble, mourir bien glorieusement après une si belle vie que la sienne. Il est tué à soixante & cinq ou six ans, à la tête de son armée, en faisant fuir les ennemis. Cela a quelque rapport à la mort de ce grand Roi de Suede. Apparemment il y aura des suites à cette action.

Le lendemain du jour que le Roi apprit la mort de Monsieur de Turenne, Sa Majesté fit huit Maréchaux de France, & leur donna leur rang suivant leur ancienneté de Lieutenant General. Pour Monsieur de Vivonne, il prendra son ancienneté du jour qu'il a été fait General des Galeres. Le Roi y a mis une condition en les fai

ſant Maréchaux, qui eſt que le plus ancien d'entr'eux commandera les autres, & qu'ils ne rouleront plus enſemble, comme ils faiſoient autrefois. Après vous avoir dit tout cela, il vous les faut nommer : Meſſieurs de Navailles, d'Eſtrade, Schomberg, Vivonne, Duras, la Feuillade, Luxembourg, & Rochefort.

Monſieur le Prince, dit-on, va commander l'armée d'Allemagne, & y mene ſix mille chevaux; Monſieur le Duc y eſt déja allé en poſte. Meſſieurs de Duras, la Feuillade & Rochefort, ſerviront ſous Monſieur le Prince. Monſieur de Luxembourg commandera en chef l'armée de Flandres, & Monſieur de Crequi ſon camp volant.

Le Cardinal de Bouillon apprit la mort de Monſieur de Turenne d'une étrange maniere. Louvigny croyant qu'il ſçavoit la mort de ſon Oncle, lui envoya faire un compliment : veritablement il n'en avoit pas oui parler.

Par le même Courier qui apporta la nouvelle de la mort de Monſieur de Turenne, le Roi en reçut une lettre qu'il lui avoit écrite quatre heures avant que d'être tué, par laquelle il lui mandoit qu'il alloit attaquer les ennemis, quoi qu'ils

fussent plus forts que lui ; mais qu'il esperoit de les battre, & qu'il avoit fait exposer le S. Sacrement, & ordonné les Prieres de Quarante-Heures dans une Ville là auprès. Cela vaut un acte de contrition.

Le Roi a fait le Comte du Lude, Duc.

CXL. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de M....

A Chaseu, ce 6. Août 1675.

IL est vrai que ces Messieurs d'Allemagne commencent à divertir le partere ; & si ce n'est par une bataille generale, c'est par quelque chose de plus grande consequence, qui est la mort de Monsieur de Turenne. On a beau faire des Maréchaux, on ne réparera pas cette perte dans nôtre siécle, & je croi qu'on en verra bientôt l'importance. Pour mon particulier, j'y perds aussi : car quoique Monsieur de Turenne après nôtre réconciliation n'eût pas pris chaudement l'occasion de me servir, parce qu'il étoit lent à faire plaisir, & qu'il tâtoit fort sur les affaires de la Cour ; je pense qu'enfin on l'y auroit obligé, & du moins il auroit servi

mon fils dans son armée quand je lui aurois recommandé. Cependant le voilà mort, Dieu a mieux aimé prendre celui-là qu'un autre : sa volonté soit faite. Peut-être trouverai-je à la fin quelque avantage à la mort de tant de gens, sinon tout ce qu'il lui plaira.

Je croi que Monsieur le Prince ira en Allemagne. Montecuculi est plus digne de sa colere que le Prince d'Orange : mais je ne sçai pas si avant qu'il y soit les Imperiaux n'auront point donné de combat à nos gens, & si Strasbourg n'aura point ouvert ses portes aux Allemans.

Il est certain que c'est être bien malheureux que d'être tué d'un coup de canon, & particulierement quand on n'en tire que deux.

La condition que le plus ancien Maréchal commandera aux autres, diminue fort l'honneur de cette dignité. On aimera presqu'autant n'être que Lieutenant General que d'être des derniers. Je crois qu'on a fait ce reglement pour soûtenir celui qu'on avoit fait en faveur de Monsieur de Turenne. Après tout, ce seront les plus employez qui seront les plus heureux : les autres seront Maréchaux pour honorer leurs contrats.

CXLI. LETTRE.

Du Comte d'Epinac au Comte de Buſſy.

Au Camp de.... près de Strasbourg, ce 5. Août 1675.

VOus me demandez le détail de la mort de Monſieur de Turenne, & ce qui s'eſt paſſé depuis juſqu'à preſent : je m'en vais vous le dire. Vous ſçaurez que le 26. nous ſéjournâmes à Gamshuſen après en avoir chaſſé les ennemis le 25. Monſieur de Turenne fit revenir ce jour-là une partie de la Cavalerie & de l'infanterie qu'il avoit laiſſée dans le Camp de Biſchen, ſur ce qu'il avoit appris que les ennemis avoient marché à lui. Le 27. à la pointe du jour il marcha à Saſpach, où étant arrivé environ à midi, il fit ſommer le Gouverneur du Château de ſe rendre ; ce que n'ayant pas voulu faire, il fit dreſſer pluſieurs batteries contre l'Egliſe & le Château, contre leſquels nôtre canon ne faiſant preſque rien, Monſieur de Turenne mit l'armée en bataille. Pendant ce tems-là, les ennemis firent pluſieurs batteries, & Monſieur de Turenne ayant

achevé de donner ſes ordres, ſe tint quelque tems ſur la hauteur où étoit poſté nôtre canon, d'où il voyoit tous les mouvemens que faiſoient les ennemis. Le pauvre homme, dit-on, n'a jamais été de ſi bonne humeur que ce jour-là. Il diſoit que s'il les avoit voulu poſter lui-même, ils n'auroient pas été plus mal; & il aſſuroit par pluſieurs mouvemens qu'il leur voyoit faire, que la tête leur avoit tourné.

Sur les trois ou quatre heures après midi, après s'être repoſé un quart d'heure au pied d'un arbre, il monta à cheval pour voir paſſer quelques bataillons qu'il avoit fait venir pour paſſer à la droite. Ceux qui étoient auprès de lui le prierent pluſieurs fois de ne point aller en cet endroit, parce que le canon des ennemis y donnoit fort; mais ayant fait ſigne de la main qu'on ne le ſuivît pas de près, il s'y en alla au galop: & rencontrant Saint-Hilaire Lieutenant de l'Artillerie, auquel il parloit lorſque ce maudit coup de canon le tua tout roide, le boulet lui rompit le bras gauche, & lui paſſa au travers du corps; Saint Hilaire eut auſſi un bras emporté du même coup.

Nous reſtâmes dans ce poſte-là tout ce jour 27. & encore le 28. & le 29. à nous

canoner. Et la nuit du 29. au 30. nous nous retirâmes d'abord en assez bon ordre ; mais après il s'y mêla un peu de confusion , ce qui se remit au jour ; & ensuite nous remarchâmes en nôtre Camp de Bischen , où nous ne fumes pas longtems ; car les ennemis marcherent presqu'aussitôt que nous , & allerent attaquer Vilstet, à quoi on ne s'attendoit pas. Nous remontâmes aussitôt à cheval , & nous fûmes longtems sans marcher à cause de l'irrésolution de nos Generaux qui étoient tous d'avis differens. Cependant Vilstet étoit fort pressé, & avoit essuyé beaucoup de volées de canon. Enfin on résolut qu'on se retireroit , & qu'on envoyeroit quelques troupes pour soûtenir celles qui defendoient Vilstet, lesquelles en sortirent fort heureusement , & nous marchâmes en même tems pour nous retirer à nôtre pont d'Altenhein,qui étoit le soir du 31. Juillet. Nous y arrivâmes le premier Août à la pointe du jour,toutes les troupes y camperent : les bagages défiloient sur le pont depuis le jour précedent 31. Dès que l'armée fut arrivée dans ce Camp-là, on alla poster les guides à l'ordinaire. Je me trouvai commandé à la tête de tout avec 50. Maitres ; & plusieurs gens qui revenoient

de parti, m'assuroient que les ennemis n'avoient pas passé une petite riviere nommée Hut, qu'il falloit de necessité qu'ils passassent pour venir à nous : de sorte qu'on se tenoit fort en seureté, & qu'on admiroit nôtre bonheur de nous être retirez devant ces gens-là pendant un si long chemin sans rien perdre. Peu de tems donc aprés avoir été à mon poste, j'apperçûs quelques ennemis; ce qui ne me surprit point, croyant bien qu'ils nous envoyeroient quelque parti pour nous suivre, & sçavoir quand nous aurions passé. Il me parut d'abord un escadron, & un moment aprés trois ou quatre autres. J'envoyai avertir au Camp, & de dire ce que je voyois. Les ennemis furent environ une heure à six ou sept cens pas de moi sans avancer. Ils envoyerent seulement quelques gens escarmoucher, & j'en fis de même. J'étois posté sur un grand chemin, & j'avois des bois derriere moi ; ce qui faisoit que je n'apprehendois pas qu'ils me poussassent, parce que je ne doutois point qu'ils ne craignissent de tomber dans une embuscade, & même je m'avançois, & je me retirois de tems en tems pour le leur faire plus craindre, & comme si je les y avois voulu attirer. Monsieur le Comte

d'Auvergne Maréchal de Camp m'envoya dire de me retirer à la grande garde, ſi je voulois. Je lui mandai qu'il n'apprehendât rien pour ma garde, & que du lieu où j'étois je lui donnerois des nouvelles de ce qui pouvoit venir ; & que s'il venoit des gens à moi, je me retirerois tout doucement. Dans ce tems-là les ennemis m'envoyerent eſcarmoucher, & un moment après il vint une troupe d'environ ſoixante Maîtres en deux eſcadrons, un ſur la droite, & l'autre ſur la gauche ; à trente pas de ces ſoixante Maîtres qui venoient au trot, je me retirai auſſitôt dans le bois. Après avoir fait environ cent pas, je vis ces gens venir à moi l'épée à la main. Je retournai d'abord à eux en faiſant grand bruit, & en criant à l'Infanterie d'avancer ; ce qui les étonna un peu. Je les chargeai auſſitôt, & je les repouſſa. juſqu'à mon poſte, & on en tua pluſieurs. Comme je vis qu'ils revenoient à moi avec trois eſcadrons, je me retirai doucement en eſcarmouchant, juſqu'à un eſcadron de garde que je ſçavois que nous avions là auprès, où je me ralliai. Nous marchâmes enſemble à eux, & nous les pouſſâmes où je les avois pouſſez la premiere fois ; mais ils trouverent des troupes fraî-

ches, avec lesquelles ils nous ramenerent un peu vîte. Nous trouvâmes une brigade de Cavalerie à cheval qui nous venoit soûtenir, avec laquelle nous les poussâmes encore une fois; après quoi nous commençames à nous mettre en bataille & eux aussi. Ils avancerent d'abord leur canon & de l'Infanterie, ce qui nous obligea de nous retirer derriere le défilé, où l'on posta de l'Infanterie, & toutes nos gardes pour la soûtenir. Ils avancerent leur canon jusques sur le bord du défilé avec un grand corps d'infanterie; & ils firent couler beaucoup de troupes sur leur droite, croyant nous prendre par derriere, & se saisir de nôtre pont, à quoi nous avions mis ordre. Cependant nous fûmes obligez de nous retirer de ce défilé qu'ils passerent. Après cela toute nôtre Cavalerie se retira avec assez de desordre, dont les ennemis profiterent d'abord; & je croi que sans une espece de ravine qu'on trouva, on auroit été bien plus embarrassé: mais on se rallia derriere cette ravine, & on mit nôtre canon sur une hauteur qui incommodoit fort les ennemis. Toutes nos troupes reprirent là courage, & se rassurerent. Et comme les ennemis s'avançoient, ainsi que je vous ai déja dit, à nôtre pont,

Monsieur de Vaubrun marcha à eux avec un corps de Cavalerie, & les tailla en pieces : aussitôt après nôtre Infanterie suivit cet exemple, & on leur prit quatre pieces de canon. Il s'y fit un fort grand feu, & il y demeura beaucoup de gens de part & d'autre, mais plus des leurs que des nôtres. Monsieur de Vaubrun fut tué dans ce tems-là. Le combat dura quatre heures, après lesquelles chacun commença à se retrancher, & nous nous canonâmes trois heures durant. La nuit suivante nous passâmes le Rhin sur nôtre pont sans être suivis.

CXLII. LETTRE.

De Madame de Sc . . . au Comte de Bussy.

A Paris, ce 8. Août 1675.

JE ne veux aujourd'hui vous écrire que pour vous parler de la mort de Monsieur de Turenne, & je ne puis le faire plus dignement qu'en vous envoyant cet éloge que Guilleragues a fait de lui, avec son épitaphe par Monsieur de**

Le Roi reçut à Versailles le Lundy 29. du passé à neuf heures du matin la nou-

velle funeste de la mort d'Henri de la Tour, Vicomte de Turenne, General de ses armées en Allemagne. Son attachement sincere pour la personne & pour la gloire de son Maitre; sa capacité naturelle consommée par une longue experience; une valeur sans faste, que les besoins & les circonstances des entreprises ont fait passer si souvent d'une prudence nécessaire à une audace extrême; la tranquillité naturelle de sa vie privée après le commandement de grandes armées, dont les mouvemens rendoient l'Europe allarmée, ou attentive; ses motifs plus nobles & plus grands, s'il est possible, que ses actions; son inquietude pour tous les succès qui pouvoient regarder le bien de l'Etat dans les lieux les plus éloignez de ses emplois; le regret de Sa Majesté & l'aveu public qu'elle a daigné faire d'une perte sensible & importante, rendront pour jamais sa mémoire aussi éclatante que sa vie, & laisseront à la posterité un exemple dont elle ne pourra jamais entierement profiter.

EPITAPHE

DE MONSIEUR DE TURENNE.

Turenne a son tombeau parmi ceux de nos Rois;

C'est

C'eſt le fruit glorieux de ſes fameux emplois.
On a voulu par là couronner ſa vaillance,
Afin qu'aux ſiecles à venir
On ne fiſt point de difference,
De porter la Couronne où de la ſoûtenir.

CXLIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de P.. Miniſtre & Secretaire d'Etat.

A Chaſeu, ce 6. Août 1675.

MONSIEUR, Quoique j'aye pluſieurs fois depuis dix ans fait offre au Roi de mes tres-humbles ſervices, ſans que Sa Majeſté m'ait fait la grace de les accepter, cela ne m'a pas rebuté, & je trouve ſi beau & ſi honnête de vouloir mourir, s'il le faut, pour ſon Maître, qu'il ne ſe préſentera jamais une occaſion, que je ne la prenne. Ce qui me donne ces ſentimens-là, Monſieur, c'eſt que je ſuis perſuadé que bien que le Roi me refuſe, mes offres ne lui déplaiſent pas; car pour rien du monde je ne voudrois lui déplaire. Je vous ſupplie donc de m'aider en cette rencontre. Peutêtre enfin Sa Majeſté ſe laiſſera-t-elle toucher à mes très-humbles ſupplications. Mais quoi qu'il en ſoit, je vous aurai la même obligation que ſi cela étoit, & je

ſerai toûjours avec la plus grande reconnoiſſance du monde, &c.

CXLIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Maréchal de N...

A Chaſeu, ce 6. Août 1675.

JE me réjouis avec vous, Monſieur, qu'enfin l'on vous ait fait juſtice ; il y a longtems que vous devriez avoir reçu celle-ci : le merite a forcé les étoiles. Vous êtes en bonne & nombreuſe compagnie. Ce qui me réjouit le plus pour vôtre interêt en cette rencontre, c'eſt que le commencement des graces en attire d'autres, & qu'après avoir honoré la perſonne, le Roi donnera des honneurs à la Maiſon.

CXLV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Maréchal de V...

A Chaſeu, ce 6. Août 1675.

ENFIN, Monſieur, vous voilà parvenu aux grands honneurs de la guerre. Il n'y a gueres plus d'un an que vous n'aviez

ni établissement ni titre. La fortune avoit été un peu lente à vous récompenser, mais elle s'est assez bien remise en son devoir, & elle n'a plus qu'à vous donner les moyens d'augmenter la gloire que vous avez acquise, & à vous en faire jouir longues années. Je vous assure que je le souhaite de tout mon cœur; car personne ne vous honore, ne vous estime, & ne vous aime plus que je fais.

CXLVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Maréchal de D...

A Chaseu, ce 6. Août 1675.

SI je ne vous ai pas témoigné la part que j'ai toûjours prise, Monsieur, aux prosperitez qui vous sont arrivées depuis que je suis hors de la Cour, ce n'a pas été manque d'amitié pour vous; mais aujourd'hui que vous venez de faire la plus considerable perte que vous ferez jamais, je ne puis m'empêcher de vous assurer qu'elle me touche sensiblement pour vôtre interêt, & même pour le mien, par de certaines choses qui s'étoient passées cet hiver entre feu Monsieur de Turenne & moi. Mais

enfin, Monsieur, c'est un coup du Ciel, que vous sçavez mieux recevoir que personne du monde. En mon particulier je vous le dis encore, je le sens vivement, & c'est tout ce que je puis faire que de vous témoigner ici la joye que j'ai de la justice que le Roi vous vient de faire.

CXLVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame d'A...

A Chaseu, ce 6. Août 1675.

JE suis peutêtre un des derniers de vos serviteurs, Madame, à vous faire compliment sur le mariage de Mademoiselle d'A***, quoique je ne sois pas un des moins zelez pour vôtre service : mais c'est que j'ai été quelque tems avant que de pouvoir croire que vous eussiez une fille en âge d'être mariée. Croyez donc s'il vous plaît, Madame, que personne ne prend plus de part à tout ce qui vous touche que moi, & que je suis vôtre tres-humble & tres-obéissant serviteur, &c.

CXLVIII. LETTRE.

De Madame de M... au Comte de Bussy.

A Autun, ce 6. Août 1675.

LA mort de Monsieur de Turenne est un peu vengée. Le Comte de Lorges a battu les ennemis le dernier de Juillet ou le premier d'Août. Nôtre armée, dit-on, changeoit de Camp faute de fourages: les ennemis en voulurent charger l'Arriere-garde; on fit volte-face, & on marcha à eux, on en tua quinze cent, on fit beaucoup de prisonniers, & l'on prit huit pieces de canon. On ne sçait pas encore tout le détail de cette action; seulement que Monsieur de Vaubrun y fut tué, aussi-bien que Saint-Loup Brigadier; le Duc de Vendôme blessé à la cuisse, le Marquis de la Ferté à la tête, le Comte de Roye Maréchal de Camp au bras gauche, & Cayeux & la Mothe Brigadiers aussi blessez. Le bruit est que nos gens après cette victoire repasserent le Rhin en deça, & que Monsieur de Lorges en avoit reçu ordre. Monsieur le Prince s'y en va, avec seize Escadrons & quatre Bataillons, qui

font bien en tout six mille hommes. Le Roi part le lendemain de la Nôtre-Dame pour Fontainebleau, il y sera quinze jours.

CXLIX. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Bussy.

A Paris, ce 2. Septembre 1675.

JE viens de passer quinze jours avec M. de Basville à Limours. Il m'a dit ce qu'il a fait dans vôtre affaire, & j'ai compris que vous lui aviez bien de l'obligation, & qu'il merite bien un compliment de vous. Nous avons fort parlé de vous en ce pays-là. Le Pere Bouhours étoit mon Compagnon. Au reste, je ne puis assez vous dire combien Monsieur de Basville a envie d'être de vos amis, & combien vous l'en trouverez digne, pour peu que vous y vouliez penser. C'est un fort honnête homme, qui a de l'esprit infiniment, & qui a tout ce qu'il faut pour sçavoir faire tout l'état de vous que vous meritez. Je vais faire une campagne d'automne avec M. le P. President & M. de Lamoignon. Le Pere Bouhours est revenu malade de Limours, ce qui l'a empêché de vous écrire. Il me prie de vous assurer de ses tres humbles services. J'es-

pére que vous aurez la bonté de nous faire ſçavoir de vos nouvelles à Baſville. Je ſuis avec bien du reſpect à vous.

CL. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Paris, ce 6. Septembre 1675.

IL y a longtems que je ſçai l'obligation que j'ai à Monſieur de Baſville, mon R. Pere, & même que je l'en ai remercié, non pas au point que je le ſentois, mais le plus cordialement que j'ai pû. Je vous aſſure, mon R. Pere, que je ne l'aime pas ſeulement comme un homme qui me vient de faire un plaiſir conſiderable; mais encore comme un homme aimable que j'eſtime extrémement. Il le connoîtra par les ouvertures que j'aurai avec lui quand j'aurai l'honneur de le voir; & cependant je lui dirai quelquefois par des lettres combien je l'honore, & combien je l'aime: mais ce que je vous ſupplie de lui dire en attendant, c'eſt que je l'aimerois de tout mon cœur, quand il ne ſeroit pas fils & frere des deux perſonnes que j'aime & que j'eſtime le plus au monde.

Si je n'étois sur le point de faire le mariage de ma fille de Bussy, j'irois passer quinze jours avec Monsieur le P. President, & Monsieur de Lamoignon à Basville. Nous philosopherions un peu sur la mort de Monsieur de Turenne, sur les nouveaux Officiers de la Couronne, & sur mille autres évenemens; & je conclurois sur ce qui me regarde, que puisque je n'ai pas longtems à demeurer au monde, ce n'est pas un si grand malheur pour moi, qu'il paroît au peuple & aux Courtisans, de n'y avoir pas ces grands avantages qui me pourroient faire trop de peine à les quitter.

J'ai de l'inquietude du mal du P. Bouhours. Je vous supplie de le lui dire. Adieu mon R. Pere, aimez-moi bien toûjours; car ni vos vieux ni vos nouveaux amis ne vous aimeront jamais plus que je fais.

CLI. LETTRE.

De Madame de Sc.... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 6. Septembre 1675.

VOus me donnez une joie sensible, Monsieur, de me faire un peu esperer.

ter que je vous verrai cet hiver. Rien en verité ne peut-être plus doux pour moi : car enfin, n'en déplaiſe aux autres, vous êtes mon premier & mon plus agréable ami. Plus je vous connois, & plus je voi que vous êtes honnête homme, & plus je vous eſtime auſſi. Je ſouhaite qu'à force de me connoître, vous ne connoïſſiez point de défauts en moi qui vous dégoutent de mon amitié, il me ſemble que je n'en ai point d'eſſentiels.

L'amitié du P. Rapin pour vous me plaît & me touche fort. Il ſonge auſſi-bien que moi comment & par quel endroit il pourroit accrocher vôtre retour ; & il me paroît en avoir tant d'envie, que je croi qu'il en viendra à bout.

CLII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A Chaſeu, ce 10. Septembre 1675.

JE trouve tant de plaiſir à être loué de vous, Madame, que quand je n'aurois pas tout le merite que vous me donnez, je ferois tous mes efforts pour l'avoir. Ainſi quand ce ne ſeroit pas des veritez

que vos louanges, ce seroient toûjours des leçons. Je n'oserois ici vous rien dire de vous, Madame, de peur que vous ne crussiez que ce que j'en dirois, fût le payement de l'éloge que vous faites de moi; mais mes soins pour vous & mon amitié vous assureront toute ma vie de mon estime.

CLIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M..

A Chaseu, ce 7. Septembre 1675.

SI je ne vous ai pas fait d'abord compliment sur la mort de Monsieur la M**, Madame, c'est que

Je l'ai vu vif, je l'ai vu mort,
Je l'ai vu vif après sa mort.

On a parlé si diversement & de lui & des autres, qu'il a fallu du tems pour bien sçavoir la verité. Aujourd'hui que je n'en puis plus douter, je vous assure que si j'étois son héritier, je n'en serois pas plus aise. Il y a un an que j'eusse souhaité pareille fin à tous les infideles; mais depuis que j'ai pardonné, & que vous êtes vengée, je les excepte de cette imprécation,

& je leur ſouhaite longue & heureuſe vie. Je ne ſçai ſi je me fais bien entendre.

C LIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Maréchale d'H....

A Chaſeu, ce 10. Septembre 1675.

J'Ai appris avec bien de la joie, Madame, la grace que le Roi vient de faire à mon Couſin. J'ai trop de raiſons de m'intereſſer toute ma vie à tout ce qui le touchera, pour manquer aujourd'hui à vous témoigner la part que j'y prens. Mais Madame, comme après le Roi, cette bonne fortune eſt l'ouvrage de vos mains, c'eſt vous qu'il en faut louer & remercier tout enſemble. Vous voulez donc bien que je faſſe l'un & l'autre, en vous aſſurant que perſonne ne vous eſtime, & n'eſt plus vôtre tres-obéiſſant ſerviteur que moi.

CLV. LETTRE.

De la Duchesse de V... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 10. Septembre 1675.

QUand on a peur d'être grondé, & qu'on sent qu'on le mérite, on commence le premier. J'entens bien cela, Monsieur. Il y a mille ans que je n'ai oui parler de vous, & vous m'accusez de paresse; en vérité vous êtes injuste. Pour moi, je ne demande pas mieux que d'être réguliere : mais d'écrire toûjours sans recevoir de réponse, il n'est pas raisonnable. N'oubliez donc pas vos amis, & comptez que vous n'aurez jamais d'amie plus sincere que moi. Adieu, Monsieur. Croyez que vôtre amie fera toûjours son devoir tres-régulierement.

CLVI. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à la Duchesse de V...

A Chaseu, ce 13. Septembre 1675.

NOus nous plaignons tous deux de l'irrégularité l'un de l'autre, Mada-

me : mais je vous puis convaincre d'avoir reçu de mes lettres, & vous ne sçauriez faire la même chose à mon égard. Cependant je veux bien oublier le passé, puisque vous me promettez un plus bel avenir ; & je vous offre même de vous écrire deux lettres pour une réponse, c'est-à-dire, de vous aimer deux fois autant que vous m'aimerez. Il me semble que je me mets assez à la raison : mais ce sera m'aimer encore assez raisonnablement.

CLVII. LETTRE.

De Monsieur de J... au Comte de Bussy.

A Mets, ce 12. Septembre 1675.

J'AI toûjours attendu, Monsieur, à vous faire part des nouvelles de nos quartiers, & de l'armée d'Allemagne, qu'il y eût quelque chose digne de vôtre consideration. La plûpart des choses qui se sont passées en l'armée d'Allemagne depuis la levée du siege d'Hagnenau, ont été peu considerables.

Monsieur le Prince s'étoit posté à une heure de Strasbourg sur la riviere de Bruche, de laquelle il pretendoit ôter le passa-

ge aux ennemis qui étoient postez sous le canon de Strasbourg à la Vent-Zenan, où manquant de fourrage, il croyoit qu'ils pourroient être réduits à la nécessité de repasser le Rhin, ou de tenter à passer dans la haute Alsace; auquel cas il croyoit qu'ils seroient obligez de lui montrer le flanc en défilant, & qu'il auroit occasion de les attaquer. Il avoit remarqué que Montecuculi avoit fait faire un pont sur la Brûche assez proche de Strasbourg; il crut que ce lieu seroit propre pour tenter quelque chose sur son armée, s'il entreprenoit de passer. Pour cet effet il avança quelques troupes de ce côté-là, & fit une batterie de quelques pieces de canon qui battoit ce pont. Mais Montecuculi alla passer au dessus du Camp de Monsieur le Prince en des gués, où à la verité Monsieur le Prince avoit mis quelques troupes; mais non pas capables de résister à toute l'armée ennemie. Ils furent chargez & poussez, & les ennemis passerent ensuite la Brûche, & se trouverent assez proche de Moltzeheim qu'ils occuperent facilement. Monsieur le Prince décampa, craignant que les ennemis ne prissent le devant pour se jetter dans la Haute-Alsace, & vint camper à Benfelt, & ensuite à Schelestat.

& à Kesten-Zhekz, ou les Montagnes, s'approchant de Schelestad, il crut pouvoir empêcher en ce lieu les ennemis de passer qu'en défilant avec un grand desavantage ; c'est pourquoi il s'est retranché dans ce poste, & a fait des tranchées avec des redents, depuis Schelestat jusqu'à la Montagne : de sorte que l'on n'y peut passer ; & l'on écrit de Strasbourg que les ennemis sont venus camper à Stozheim & aux environs, témoignant avoir grande envie de donner un combat ; mais que nôtre armée est postée en un lieu si avantageux, qu'il est impossible de la pouvoir approcher ; & qu'ainsi ils s'attendoient de recevoir bientôt les Imperiaux à leurs portes, étant impossible de pouvoir subsister plus longtems aux lieux où ils sont. Cependant comme ils ont tout le derriere libre en tirant vers Haguenau, comme aussi les passages pour aller en Lorraine vers le côté de Saverne, on craint qu'ils ne prennent cette route pour assieger l'une de ces deux places, ou pour entrer en Lorraine. Déja un de leur partis a monté de ces côtez-là, & nous a enlevé quelques Cavaliers que nous avions à Sarsbourg du Regiment de Stref. Mais nous craignons bien pis que tout cela, c'est que la prise de Treves ne

donne presentement la liberté aux Confederez d'aller joindre l'armée de Montecuculi, qui en ce cas attaqueroit Monsieur le Prince, ou prendroit telle place d'Alsace qu'il voudroit.

CLVIII. LETTRE.

Du Marquis de la T.. au Comte de Bussy.

A , ce 12. Septembre 1675.

VOILA, Monsieur, les particularitez de la reddition de Treves. Les Officiers, Cavaliers & Soldats, tant François qu'étrangers, ont eu la même Capitulation sans distinction; sçavoir que les uns & les autres sortiroient l'épée au côté, les Cavaliers à pied, les Officiers à cheval pour être conduits; sçavoir, les François à Vitry-le-François, & les Etrangers à Thionville, en faisant serment pour les uns & les autres de ne servir la France, ni dans les places, ni dans la campagne l'espace de trois mois prochains.

Que le Maréchal de Crequy demeureroit prisonnier de guerre, comme aussi Monsieur de Nolant Intendant, & Messieurs les Trésoriers, Commissaires & Of-

ficiers de l'Artillerie & des Vivres.

Cette capitulation est une des insignes & des infames trahisons qui se soit commise de nôtre siecle, & pire encore que l'abandonnement de nôtre Cavalerie au combat de Consarbriq ; car elle a été faite à l'insçu & contre le gré du Maréchal de Crequy, qui a été traité en cette rencontre avec le dernier mépris & la derniere insolence par les gens de guerre.

Deux Officiers ayant charge de toute la garnison, s'en allerent au Camp des ennemis à l'insçû du Maréchal de Crequy, & traiterent avec le Duc de Holstein & les autres Chefs des Confederez : puis ayant apporté au Maréchal ce traité pour le signer ; sur son refus, non seulement ils le menacerent, mais ils le lui présenterent l'épée nue, lui reprocherent sa déroute ; lui dirent qu'étant au desespoir de cette affaire, il vouloit périr comme un homme perdu ; mais que s'il lui restoit quelque soin du bien de l'Etat & du service du Roi, il conserveroit à la France les Soldats de cette garnison, & prefereroit leur liberté à la sienne ; qu'en un mot ils le tueroient s'il ne signoit. Se voyant donc réduit à cette extrémité, il leur répondit modestement qu'il donneroit volontiers sa liberté

pour racheter celle de toute la garnison, & signa.

Cette trahison avoit été concertée depuis le Lundy 2. Septembre que Monsieur de Crequy fit une sortie vigoureuse en laquelle il reprit la contre-escarpe de la demi-lune que les ennemis avoient gagnée, & en tua beaucoup ; comme aussi il perdit bien du monde. Au retour quelques mutins inciterent les autres à considerer que le Maréchal desesperé vouloit périr & faire périr avec lui toute la garnison ; qu'il ne falloit pas souffrir qu'un seul homme coupable d'une si grande déroute que celle du combat de Consarbriq, entrainât dans sa perte tant de bons soldats innocens de sa faute ; qu'il falloit l'empêcher de plus aller à la brêche ; se résoudre à ne plus faire aucune défense, & à n'obéir à aucun des commandemens qu'il feroit. Ce discours fit émouvoir une sédition ; & tous les soldats ayant approuvé cette proposition, les Officiers s'y rangerent aussi, & en porterent la déclaration au Maréchal qui se trouva bien étonné, & fit son possible pour les détourner de cette résolution, mais inutilement. Les ennemis en étant avertis s'avancerent vers la contre escarpe, & ensuite vers la demi-

Iune, qu'ils emporterent sans aucune résistance ; car on ne tira pas un seul coup. Le Vendredy 6. les Mutins donnerent & reçurent des ôtages pour traiter, & deux Officiers François sortirent & firent la capitulation, qui a empêché la plus belle & la plus vigoureuse action qui se soit jamais vûe en la défense d'une place foible, & qui ne sembloit pas devoir soûtenir un siege de huit jours ; car sans cette trahison les ennemis auroient été contraints de lever le siege, étant tellement rebutez, que les troupes de Lunebourg & les autres d'Allemagne étoient resolues de se retirer. Il ne restoit pas plus de sept mille hommes d'Infanterie à cette armée, qui étoient tellement fatiguez & rebutez qu'ils ne vouloient plus monter la tranchée, & sembloient même être incitez à cela par leurs Officiers ; de sorte que depuis cinq ou six jours ils avoient été obligez de faire mettre pied à terre à leur Cavalerie. De plus ils avoient quantité de malades dans leur Camp.

Les traîtres ont reçu un traitement digne de leur merite. La capitulation a été violée. Nos Soldats, Cavaliers & Officiers ont été dépouillez ; il y en a même qui n'ont point de chemises, & qui se sont

couverts de cordes de foin & de paille torse : les autres ont des haillons que les gueux ne voudroient pas ramasser de terre. Enfin ils sont au plus pitoyable état que l'on puisse imaginer, & l'on n'en a point de pitié.

CLIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de la T..

A Chaseu, ce 15. Septembre 1675.

LA lâcheté de la garnison de Treves n'a point d'exemple dans l'histoire de France. Je ne croi pas que les Officiers qui ont traité avec les ennemis, & qui ont forcé leur General à signer cette capitulation, soient rentrez dans le Royaume, ils seroient aussi fous qu'ils ont été lâches. Si les Confederez vont en Allemagne, ils embarrasseront Monsieur le Prince, il faudra qu'il se retire en Alsace. Ce qui est assuré, c'est que personne ne fera mieux ce qu'il faut faire que lui.

CLX. LETTRE.

De Madame de Sc*** au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 18. Septembre 1675.

JE vous envoie les vers nottez que vous avez demandez, Monſieur. Mademoiſelle d'A*** fait cela avec vôtre *beaucoup de plaiſir* pour vôtre ſervice. L'on m'a dit qu'il y a cinq ou ſix jours que Monſieur de M*** eſt à ſa maiſon de R... J'ai peur qu'à la fin il n'y demeure, ou qu'il n'aille plus loin. Je n'aime pas qu'un Gouverneur de Monſieur le D** ait le loiſir d'aller compter ſur les lieux avec ſes Fermiers. Il y a une telle quantité d'Evêques nouveaux que je n'ai pas le courage de vous les dire. L'Abbé de S** en eſt un. Je ne ſuis pas contente de lui, je vous l'avoue. J'ai le cœur tendre en amitié, plus que beaucoup de gens ne l'ont en amour, & la moindre choſe me bleſſe auſſi. Je ſuis aſſurée que vous avez eu des maîtreſſes qui avoient des ſentimens moins délicats ſur tout ce qui vous regarde que moi. Tout ce qui vient de mon cœur va fort bien ; pour ma tête je n'en répons pas ſi préciſément.

Mademoiselle de Bussy viendra-t-elle cet hiver ici ? Mandez-le moi, s'il vous plaît. Personne n'a plus de goût pour son merite que moi.

CLXI. LETTRE.

De Madame de Sc..., au Comte de Bussy.

A Paris, ce 16. Septembre 1675.

IL y a une personne qui m'a dit depuis peu que vous n'étiez pas de mes amis, Monsieur. Je ne sçai que vous au monde, pour qui un pareil avis ne m'eût donné aucun doute. Vous voyez bien que je suis sincerement vôtre servante ; l'amitié n'aveugle pas comme l'amour : ainsi voyant mon cœur comme il est pour vous, je vous défie avec cette justice que vous avez, de ne me compter pas comme vôtre premiere amie, & de ne vous pas appercevoir que jamais personne n'a eu plus d'amitié pour vous que moi. Je parle comme un honnête homme, & je dois aussi desormais m'accoûtumer à parler ainsi. Je vais entrer dans un âge où je ne serai plus guéres femme, & auquel je pourrai sans me deshonorer faire des amitiez tant qu'il me plaira.

CLXII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Chaseu, ce 19. Septembre 1675.

SCAVEZ-VOUS bien, Madame, comment je fais quand on me vient dire que quelqu'un de mes amis n'en est pas? Je cherche d'abord si la personne qui me donne cet avis n'est point ennemie de mon ami, & ensuite je demande en quoi elle a connu que l'on me trahissoit. Après je fais réflexion sur les raisons qui m'ont donné l'amitié de celui dont on me veut désabuser. Par exemple moi, Madame, qu'ai-je affaire de vôtre amitié, si ce n'est parce que je vous trouve aimable? Qu'est-ce qui m'obligeroit à dissimuler avec vous? Je vous assure que si vous éxaminez bien ce donneur d'avis, vous trouverez qu'il est fort sot en cette rencontre, de vous dire une chose où il y a si peu d'apparence & de raison. Mais n'inventeriez-vous point ceci, pour avoir le plaisir de me faire faire de nouveaux sermens de fidelité? La peine que j'ai à croire qu'une personne soit assez ridicule pour être persuadée de l'avis

qu'elle vous a donné, me cause de si grands soupçons de vôtre invention, que je n'en ferai aucun doute si vous ne me la nommez.

CLXIII. LETTRE.

De Monsieur de B... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 21. Septembre 1675.

JE souhaiterois extrêmement, Monsieur, pouvoir vous être utile en choses plus difficiles qu'à faire casser les Arrêts de Monsieur de***. Il en donne de si méchans, que vous ne devez pas compter ce service. Si vous voulez néanmoins m'en sçavoir quelque gré, je vous demanderai pour toute récompense la lecture de certains *Mémoires* dont vous avez fait part à vos bons amis pendant mon voyage d'Allemagne. A ce prix-là, Monsieur, je vous donnerai tant d'Arrêts qu'il vous plaira. Cependant je suis plus que personne du monde, &c.

CLXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de T....

A Chaſeu, ce 6. Octobre 1675.

SI vous trouvez, comme vous dites, Madame, que la vie eſt un tiſſu de peines & de plaiſirs, vous n'êtes pas trop malheureuſe. Elle eſt ainſi pour les heureux ; & les malheureux trouvent pour un plaiſir mille douleurs.

Au reſte, Madame, il me ſemble que nous n'avons rien dit ſur le malheur que j'ai eu de perdre Monſieur de Turenne, après avoir été reconcilié avec lui. Avec toute ſa tiedeur à la Cour, aſſurément il m'auroit ſervi de quelque choſe, ou du moins à mon fils, s'il avoit vécu davantage. Je croi que c'eſt ma mauvaiſe fortune qui l'a tué. S'il étoit vrai, cela ſeroit bien commode à qui ne craindroit pas Dieu : il n'auroit qu'à ſe raccommoder avec ſes ennemis ; car après tout ils peuvent bien plus aiſément nuire que ſervir.

CLXV. LETTRE.

De Monsieur de J... au Comte de Bussy.

A Mets, ce 6. Octobre 1675.

JE croi que vous avez sçû, Monsieur, que le sieur de Boisjourdain, Gentilhomme & Capitaine de Cavalerie étoit un des principaux auteurs de la sédition qui arriva dans Treves ; & je vous dirai qu'étant chargé non seulement d'avoir excité la Cavalerie à n'entrer point dans le fort de la grande Eglise suivant l'ordre du Maréchal de Crequy, mais d'être sorti par la brêche pour aller faire des propositions aux ennemis pour capituler ; d'être retourné dans la place, d'y avoir dressé des articles pour la capitulation, de s'être joint avec les mutins qui étoient montez à cheval, & qui étoient allez vers la Porte-Neuve l'épée à la main pour s'en saisir, & pour la livrer aux ennemis ; d'avoir dit plusieurs paroles injurieuses & outrageantes au Maréchal de Crequy ; d'avoir mis l'épée à la main contre lui, & de s'être rendu ensuite aux ennemis ; d'avoir pris d'eux un passe-port sous un nom supposé,

pour venir en France y faire quelques affaires, pour mettre à couvert son bien, & retourner ensuite vers les ennemis, & y prendre emploi : il tomba par un juste jugement de Dieu entre les mains de Monsieur de Bourlemont, Gouverneur de Stenay, & fut envoyé ici avec bonne escorte, où son procès lui ayant été fait, il fut jugé Mercredy dernier 2. de ce mois, par le Conseil de guerre tenu par le Maréchal de Rochefort, Monsieur de Morangy Intendant de Justice, Monsieur de Pierre Fite, Monsieur de Lavogade, Monsieur de Givry, Monsieur de Bel-Castel, tous les Colonels & Mestres de Camp de Cavalerie & d'infanterie des troupes qui sont ici ; & fut condamné à mort tout d'une voix. Mais il y eut diversité d'avis sur le genre de mort. La plûpart opinoient à la corde, d'autres à la roue. Quelqu'un remontra qu'il meritoit sans doute l'un & l'autre ; mais qu'il importoit de donner un exemple qui fist connoître que le criminel étoit homme de naissance ; afin de donner plus de terreur : que si on le pendoit, & qu'on le rouât, parce qu'on ne croiroit jamais, le voyant attaché à une potence ou sur une roue, qu'il fût autre que Cavalier ou simple soldat, & que l'exemple n'en seroit pas assez

considerable. Il fut donc d'avis qu'on lui coupât la tête, & tout le monde revint à cet avis. Il fut aussi condamné à faire amende honorable tête nue & pieds nuds, la corde au col, la torche au poing, à genoux devant le grand portail de l'Eglise Catédrale, en chemise, & ensuite conduit au champ Pascille par le boureau en cet équipage, & là décapité sur un échafaut, condamné en outre à quatre mille livres d'amende, & aux dépens de la procedure : ce qui fut executé le même jour sur les quatre heures du soir en présence de toutes les troupes qui étoient ici sous les armes, au nombre de près de six mille hommes. Le lendemain le sieur de Renepont fut jugé. Il est Capitaine & Major du Regiment de Cavalerie de Fontaine. Il courut grand risque de la vie, aussi-bien que l'Aide-Major de ce Régiment. Mais enfin ils furent seulement conduits au même lieu, & en présence de toutes les troupes, dégradez de milice, bannis du Royaume pour neuf années, leurs épées & leurs piques cassées, & conduits en prison jusqu'à ce qu'ils eussent payé l'amende de quatre mille livres chacun, & tous les frais de la procedure. Il y en a eu aussi plusieurs autres jugez, dont les uns ont été pendus, les autres bannis, & les autres absous.

Les ennemis de Luxembourg nous ont envoyé des ordonnances de taxes qu'ils ont faites sur chacun de nos villages de certaine quantité de vaches, & de malders d'avoine, en represaille de celle qui a été jettée & reglée sur les villages du Duché de Luxembourg par l'Intendant de Charleroy. Nous avions député deux personnes de nôtre Communauté pour aller conferer sur ce sujet avec Messieurs de Luxembourg, pour voir s'il y auroit moyen qu'ils prissent cette représaille sur d'autres que sur nous qui n'avions rien contribué à ce désordre : mais ils ont refusé d'envoyer passeport à nos deputez, & écrit que c'étoit avec beaucoup de chagrin qu'ils avoient été contraints de jetter sur nous cette représaille ; mais qu'ils étoient si maltraitez des garnisons de Mastrik, de Charleroy, de Liege & de Limbourg, qu'ils n'avoient pu se dispenser de nous adresser la représaille, afin de nous obliger de faire cesser ces désordres. La chose a été jugée si importante par le Maréchal de Rochefort, qu'il a fait partir en poste un de nos Echevins, pour porter cette lettre à la Cour, & tâcher d'obtenir un ordre à l'Intendant de Charleroy pour faire cesser cette imposition. Nous craingnons fort que

cette affaire ne rompe nos contributions.

Deux Députez des troupes de Luxembourg arriverent en cette Ville Dimanche dernier 29. Septembre, pour traiter de la rançon & échange des prisonniers. Ils ont été traitez & régalez aux dépens de la Ville, & sont partis d'ici Vendredy dernier, tres satisfaits de nous, ayant emmené les prisonniers de leurs troupes que nous avions ici. Ils nous ont dit merveilles de la générosité du Marêchal de Crequy, qui prend des soins extrêmes des prisonniers qu'ils ont dans leur Camp.

Les troupes de feu Monsieur de Loraine, & partie de celles de l'Evêque de Munster, qui étoient au siege de Treves, sont aux environs de Creutzenach, où elles vivent licentieusement. Elles ne sont pas bien d'accord entre elles, (j'entens les Lorains) les uns voulant suivre Monsieur le Prince Charles qui les veut joindre à l'armée de Montecuculi ; les autres voulant suivre Monsieur de Vaudemont qui les veut mener vers la Meuse.

On a ici nouvelles du Maréchal d'Estrades & de Monsieur du Montal, que les ennemis marchent vers Tillemont, avec leur grosse artillerie, comme s'ils avoient dessein de venir faire quelque siege vers la

Meuse. Monsieur du Montal croit qu'ils n'en feront aucun, & que ce ne sont que grimaces. Il ne laisse pas de se tenir sur ses gardes, & Monsieur de Luxembourg les observe diligemment, & a toûjours des partis à leurs trousses.

Le Maréchal de Rochefort est parti d'ici pour aller à Verdun & aux lieux circonvoisins, visiter les quartiers où l'on pourra mettre nos troupes en quartier d'hiver.

CXLVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere B...

A Chaseu, ce 26. Octobre 1675.

JE n'aurois pas été si longtems sans vous écrire, mon R. Pere, si je n'avois voulu vous mander mon sentiment sur vos Remarques nouvelles. Je les trouve fort justes, & j'admire la promptitude avec laquelle vous les avez faites, & avec laquelle vous avez répondu à Monsieur de *Prosateur*. Au reste si aprés cela il se mêle encore de faire des mots ou du moins de s'en vanter, il faut qu'il soit incorrigible. Mais disons la verité, mon R. Pere, il n'auroit guéres de fiel, s'il ne vous haïssoit, & s'il vous pardonnoit jamais le cha-

pitre des étimologies. Si j'étois à sa place, j'aurois bien du ressentiment de ce ridicule.

Il n'y a guéres de gens qui vous doivent de plus grands remerciemens de vôtre ouvrage que moi ; car il n'y en a guéres qui en profitent davantage. Je m'apperçois d'une plus grande netteté dans ce que j'écris, & vous en aurez le plaisir un jour.

J'oubliois de vous dire qu'en lisant le chapitre de *Mugnon*, je me suis souvenu de l'endroit où vous aviez pris le *joli Mignon* que vous citez. Il faut dire la verité, mon R. Pere ; personne ne possede si bien que vous la langue Françoise, & n'en connoît si bien le stile sublime, le simple, mais noble, le mediocre & le bas. J'ai peur que vous ne travailliez trop. Faisons vie qui dure, mon R. P. Je ne suis pas de l'avis de ces bons freres qui disent : Bonne vie, & courte. Dès qu'elle est courte, je la tiens mauvaise, fût-elle accompagnée des plus grands plaisirs du monde.

Je ne sçai si vous sçavez, vous qui sçavez tant de choses, que *bon frere* signifie bon drole, un bon compagnon, & qui fait encore plus le déterminé qu'il n'est.

CLXVII. LETTRE.

Du Pere R.. au Comte de Bussy.

A Basville, ce 29. Octobre 1675.

JE vous fais, Monsieur, mille conjouissances sur le mariage de Mademoiselle votre fille. Je le souhaite aussi heureux qu'elle en est digne : car que ne merite-t-elle pas? Je vous demande la permission de lui faire mes complimens, en faisant mille vœux pour qu'elle soit heureuse. La peine de votre exil retombe sur nous qui sommes vos amis; car c'est notre bien qu'on nous vole quand on vous tient dans l'éloignement. J'espere que le terme que vous me marquez ne sera pas si long que vous pensez. Je suis avec tout le respect imaginable à vous.

CLXVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Sc...

A Chaseu, ce 30. Octobre 1675.

JE croi, Monsieur, que vous ne doutez pas que les interêts de Madame

votre mere ne me soient extrémement chers ; mais je veux encore vous apprendre que les vôtres me touchent fort, parce qu'outre qu'ils sont mêlez ensemble, j'étois encore fort serviteur de Monsieur votre pere. Cela m'oblige à vous dire mon sentiment sur vos affaires. Vous avez de la naissance, vous êtes bien fait de votre personne, & vous avez de l'esprit. Appliquez-vous à la profession que vous avez prise ; soyez sage au fond, si vous pouvez ; sinon cachez bien vos foiblesses, & vous en relevez le plûtôt que vous pourrez ; sur tout étudiez & hantez bonne & honnête compagnie, principalement de gens d'Eglise ; je vous répons que vous serez une fortune considerable. Nous voyons tous les jours des gens qui sont fort au dessous de vous de toutes les manieres, qui par la seule application de leur devoir, s'élevent aux grandes dignitez Ecclesiastiques. Vôtre profession est celle où la fortune a moins de part. Veuillez être Evêque, & vous le serez. Je ne suis pas un grand faiseur de sermons, Monsieur ; cependant l'amitié que j'ai pour vous & pour Madame votre mere, m'a fait aujourd'hui prendre ce parti-là. Vous sçavez bien que ce que je vous dis est veritable ; mais peut-

être ne vous le dites vous pas à vous-même fortement ; & j'espere que venant de la part d'un homme comme moi en qui vous devez avoir creance, cela fera plus d'impression sur vous.

CLXIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à S. A. R. Mademoiselle.

A Chaseu, ce 12. Novembre 1675.

Si vous n'etiez une grande Princesse, Mademoiselle, à qui l'on doit tous les respects du monde, ayant l'honneur, comme je l'ai, d'être connu de vous, je m'attendrois dans la conjoncture presente à un compliment de votre part sur le mariage de ma fille de Bussy avec le Marquis de Colligny d'Auvergne ; mais c'est à moi à rendre compte à vôtre Altesse Royale de mes actions, sçachant la bonté qu'elle a pour ma fille & pour moi, & même l'honneur que Monsieur de Colligny a d'être particulierement connu de vous. Je sçai l'amitié dont vous avez toûjours honoré Madame la Comtesse Dalet sa belle-mere, & c'est encore une des considerations qui m'a autant obligé à faire

alliance avec une Maiſon que vous honorez de votre eſtime & de votre amitié; car il n'y a point d'endroits au monde par leſquels je ne vouluſſe vous témoigner mon zele, & le reſpect extrême avec lequel je ſuis de tout mon cœur, &c.

CLXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere B.

A Buſſy, ce 3. Decembre 1675.

JE viens de recevoir votre lettre, mon R.P. qui m'apprend tous les maux que vous avez eus. Je ſuis fort aiſe qu'ils ſoient paſſez; mais j'ai peur qu'ils ne reviennent. A moi ne tienne que Monſieur M** ne ſoit content de vous; mais ſi j'étois en ſa place je ne le ſerois pas, & j'aimerois mieux que vous me diſſiez de groſſes injures, que de vous moquer de moi auſſi finement que vous faites de lui.

Je trouve fort bon le premier mouvement de Monſieur de la R*** ſur vos Remarques, & il a tort ſur la réflexion qu'on lui a fait faire; mais que cela vienne d'ailleurs ou de lui, il ne ſe devoit pas dédire, quand ce n'auroit été que de peur de vous faire voir qu'il n'avoit pas été capable de

prendre d'abord le bon parti : il n'y a rien à ajouter aux raiſons que vous lui avez fait dire.

Je ne doute pas de ce que vous dites de mes *Mémoires*, que s'ils paroiſſent un jour, ce que j'ai dit de Monſieur de Turenne ſera cru davantage, & lui ſera plus d'honneur que les Oraiſons funebres qu'on a faites de lui ; parce qu'on ſçait que ceux qui en font ne parlent que pour louer, & que je n'ai écrit que pour dire la verité. Les Auteurs des Oraiſons funebres ne les font que ſur les mémoires qu'on leur donne, & moi ſur ce que j'ai vû. D'ailleurs il y a plus d'apparence que mes portraits ſont reſſemblans que ceux des Panégyriſtes, parce que je dis du bien & du mal des mêmes perſonnes ; qu'eux ne diſent que du bien, & que nul n'eſt parfait en ce monde.

Je ſuis fort trompé ſi l'hiſtoire d'Aubuſſon n'eſt fort bien écrite, vous avez des talens merveilleux pour cela. Vous me ferez grand plaiſir de m'envoyer l'Epitre de la Fontaine à Monſieur de Turenne, & les Teſtamens du Duc de Lorraine & de l'Iſola. Je ſerai bien-aiſe de voir comment des Teſtamens réjouiſſent ceux à qui ils ne donnent rien. Je vous aſſure que votre

longue lettre m'a paru trop courte, parce qu'elle est pleine de choses, & que vous les dites agréablement & en peu de mots. Il y a encore une petite raison que vous voulez bien que je vous dise, c'est que je vous aime & que je vous estime de tout mon cœur.

CLXXI. LETTRE.

De Madame de Sc*** au Comte de Bussy.

A Paris, ce 6. Decembre 1675.

J'ETOUFFE de rhume aujourd'hui, & je vous assure que quoique je doive beaucoup de réponses, je n'écris qu'à vous, Monsieur. Le plaisir que j'aurai à vous entretenir m'empêchera de sentir mon mal de tête. Vous me paroissez cordial, sincere, & d'ailleurs si agréable, qu'on est trop heureux & trop honoré d'avoir un ami fait comme vous, & qu'on ne sçauroit le conserver par trop d'égards & par trop de soins. J'ai une très-grande joye de l'établissement de Madame votre fille, & sur tout de ce qu'elle me mande, qu'elle & Monsieur son mari songent à ne vous quitter guéres. En verité je sentois cette sepa-

ration-là pour vous d'une façon que je n'y osois presque penser. J'entrevoi quelque petite lueur de bonne fortune, qui me pourra mener à une vie plus heureuse que celle que je mene : en ce cas-là il ne me manquera rien ; car je ne souhaite que de quoi vivre un peu plus abondamment, avec l'honneur de vôtre amitié que je ne sçaurois perdre.

Monsieur de ** vit fort honnêtement avec Madame *** ; il n'y paroît que de l'amitié. Enfin la crainte de Dieu de part & d'autre, & peutêtre aussi la politique, a coupé les aisles à l'amour. Elle est sa favorite & sa premiere amie. Rien n'est plus heureux pour elle que cela, ni plus honnête pour lui.

CLXXII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Bussy, ce 9. Decembre 1675.

LA préference que vous faites de moi, Madame, dans les réponses que vous avez à faire à vos amis, ne trouve pas un ingrat. Je ne rends pas seulement, comme le Maréchal de Grammont, autant de bien

& de mal qu'on m'en a fait, j'en rends toujours plus qu'on ne m'en a donné. Vous avez raiſon, Madame, de craindre pour mon repos la ſeparation de ma fille de Colligny d'auprès de moi. Je n'ai jamais eu un ſi ſenſible déplaiſir que celui qu'elle me cauſeroit, & je ne m'en ſuis apperçu que ſur mon mariage; mais enviſageant que cela la mettoit en état de me pouvoir quitter, j'eus la plus grande douleur que j'aye jamais ſentie. Cependant je penſe que nous ne nous ſeparerons pas; ma fille eſt ma ſeule conſolation dans ma diſgrace. Ne pouvant aller à Paris ni à la Cour, que ferois-je ſans elle dans une Province? J'y mourrois bientôt de chagrin. Vous me réjouiſſez de me mander que vous voyez quelque apparence de meilleure fortune pour vous. Je vous aſſure que j'en ai autant de joye que ſi c'étoit pour moi.

Quand on ne voit rien que d'honnête à préſent entre Monſieur & Madame ***, ce n'eſt pas à dire qu'il n'y ait que de l'amitié. Pour moi je vous maintiens qu'il y a toujours de l'amour; & quand il ſeroit poſſible qu'il n'y en eût plus, il y a toujours quelque choſe, qui dans la Religion eſt auſſi condamné que l'amour même,

CLXXIII. LETTRE.

De M. la Maréchale d'H... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 15. Decembre 1675.

MADAME de Rabutin a dû vous mander que je n'ai reçû aucunes marques de l'honneur de votre souvenir sur le mariage de Madame votre fille ; je m'en plaignis à elle, & je lui dis que cela me faisoit craindre que vous ne m'eussiez oubliée. Je suis ravie qu'elle ait trouvé un parti sortable à son mérite ; j'ai oui dire qu'elle en a beaucoup. Monsieur son mari ne peut mieux faire que de prendre de l'emploi. Je me trouverois bien heureuse si je pouvois le servir ; personne assurément ne le feroit avec plus de joye que moi. Pour Monsieur votre fils, j'ai fait mon devoir à son égard, & j'ai parlé pour lui ; on m'a paru bien disposé.

Je ne vous dis point combien je souhaite votre retour. Dieu sçait que je ne perds pas une occasion d'en representer la necessité par rapport à vos interêts, & aussi parce que je croi la penitence assez longue pour devoir finir ; & il paroît trop

combien j'ai peu de credit ; car si j'en avois, seurement vos affaires iroient mieux qu'elles ne vont. Soyez, s'il vous plaît, persuadé que ma reconnoissance, aussi bien que tous les autres devoirs qui m'engagent dans ce qui vous regarde, ne peuvent me permettre de rien oublier de ce qui vous peut être utile, & vous faire connoître que jamais personne ne sera plus entierement que moi, votre très-humble & très-obéissante servante.

Permettez-moi de me rejouir avec Madame votre fille de son mariage, & de lui faire mes très-humbles complimens.

CLXXIV. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 6. Janvier 1676.

BON jour, Monsieur, & bonne année. Le Ciel, comme disoit Voiture, vous rende celle-ci heureuse & fortunée. Pour moi je le croi, du moins sçai-je qu'elle ne vous sçauroit être plus malheureuse que l'autre non plus qu'à moi. Je suis toute resolue de vous aller voir cet été, & Madame de Colligny ; car je l'honore & je

l'aime extrémement. Elle eut mon inclination dès que j'eus l'honneur de la voir, & ensuite elle a gagné toute mon estime. Adieu, Monsieur, conservez-moi l'honneur de votre amitié ; en verité rien ne m'est plus doux. Si vous avez le cœur si las d'amour, qu'il aime à présent beaucoup le repos, vous verrez qu'on le peut assez agréablement délasser dans l'amitié ; mais vous la comptez pour rien vous autres Amans : à parler franchement, vous n'y êtes guéres propres.

CLXXV. LETTRE.

De Monsieur de Benserade au Comte de Bussy.

A Paris, ce 6. Février 1676.

COMME je m'interesse fort dans ce qui vous regarde, j'ai eu une extrême joye du mariage que vous avez fait. Je doute que j'en eusse autant de celui qui vous reste à faire, & je suis bien-aise que Madame de Rabutin demeure Chanoinesse, parce que je suis moi même une espece de Chanoine, & il me semble qu'il y aura un grand déchet à ma condition quand elle changera la sienne. Voilà comme nos in-

terêts nous ſont toujours plus chers que ceux de nos meilleurs amis. A vous dire le vrai, je ne démêle pas bien les ſentimens que j'ai pour elle ; mais je la trouve autant à mon gré que ſi j'en étois amoureux ; & comme nous autres beaux eſprits ſommes un peu jaloux les uns des autres, je vous avoue que vous n'avez jamais rien fait qui m'ait donné tant d'envie, & je voudrois bien que vous fuſſiez ici pour être mon confident ſans que j'euſſe à craindre que vous devinſſiez mon rival. Encore ne ſçai-je ſi vous n'aimeriez point un peu trop votre propre ouvrage, ſelon moi qui ſuis ombrageux.

CLXXI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à M. de Benſerade.

A Buſſy, ce 13. Fevrier 1676.

JE ne ſçai pas ſi c'eſt d'accord avec Madame de Rabutin que vous me menacez d'une paſſion pour elle, afin que je me hâte de la marier ; mais à tout hazard je ne me hâterai pas plus que ſi vous ne m'en aviez point parlé : j'ai plus de confiance en ſa vertu que je n'ai d'argent, & l'état

présent de mes affaires me fera esperer un an ou deux, que vous vous morfondrez auprès d'elle. Pour ce que vous me dites fort plaisamment, que comme nous autres beaux esprits sommes jaloux des ouvrages les uns des autres, vous m'avouez que je n'ai jamais rien fait qui vous ait donné tant d'envie que Madame de Rabutin ; je vous dirai que je vous avoue aussi que je croi n'avoir jamais fait de chanson ni de Madrigal si joli qu'elle.

Et pour répondre à ce que vous me mandez sur son sujet, que vous craindriez que je ne devinsse votre rival, & que vous ne sçavez point si je n'aimerois pas un peu trop mon ouvrage, je vous dirai que les peres sont des especes de rivaux qui ne sont pas moins incommodes que les amans.

CLXXVII. LETTRE.

De Madame de Sc..., au Comte de Bussy.

A Paris, ce 13. Fevrier 1676.

PUISQUE vous ne me voulez point envoyer de rondeau sur le sujet que je vous ai demandé, ne m'envoyeriez vous

pas bien une petite balade sur ce que l'amour est la plus agréable occupation du monde? Je vous en supplie; & moi je vous envoyerai ces quatre vers de Pelisson, qui dégoûtent bien les Dames de l'amour :

Où peut-on trouver des amans
Qui nous soyent à jamais fideles?
Il n'en est que dans les Romans,
Ou dans les nids des Tourterelles.

Il est vrai qu'il y a bien des coquets & des coquettes dans le monde. Je croi que du tems de nos peres il n'y en avoit pas tant.

Saucour m'a fait un plaisir pour ma famille, de très-bonne grace; je vous supplie Monsieur, de l'en remercier. Il est fort de vos amis; il le dit par tout.

CLXXVIII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Bussy, ce 16. Fevrier 1676.

NOus autres amans sommes plus propres que vous à l'amitié quand nous n'avons plus d'amour; car notre tendresse en a de l'air. Taisez-vous donc là-dessus, & croyez que je vous aime extrémement.

De tout tems il y a eu de sottes coquet-

tes & de sottes amours: mais je vous avouë qu'il y en a moins de polies & de tendres qu'il y en eut jamais. Je vous envoye la balade que vous m'avez demandée Elle a un petit air de Marot qui ne me deplaît pas.

BALADE.

L'amour pour ma liberté
Me promet un doux martire.
Ma raison de son côté
Me fait peur de son empire,
Me dit que je m'en retire:
Mais mon cœur sans s'allarmer,
Me dit: Aime, ose, desire,
Il n'est rien tel que d'aimer.

Mon cœur, je suis bien tenté;
J'ai grand'peine à te dédire:
Mais enfin si la beauté
A qui tu veux que j'aspire,
Te rebute & te déchire,
Pourras-tu t'en retirer,
Et viendras-tu me redire:
Il n'est rien tel que d'aimer.

Oui, Je te le redirai,
Dit mon cœur, tant que j'expire.

On est assez fortuné
D'aimer toujours Silvanire,
Sans espoir de la réduire.
Laisse-moi donc enflammer,
Si tu veux que je respire.
Il n'est rien tel que d'aimer.

ENVOI.

Beauté pour qui je soupire,
Quoi qu'il en puisse arriver,
N'aimer rien, c'est sans trop dire,
De tous les états le pire.
Il n'est rien tel que d'aimer.

CLXXIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Evêque de Verdun.

A Bussy, ce 16. Fevrier 1676.

IL y a déja quelque tems, Monsieur, que je sçai que vous êtes à Paris; mais j'ai voulu vous laisser un peu reconnoître avant que de vous faire souvenir de moi. Il me semble que je puis aujourd'hui vous réveiller sans être indiscret, & vous dire que je vous aime toujours, & que je vous estime autant que si nous nous écrivions tous

tous les ordinaires. Cependant nous ne ferons pas mal de nous entretenir quelquefois par nos lettres, quand ce ne seroit que pour ne pas ressembler à presque tout le monde, qui s'entête des présens sans mérite & qui oublie d'honnêtes absens. Je vous assure, Monsieur, que je ne suis pas fait comme cela; & par cette raison votre absence ne vous fera aucun tort dans mon cœur.

CLXXX. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 27. Fevrier 1676.

JE commence ma lettre par vous faire mille amitiez de la part de notre ami le Duc. J'avois conseillé à Madame votre femme de lui aller parler; car je l'entretiens dans la tendresse qu'il vous a promise. Mais pour des propositions, votre famille étant ici, je pense que je n'oserois lui en faire. Je verrai pourtant quand je serai avec lui, s'il ne lui vient rien sur vôtre sujet; car on fait bien mieux les choses qu'on pense soi-même, que quand elles nous sont inspirées.

Comment se porte Madame de Colligny de sa grossesse ? Je meurs d'envie de la voir.

CLXXXI. LETTRE.

De l'Evêque de Verdun au Comte de Bussy.

A Paris, ce 5. Mars 1676.

JE m'attendois bien, Monsieur, à avoir l'honneur de vous voir ici; & c'étoit le plus grand plaisir que je me proposois dans mon voyage. N'auriez vous pas pu y passer quelques jours *incognito*? Vous n'auriez rien hazardé, vous auriez songé de meilleure sorte à vos affaires, & vous auriez vû vos amis. D'autres gens que je ne vous compare pas y sont; on le sçait bien, & on ne leur dit pas un mot. Je dis il y a quelque tems à Madame votre Femme, qu'il me sembloit que la conjoncture étoit assez favorable pour parler. Si vous êtes de cet avis-là, Monsieur, je le proposerai avec bien de la joye à notre ami le Duc. Je vous supplie de vouloir bien m'aimer toujours, & d'être bien persuadé qu'on ne peut pas vous aimer & vous honorer plus que je fais, ni être plus à vous.

CLXXXII. LETTRE.

Du Pere R.. au Comte de Bussy.

A Paris, ce 11. Mars 1676.

JE ne ſçai, Monſieur, ſi vous ſentez comme moi qu'il y a longtems que nous ne nous ſommes rien dit. Pour moi qui ſuis naturellement timide, je ne m'ingere pas à parler, ſi l'on ne me donne de quoi, c'eſt-à-dire, quelque occaſion de ſervice pour en rendre compte; car je me vente d'être exact à cela. Il y a ſi longtems que vous ne m'avez fait l'honneur de me commander quelque choſe pour votre ſervice, que c'eſt ce qui m'a fait garder le ſilence. Au reſte, Monſieur, il ne faut pas que comme tout s'uſe en ce monde, vous vous laſſiez de moi, s'il vous plaît. On me donne bien de l'eſperance que nous vous poſſederons cet été. Nous irons à Baſvile, comme j'eſpere, & nous philoſopherons là auſſi tranquillement que nous pourrions le faire à Buſſy.

Que dites-vous ſur la deſtinée de Monſieur le ** qui eſt allé ſe renfermer à C*** pour y vivre de lait de vache, dont il ſe porte bien? Quoi qu'il en ſoit, un homme

détrompé comme vous doit avoir bien du plaisir de voir de sa solitude l'agitation des passions des hommes sur le theâtre du monde. C'est une belle comedie que cela, quand on a l'esprit assez tranquile pour ne le regarder que pour s'en divertir. C'est de quoi faire le philosophe ; mais ce n'est pas assez de quoi faire le Chrêtien. Pensez-y, Monsieur, car voici la bonne Fête. Nous sommes de ces amis qui pensent à tout, mais qui étendent leur vûe par delà toutes les bornes du tems, & qui vont penser à l'autre vie : car, tout bien consideré, il n'y a que cela de réel & de solide.

CLXXXIII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy au Pere R..

A Autun, ce 16. Mars 1676.

VOus me demandez si je ne sens pas comme vous, qu'il y a longtems que nous ne nous sommes rien dit. Oui, mon R. Pere, je le sens, & j'étois sur le point de vous écrire quand j'ai reçu votre lettre. Je l'aurois fait plûtôt sans l'accablement des affaires que j'ai eues. Ce n'est pas que je n'aye eu assez de loisir pour cela ;

mais je n'avois pas assez de liberté d'esprit pour écrire à un ami que j'estime autant que vous. Ne craignez pas que je me lasse de vous, mon R. Pere, je vous assure que je suis aussi empressé de votre amitié, que je l'étois les premiers jours que vous me la donnâtes. Si j'étois capable de me dégoûter d'un ami, ce ne seroit que par les mauvaises qualitez que je decouvrirois en lui, & dès là vous êtes à couvert de mon inconstance. Il est vrai que j'irai à Paris cet été avec la permission du Roi que je demande à Sa Majesté par la lettre que je lui écris dont je vous envoye la copie, & que j'espere qu'il m'accordera. Un malheur aussi opiniâtre que le mien rebuteroit presque tout le monde ; mais j'ai confiance en Dieu & au Roi, & j'espere qu'enfin ils finiront mes disgraces.

Après toutes vos réflexions, mon R. Pere, il en faut revenir à ce que vous dites, qu'il n'y a rien de solide que la grace de Dieu ; qu'il l'accorde à ceux qui la demandent de bon cœur, & qu'il ne l'ôte pas à ceux qui la méritent.

AU ROI.

SIRE,

Dieu veut qu'on ait recours à lui pour ses

besoins; & quoiqu'il ne les accorde pas toujours à point nommé, il les accorde enfin à la perseverance. J'espere que V. M. qui est son image, me temoignera enfin par quelque grace, qu'elle m'a pardonné ma mauvaise conduite. Il y a onze ans que je l'en supplie, SIRE, *avec tous les respects imaginables, & c'est ce que je fais encore aujourd'hui en lui demandant la liberté de la suivre à l'armée, & d'aller hazarder ma vie pour son service. Que si V. M.* SIRE, *ne me juge pas encore digne de cette faveur, je la supplie très humblement de m'accorder celle d'aller à Paris pour mettre ordre à conserver le peu de bien qui me reste, & de croire que les gens qu'elle a comblez de biens, n'aiment & n'admirent pas plus que moi son incomparable personne, & ne sont de meilleur cœur & avec plus de soumission que moi, &c.*

CLXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Comtesse de D..

A Autun, ce 24. Avril 1676.

JE vous avoue, Madame, que la maniere dont vous aviez lû un endroit de ma lettre, m'avoit rebuté de vous en écrire

d'autres. Je ne comprenois pas qu'une personne qui a autant d'esprit que vous, pût quand j'aurois mis un mot pour un autre, n'entendre pas ce que je voulois dire; moi qui passe pour sçavoir vivre & pour sçavoir parler. Cependant, Madame, vous aviez fait cette equivoque: mais vous vous redressez si obligeamment pour moi, que je serois fort fâché que vous eussiez bien lû d'abord. Nous revoilà donc en bon chemin. Je vous assure que je ne me lasserai pas si-tôt, & que je vous manderai des nouvelles de Paris, où le Roi me vient de permettre de retourner. Je croi que j'aurai de grandes conversations avec Mademoiselle **** sur votre sujet, & je vous en rendrai compte. Cependant, Madame, croyez s'il vous plaît une autre fois toutes choses, avant que de croire que je vous puisse fâcher; car je suis votre, &c.

CLXXXV. LETTRE

De la Duchesse de V.. au Comte de Bussy.

A Paris, ce 8. May 1676.

JE ne puis m'empêcher, Monsieur, de vous témoigner la joye que j'ai que le

Roi vous ait permis de venir ici. Je vous proteste que de toutes les personnes qui vous en temoigneront leur joye, il n'y en a point qui soit plus sincere que moi. Je croi que vous me ferez bien la justice de le croire, & que je vous estime & vous aime infiniment. Adieu, Monsieur, je meurs d'envie de vous revoir, & de sçavoir si vous n'avez point oublié vos anciennes amies.

CLXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Duchesse de V...

A Chaseu, ce 13. May *1676.*

J'ESPERE que nous nous promenerons bien ensemble cet été, & que nous philosopherons comme il faut. Pour moi, Madame, je vous admire; car il est ordinaire d'être desabusé de la Cour quand on est en disgrace: mais il n'y a que vous au monde qui ayez assez bon esprit pour vous moquer de la fortune au milieu des honneurs & des établissemens.

CLXXXVII. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 10. May 1676.

JE vous attens, Monsieur, avec toute l'impatience du monde. Nous nous verrons la tête levée, & de plus, au bout de ma ruë où Madame vôtre femme vous a logé; je n'ai que faire de voiture pour aller chez vous. Personne ne desiroit tant vôtre retour que moi, ni ne conçoit mieux tous les avantages qui en reviennent à une personne que vous honorez de vôtre amitié. Je vous le répete, Monsieur, vous êtes le meilleur & le plus honnête homme que je connoisse.

La tranchée de Bouchain est ouverte de Jeudy 7. de ce mois. On croit que le siége sera long; car le terrain est mauvais, & les travaux ne s'y avanceront pas aisément. L'armée du Roi est campée entre Condé & le Quenoi, & celle du Prince d'Orange entre Mons & Saint-Guillain, à trois lieues l'une de l'autre, une petite riviere entre deux. C'est MONSIEUR qui fait le siége de Bouchain. Le Maréchal d'Hu-

mieres est détaché du côté de Mortagne avec un corps de troupes, pour se jetter dans une place qu'assiégeroit le Prince d'Orange.

Madame de M** me pria l'autre jour de vous faire des complimens de sa part sur vôtre retour. Adieu, Monsieur. J'ai bien envie de voir Madame de Colligny & vous aussi. Ne m'écrivez plus, mais revenez, comme dit Ovide.

CLXXXVIII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc....

A Paris, ce 13. May 1676.

VOus m'attendez, dites-vous Madame, avec toute l'impatience du monde, & moi je vous desire avec toute l'ardeur imaginable. C'est un grand agrément pour moi que vôtre voisinage; je ne laisserai pas ce bien-là inutile. Je ne doute pas que Bouchain ne soit pris à l'heure qu'il est. Le Roi est bien heureux. Il en faut toûjours venir là: mais il s'aide fort aussi à l'être. La fortune & lui s'entendent bien ensemble. Avec la prudence dont il seconde ses faveurs, il raccommoderoit ses disgraces.

Ovide avoit raison de faire dire par une Dame à son amant, qu'il vînt & qu'il ne lui écrivît plus. On aime bien mieux la présence des gens qu'on aime, que leurs lettres.

CLXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de P., Ministre & Secretaire d'Etat.

En lui envoyant une lettre pour le Roi.

A Paris, ce 9. Juin 1676.

JE ne reçois de graces, Monsieur, que par vôtre entremise. Je n'ai point aussi d'ami que j'aime tant que vous. Je vous en aurois assuré plûtôt, si je n'eusse été extrémement malade quand vous me fites l'honneur de m'écrire. Mais enfin je ne me lasserai jamais de vous dire que j'aurai toute ma vie pour vous toute l'estime, toute l'amitié, & toute la reconnoissance imaginable, & que je serai plus qu'homme du monde, &c.

AU ROI.

SIRE,

Je n'ai pas encore rendu à V. M. très-

humbles graces de celle qu'elle m'a faite il y a deux mois, parce que j'étois à l'extrémité quand je la reçus ; & c'est aussi ce qui m'a empêché d'en jouir plûtôt. Je n'ai donc aujourd'hui qu'à assurer V. M. que personne ne recevra jamais d'elle un bienfait avec plus de reconnoissance que moi, & ne sera avec plus de respect & de soûmission, &c.

CXC. LETTRE.

Du Maréchal de Schomberg au Compte de Bussy.

Au Camp de Quevrechain, ce 8. Juillet 1676.

C'Est avec bien du déplaisir, Monsieur, que je vous écris cette lettre ; puisque c'est pour vous mander la mort de Monsieur de Colligny. Il a été attaqué d'une fiévre continue, dont un de ses domestiques est mort aussi quelques jours avant lui ; & voyant que son mal ne diminuoit pas, je l'avois obligé de quitter l'armée, l'ayant fait mener à Condé dans mon carrosse, pour être plus commodément. Mon Chirurgien même, qui saignoit fort bien, ayant pris soin de lui, est tombé malade & est à l'agonie. J'ai bien du regret de vous mander une si méchante

nouvelle ; mais je vous prie d'être persuadé que je n'ai rien oublié pour son soulagement, & que je suis tout à vous.

CXCI. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy au Maréchal de Schomberg.

A Paris, ce 13. Juillet 1676.

JE vous rends mille graces, Monsieur, des soins que vous avez pris de Monsieur de Colligny. Je reçois des marques de vôtre amitié en tant de rencontres, que je ne sçaurois assez vous en témoigner ma reconnoissance. J'eus l'honneur de voir Madame la Maréchale de Schomberg il y a trois ou quatre jours, à qui je dis combien je vous étois obligé. C'est un discours que je tiendrai souvent, & je vous dirai toute ma vie, que personne n'est plus absolument à vous que moi.

CXCII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à M. de P... Ministre & Secretaire d'Etat.

En lui envoyant une lettre pour le Roi.

A Paris, ce 1. Août 1676.

MONSIEUR, je vous supplie tres-humblement de voir la lettre que je me donne l'honneur d'écrire au Roi, & de prendre la peine de la lui présenter. Je vous ai déja mandé que la confiance que j'avois en vôtre générosité m'obligeoit à m'adresser à vous préferablement à tout autre. C'est encore cette même raison qui me le fait faire aujourd'hui, & qui me fait vous assurer que personne n'est de meilleur cœur que moi, &c.

AU ROI.

SIRE,

Quelque besoin que j'aye des marques de la bonté de V. M. je fais tout ce que je puis pour m'empêcher de l'importuner. Cependant SIRE, *il me paroît qu'en poussant la retenuë trop loin, V. M. pourroit croire que ses graces me seroient indifferentes. C'est ce qui*

m'oblige à la supplier tres-humblement d'accorder à un fils que j'ai dans l'Eglise une des Abbayes de M. d'Alby. Si j'ai perdu le fruit de mes services, Sire, *par ma mauvaise conduite, V. M. est trop bonne pour n'en pas récompenser mes enfans qui n'ont point failli comme moi, & qui, comme j'espere, la serviront bien un jour. J'en viens de perdre un,* Sire, *au service de V. M. dont je regrette principalement la vie, parce qu'il ne la peut plus employer pour vous; c'est le Marquis de Colligny qui vient de mourir à Condé. Ayez quelque bonté,* Sire, *pour une famille qui est autant à V. M. par son cœur que par sa naissance, & dont le chef ne sera jamais content qu'il ne soit rentré dans l'honneur de vos bonnes graces.*

CXCIII. LETTRE

Du Comte de Bussy au Duc de M...

A Paris, ce 4. Août 1675.

Le Roi, comme je croi que vous sçavez, Monsieur, m'a accordé la permission d'être ici quelque tems pour mes affaires : mais ce tems est un peu court : cependant c'est une grace dont je suis

d'autant plus obligé à Sa Majesté qu'elle ne l'a faite à personne qu'à moi. Pour peu que j'en reçoive d'elle, le zele extraordinaire que j'ai pour sa personne, me grossit le bienfait, & m'en donne une reconnoissance infinie. Je vous ouvre mon cœur sur ce sujet, Monsieur, parce que je sçai combien ces sentimens-là vous plaisent, & parce que je suis avec la plus grande amitié & la plus grande estime du monde, &c.

CXCIV. LETTRE.

Réponse du Duc de M... au Comte de Bussy.

A Versailles, ce 8. Août 1676.

JE ne sçavois point, Monsieur, que vous fussiez à Paris; & si je l'avois sçu, j'aurois envoyé vous témoigner la joye que j'en avois. Je vous assure qu'elle est fort grande; car encore que le temps que le Roi vous a donné pour y demeurer soit court, j'espere que dans la suite la permission qu'il vous a donnée sera plus étendue; & vous sçavez quelle part je prens à tout ce qui vous touche, ayant toujours été fort sincerement votre ami & votre serviteur. Si l'attachement que j'ai ici n'é-

toit pas si grand, j'aurois été à Paris pour vous embrasser : mais je n'en ai pas la liberté ; & je suis persuadé, Monsieur, que vous croirez bien que cela m'ôte un grand plaisir, étant à vous autant que j'y suis, & vous honorant aussi véritablement que je fais.

CXCV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à M. de P.. Ministre & Secretaire d'Etat.

En lui envoyant une lettre pour le Roi.

A Paris, ce 10. Août 1676.

C'Est toujours à vous, Monsieur, à qui j'ai recours dans mes besoins. Je vous supplie aussi tres-humblement de juger de ma reconnoissance par toutes les graces que je vous demande & que vous me faites, & de croire que personne n'est plus véritablement que moi, &c.

AU ROI.

SIRE,

Hier finirent les deux mois que V. M. m'a fait la grace de me permettre de demeurer à

Paris pour travailler à mes affaires. Je lui proteste avec verité que tout ce que j'ai pu faire en ne perdant aucun temps, a été de faire juger une affaire de reglement de Juges, & j'ai été renvoyé aux Requêtes de l'Hôtel. Ainsi pour cela, & pour d'autres affaires que j'ai au Conseil & au Parlement, je supplie trés-humblement V. M. de m'accorder la permission de passer l'hyver ici, & j'en partirai le premier de Mars prochain. J'assure V. M. que je n'abuse pas des graces qu'elle me fait. Je ne vais en aucuns lieux publics, & je ne voi que mes Juges, & quelques-uns de mes amis particuliers. Si je m'étois aussi-bien conduit avant ma disgrace que j'ai fais depuis que j'y suis, je n'aurois pas forcé, comme j'ai fait, l'inclination qu'a V. M. à récompenser plûtôt qu'à punir, & je jouirois aujourd'hui du fruit de mes services. Je supplie tres-humblement V. M. d'y prendre garde, & de vouloir bien finir les peines d'un homme qu'une longue disgrace a rendu plus sage, & qui dans sa plus mauvaise conduite a toûjours aimé V. M. comme son bon maître, & admiré comme le plus grand Prince du monde.

CXCVI. LETTRE.

Du Comte de L.... au Comte de Bussy.

Au Camp de Landau, ce 12. Août 1676.

VENDREDI dernier septiéme de ce mois, nous étions en bataille prêts à marcher aux ennemis. La plaine où nous étions étoit resserrée des deux côtez par des bois ; ainsi au lieu de nous étendre sur deux lignes, comme est nôtre ordre de bataille, nous nous mîmes sur cinq ; la Cavalerie sur les aîles, l'infanterie au milieu, & un bataillon à chaque aîle de Cavalerie sur le bord du bois ; la brigade des Dragons à la tête, avec l'Artillerie. Nous marchâmes tout le jour quasi en cet ordre, faisant de fort longues & de fort fréquentes altes, pour donner le temps aux Généraux de voir par où l'on pouvoit passer les bois que nous avions en tête & en flanc, & qui nous couvroient le camp des ennemis. On trouva qu'il n'étoit pas possible de passer ce bois devant eux. Au-delà de celui de nôtre droite étoit le Rhin. C'étoit le seul endroit par où l'on pût passer aisément, & sans un défilé considerable, mais

la riviere touchoit le bois. Tout le Vendredi se passa à cheval, les Officiers Généraux reconnoissant les postes qu'ils vouloient occuper. Il y avoit quasi vis-à-vis le milieu de nôtre ligne un peu sur la gauche, une ouverture aux bois à passer un escadron, où les Officiers des ennemis venoient quelquefois regarder. Il y eut là quelque escarmouche, où personne de considerable ne fût tué. La nuit fut fort tranquille. Le lendemain matin Samedi nous fumes à Drusenem au devant des machines destinées à brûler le pont ; mais elles n'y étoient pas encore arrivées. A nôtre retour nous trouvâmes que les ennemis nous tiroient quelques coups de canon à toute volée par-dessus les bois ; mais ils n'approchoient pas de nos troupes. Ensuite nos Officiers Généraux allerent au bord du Rhin sur une hauteur voir une partie du Camp des ennemis par-dessus les bois. Ils nous parurent une assez grande armée ; car ils n'avoient laissé que sept à huit mille hommes devant Philisbourg. Ils étoient en bataille derriere leur retranchement, sur deux lignes, à une portée de mousquet ou environ du bord du bois. Au pied de cette hauteur d'où nous regardions, étoit un pré, & au-dessus de ce pré

de l'autre côté une autre hauteur couverte de bois ; tout cela suivant le bord du Rhin. L'aprês-dinée Monsieur de Luxembourg fut à la gauche pour voir où il pourroit passer le bois ; & il y jetta beaucoup d'Infanterie pour assurer sa marche. Il trouva une place au milieu des bois, où il y avoit un escadron des ennemis d'environ soixante & dix Maîtres, qu'il fit pousser par vingt cinq ou trente Coureurs qu'il avoit devant lui, & quelques volontaires ; ils les chargerent & les enfoncerent aisément. On y fit un prisonnier ; mais comme cette troupe pouvoit être soûtenue d'une plus grande, on fit avancer neuf escadrons de la Brigade de Lambert. Cependant Monsieur de Luxembourg ayant percé le bois, trouva que l'on ne pouvoit le passer devant une grande armée ; ensuite il retourna à Drusenem voir les machines qui y étoient arrivées. Ces machines sont des amas de bûches godronnées, d'environ dix ou douze pieds en quarré, liées ensemble, & entrelassées, entre les lits desquelles il y a des feux d'artifices, des canons de mousquet, & des grenades, où des traînées de poudre mettoient le feu. La nuit ensuite fut fort tranquille, comme l'avoit été la premiére ; & le lendemain Diman-

che matin 9. de ce mois, les Officiers Généraux retournerent sur cette hauteur, d'où l'on découvroit le camp des ennemis. On y fit venir deux pieces de canon pour incommoder un travail que les ennemis faisoient sur l'autre hauteur au-delà du pré. Ce travail se trouva être une batterie de deux pieces, dont ils tirerent sur les trois heures après midi. Pendant que nos pieces tiroient pour incommoder les travailleurs des ennemis, l'on fit le détachement de six cens hommes pour se jetter dans Philisbourg. Ensuite Monsieur de Luxembourg alla à Drusenem faire partir les machines. On les lâcha au commencement de la nuit. La premiére s'assabla à moitié chemin; la seconde & la troisiéme allerent jusques tout contre le pont; mais elles y furent arrêtées par des chaînes que l'on y avoit tenduës, & la quatriéme ne brûla point, ceux qui étoient dessus s'étant retirez sans y mettre le feu, la peur les ayant pris. Elles auroient assurément fait effet, si elles avoient été menées jusqu'au pont. Durant tout le temps qu'elles furent sur le Rhin à brûler, les ennemis furent fort alertes dans leur camp, croyant que nous les pourrions attaquer alors, & faisant un tres-grand bruit de timbales, de

trompettes, & de tambours. Cependant Messieurs de Maulevrier & Duplessis faisoient embarquer les six cens hommes destinez pour Philisbourg. Ils étoient commandez par Laubanie Major de Brigade de la Ferté. Après avoir passé le Rhin, ils marcherent quelque tems ; mais comme à la pointe du jour du Lundi, ils vouloient sortir du bois, où ils avoient marché toute la nuit pour se jetter dans les marais, après quoi rien ne les pouvoit plus empêcher de se jetter dans la Ville, ils trouverent de la Cavalerie qui les obligea de se retirer par le même bois, par lequel ils étoient venus. Leur retraite fut fort heureuse, quoiqu'ils fussent suivis par dix ou douze escadrons. En arrivant à l'endroit du Rhin où ils étoient débarquez, & où les batteaux étoient encore, ils envoyerent sçavoir de Monsieur de Luxembourg qui étoit sur l'autre bord du Rhin, ce qu'ils auroient à faire, il leur commanda de repasser. Ils commencerent donc à se rembarquer. Alors plusieurs Cavaliers des ennemis qui avoient mis pied à terre, les attaquerent ; nos gens les repousserent, & en tuerent quelques-uns. Nous passames tout le reste du jour 10. fort paisiblement les ennemis & nous, & le lendemain Mardi à

la pointe du jour nous décampames, parce que nous n'avions plus de fourages. Monsieur de Luxembourg fit marcher ses bagages dès les trois heures du matin, & ensuite l'armée marcha, l'arriere-garde prenant l'avant garde. Enfin à une heure du jour, il partit lui-même avec la derniére ligne, faisant le plus grand bruit du monde de timbales, de trompettes, & de tambours. Nous ne vimes pas un seul homme des ennemis, qui sont contens d'achever leur siege de Philisbourg paisiblement; & nous arrivames ici le soir, où nous séjournons aujourd'hui, & d'où nous partons demain.

CXCVII. LETTRE.

Du Comte de L... au Comte de Bussy.

Au Camp devant Condé, ce 23. Août 1676.

LE feu de nôtre canon & de nos grenades a été si grand, qu'il vient de prendre à la Ville, & les ennemis ont eu peine à l'éteindre. Cela continuera, dit-on, toute cette nuit, & les autres suivantes, jusqu'à ce que la place se rende; ce qui ne peut aller loin. Le regiment de Navarre ouvrit

ouvrit la tranchée, & fut relevé par le Regiment du Roi, deux bataillons des Gardes Françoises commandées par Boguemart y entreront aujourd'hui, parce qu'ils arriverent hier seulement à l'armée; les Gardes Suisses les releveront demain. Je croi que la Cavalerie ne sera pas trop exposée pendant ce siege. On ne pense pas que nos ennemis soient en état d'attaquer nos lignes; cependant on nous fait travailler aussi pressamment que si l'on avoit besoin de se précautionner; & nous sommes si fort occupez qu'à peine avons-nous le temps de dormir deux heures le jour; car pour la nuit il n'y faut pas songer. Dès que le Soleil commence à se baisser on monte à cheval pour demeurer en bataille à la tête des Camps, jusqu'au jour qu'il faut employer à porter des fascines à la tranchée, où le canon des ennemis nous incommode assez. Il y a eu quelques gens de tuez, mais obscurs, & sur tout beaucoup de chevaux. Le Roi a été aujourd'hui voir le quartier de Monsieur le Maréchal de Crequy, lequel est près de Saint-Crespin, au-delà de l'Escaut; ensuite il s'est promené du côté de Valenciennes, & s'est fait tirer le canon de la Ville, dont un coup a tué un Garde de MONSIEUR qui étoit

auprès de son Maître. Cette promenade fait croire que l'on ne s'en tiendra pas à la prise de Condé ; & qu'après on assiégera quelque place voisine.

CXCVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Duc de Saint-Aignan.

A Paris, ce dernier Août 1676.

LEs ennemis ont levé le siége de Mastric à la vûë du détachement du Montal, qui étoit de quatre mille chevaux & de deux mille Dragons. Ils ont attendu trop tard. Il étoit moins honteux & plus seur de se retirer trois jours auparavant ; & c'est ce qui me fait croire qu'il y a eu beaucoup d'incertitude dans leurs résolutions. Ils avoient embarqué sur la Meuse trente pieces de canon, toutes leurs munitions de guerre, & cinq cent blessez : les batteaux se sont assablez, & tout cela a été pris, parce que la retraite a été trop précipitée.

C'étoit une grande entreprise au Prince d'Orange d'assiéger une place dans laquelle nous avions six mille hommes de pied, & plus de huit cens chevaux, tout

cela des meilleurs troupes de France. Il y en a qui disent que les Hollandois ont pressé le Prince d'Orange de faire ce siége, d'autres disent qu'il l'a fait par émulation du Prince de Lorraine qui assiegeoit Philisbourg. Ce qu'il y a de véritable, c'est que le Prince d'Orange auroit aquis beaucoup de gloire en ce siége, en faisant ce qu'il y a fait, s'il n'avoit été qu'un simple Officier. Il y a été blessé, il étoit incessamment dans la tranchée, & il ne s'est guéres fait d'attaques qu'il ne les ait vûës : enfin il a fait comme ce Maître que nous aimons tant, fait en pareilles rencontres ; & quand il n'y a pas été blessé, il n'a pas tenu à lui. Mais pour revenir au Prince d'Orange, il seroit mieux dans ses affaires s'il avoit pris Mastric ; mais je ne l'estimerois pas davantage, car sa réputation ne doit pas pâtir de sa mauvaise fortune.

Pour Calvo il a fort bien fait son devoir ; & le succès fait assez son éloge, aussi-bien que le Roi qui lui vient de donner le Gouvernement d'Aire, vingt mille livres de pension, & qui l'a fait Lieutenant Général.

Mais disons une vérité que nous aimerons fort à dire, c'est le Roi qu'il faut louer de la levée du siége de Mastric ; s'il ne s'é-

toit fait par ses soins infatigables les meilleures rroupes du monde, & s'il n'avoit eu la prudence de les distribuer plus ou moins dans les places plus ou moins considérables aux ennemis, nous ne verrions pas comme nous voyons aujourd'hui manquer leurs entreprises à Mastric, & toutes les forces de l'Allemagne se ruiner, & passer une campagne à la prise de Philisbourg.

Au reste, Monsieur, le Roi me vient de continuer la grace qu'il m'a faite pour mon séjour ici. Vous jugez bien que si je ne laisse pas de l'aimer quand il me tient en Bourgogne, je n'en fais pas moins quand il m'accorde un bienfait. Revenez vîte, afin que la grace soit complete.

CXCIX. LETTRE

Du Comte de Bussy au Premier Président de Dijon.

A Paris, ce 19. Septembre 1676.

JE vous rends mille graces, Monsieur, de toute l'amitié que vous me témoignez.

Enfin voilà Philisbourg rendu, ce n'est pas la faute de du Fay. La plus grande part du monde qui ne juge des choses que par les évenemens, estimera bien plus les Gou-

verneurs de Grave & de Mastric que celui de Philisbourg. Mais ceux qui entrent dans le détail des affaires, & qui ne s'amusent pas aux apparences, loueront autant le dernier, & le croiront aussi digne de récompense que les autres ; & pour ce qui regarde le Roi, je trouve qu'en perdant Philisbourg, il ne perd pas tant que les ennemis ; car toutes les forces de l'Allemagne se sont presque ruinées en prenant cette place, & au moins y ont-elles employé toute une campagne. Ce qu'il y a à craindre de cette prise, c'est qu'elle n'oblige le Duc de Baviere à se déclarer pour les Confédérez, & qu'elle ne les encourage, & ne leur donne plus de chaleur pour la cause commune.

Mon fils fut pris le 10 de ce mois à une escarmouche qui se fit à l'arriere garde du Prince d'Orange, mais il ne fut point blessé, & il est revenu au Camp, après avoir reçu mille honnêtetez des Officiers Généraux des ennemis.

CC. LETTRE

De Monsieur le Président de T* au Comte de Bussy.

A Paris, ce 31. Octobre 1676.

J'AI lû vos *Mémoires* avec une grande satisfaction. Il y a des choses tres-sérieuses, & des avis pour la guerre tres-bons. Les jeunesses du séjour de Guise, de Châlons, & de Moulins, y sont naïvement & agréablement écrites, & sur tout le voyage de la jeune Comtesse, & le gîte de la Cousine Provinciale. Je ne me souvenois pas de vôtre premiére prison de la Bastille. Je vous remercie de l'éloge de Saint-Preüil; il étoit un des meilleurs amis de mon frere, & cousin germain des Bourdeilles & des Maras qui sont les nôtres. Il n'y a rien de plus beau que le siége de Mardicq; le génie du jeune Prince y est tres bien représenté. J'ai pris garde à la maniére dont vous le quittates, non point pendant sa prison, mais en homme d'honneur, & après sa liberté. Ce que vous fites par le devoir de vôtre Charge pour la prise de Monrond, est encore tres beau. Les services que vous rendites en 1652. me pa-

roissent dignes de grandes récompenses. J'ai admiré les lettres de Madame de S*** & je les ai reluës deux fois ; c'est une personne pour laquelle j'ai eu toute ma vie un grand respect, & une tres-grande inclination : je l'ai pensé épouser, & c'étoit Monsieur de la Châtre & Madame vôtre Cousine sa femme qui ménageoient la chose.

Je vous envoye, Monsieur, les deux scriptions de Philisbourg, sçavoir celle du Roi que les Impériaux ont ôtée depuis la prise de cette place, & celle qu'ils ont mise en échange, laquelle est une espece de parodie de la nôtre, s'étant servis à peu près des mêmes termes, mais à contre-sens ; elle est assez ingénieusement faite.

Tuendis Rheni finibus
Ludovicus XIV. Francorum & Navarræ
Rex Christianissimus,
Confecto in utrâque Germaniâ bello,
Restauratâ ubique pace :
Monumentum hoc suæ virtutis,
Assertæque libertatis Germanicæ,
Firmiori istoc aggere, muroque,
Regiis sumptibus extrui fecit.
Anno M. DC. LXVII.

Perfecit in terrorem hostium,
Fœderatorum subsidium,
Liliorum præsidium,
Alterum Galliæ cis Rhenum
Propugnaculum,
Ac Germaniam versùs Ostium,
Brisaco inferius situ, non robore:
Quod ille claudit, utrumque nemo aperit;
Idem aperit, ac nemo claudit.

INSCRIPTION NOUVELLE mise par les Imperiaux sur la principale Porte de Philisbourg depuis la prise, après en avoir ôté la premiére.

Liberandis Rheni finibus,
Leopoldus Imperator,
Cæsar pius, felix, augustus,
Victor ac triumphator,
Suscepto juvandis Sociis,
Tuendis Civibus, arcendis hostibus,
Necessario bello:
Restauranda ubique Paci,
Propugnaculum hoc, vindicata ab injectis
Gallicæ servitutis compedibus,
Libertatis publicæ futurum ad posteros
Monumentum expugnavit:
Germaniæ postliminio restituit,
Anno Christianæ salutis

M. DC.

M. D. C. L X X V I.
Imperii sui XIX.

Terrori Hostium, Tutelæ Civium,
Præsidio Germaniæ,
Alterum Galliæ cis Rhenum receptaculum,
Ac Germaniam versùs Ostium,
Auspicato, plura pari successu recuperando,
Augurio
Gallis clausit, Germanis reclusit:
Quod Gallus claudit, Germanus aperit.

CCI. LETTRE.

Du Président de T....au Comte de Bussy.

A Paris, ce 14. Novembre 1676.

J'AI lû, Monsieur, le second volume des *Memoires* dont vous m'avez fait l'honneur de me permettre la lecture, & avec autant de satisfaction & d'utilité que le premier. Mais pour en faire un jugement exact, il faudroit le lire une seconde fois. Ce que je vous en puis dire en general, c'est qu'ils sont très beaux, & qu'ils portent avec eux le caractére d'un homme d'honneur, de qualité, de merite, & de beaucoup d'esprit; & comme votre prin-

cipal dessein a été dans le Recueil de ces *Mémoires* de laisser à Monsieur votre Fils une instruction, vous y avez inseré très-à propos le Traité de la Cavalerie Légere, avec les Reglemens dont il pourra tirer beaucoup d'utilité dans son métier de la guerre. Le portrait de Monsieur de Turenne est très bien fait & très juste ; j'en puis juger mieux qu'un autre, puisque je l'ai connu depuis sa jeunesse. La description de la bataille des Dunes y est très belle, & écrite en homme qui y eut grande part ; ce que je sçavois déja.

Au reste j'y ai vû avec indignation votre exclusion dans la promotion des Chevaliers du Saint Esprit de 1661. Mais je ne puis vous témoigner assez avec combien de douleur j'y ai lû les particularitez de votre emprisonnement, après la justification si précise que vous en fites au Roi par votre manuscrit, que vous lui représentâtes, & qui ne pouvoit avoir été fait après coup. Pour les lettres que vous écrivîtes de la Bastille, elles sont admirables, & devroient avoir touché le cœur le plus insensible, & je suis persuadé comme vous, qu'elles n'ont pas été toutes vûës du Roi. Pour le commencement de son histoire, il est d'une grande beauté, & je ne doute

pas qu'il ne vous donne lieu de l'achever un jour, & qu'il ne connoisse qu'un homme de guerre & de qualité lui fera bien plus d'honneur d'être son historien, & sera mieux mieux cru qu'un autre.

CCII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à M. de P. Ministre & Secretaire d'Etat.

En lui envoyant une lettre pour le Roi.

A Paris, ce 8. Decembre 1676.

PUISQUE vous trouvez bon que je m'adresse à vous, Monsieur, quand j'aurai quelque chose à demander au Roy, & que je me suis si bien trouvé de passer par vos mains, je n'en chercherai point d'autres tant que je ne croirai pas vous être à charge. Agréez donc que je vous supplie de présenter ma lettre au Roi, & d'appuier auprès de Sa Majesté la priere que je lui fais. J'attens cette grace de la justice du Roi. Je l'ai bien servi toute ma vie, & je n'ai jamais rien eu. Je viens de perdre un de mes enfans à son service, & retirer l'autre de prison. J'ose vous dire, Monsieur, que c'est la gloire du Roi que je vous re-

commande en vous recommandant mes interests. J'ai une grande confiance en la justice de sa Majesté, en l'amitié que vous m'avez promise, & en la bonté de votre cœur.

AU ROI.

SIRE,

Je supplie très humblement V. M. de se souvenir de moi dans la distribution des Benefices de M. l'Abbé de la Victoire. Si V. M. avoit pour agréable d'en gratifier un fils que j'ai dans l'Eglise, en me faisant une grace dont je lui serois toute ma vie obligé, elle feroit une espece de justice sur les services que je lui ai rendus. J'ai perdu même cette campagne le Marquis de Coligny mon beau-fils au service de V. M. & mon fils a été pris à la retraite du Prince d'Orange, & je viens de le retirer. Je tiens mon bien, la vie & la liberté de mes enfans bien emploiez en ces rencontres, Sire, *& je ne serai pas tout-à-fait content, que V. M. ne me mette en état d'hazarder la mienne, pour lui bien témoigner que je suis avec tous les respects imaginables, &c.*

CCIII. LETTRE.

Du Duc de Saint-Agnan au Comte de Bussy.

A Paris, ce 24. Decembre 1676.

JE vous renvoie le tome de vos *Mémoires* que vous m'avez prêté, Monsieur. Je n'ai rien lû de mieux écrit, ni de plus divertissant. J'ai été bien fâché d'y voir des lettres à vous de mille gens qui ne vous aiment pas tant que je fais, & d'y voir fort peu des miennes. Mais il ne m'en faut prendre qu'à moi; car si j'avois été plus soigneux à vous écrire, je ne pense pas que vous eussiez supprimé mes lettres. Cela m'apprendra à l'être une autre fois davantage. Je fus hier à l'Academie à la réception du Président de Mesmes. Il a fait une fort jolie harangue, & le Directeur Benserade y a dignement répondu. Entre autres choses il a dit, en parlant de la délicatesse du Roi sur la Langue, que Sa Majesté pouvoit aussi peu souffrir un mot hors de sa place, qu'un soldat hors de son rang. Quinaut a lû le prologue de l'Opera que nous verrons les premiers jours de l'année prochaine. On en a trouvé les vers

fort beaux. Le jeune Abbé Talleman a fait un beau diſcours en faveur de la Langue Françoiſe contre la Langue Latine. Monſieur l'Archevêque de Paris & Monſieur Colbert y étoient, & nous vous y avons trouvé fort à dire.

CCIV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Duc de Saint Agnan.

A Paris, ce 24. Decembre 1676.

JE ſuis bien-aiſe, Monſieur, que vous aiez eu du plaiſir à lire mes *Mémoires*; & comme vous dites, c'eſt votre faute ſi vous ne vous y êtes pas trouvé plus ſouvent. Pour moi j'y perds encore plus que vous; car outre le plaiſir que j'aurois eu à recevoir de vos lettres, elles auroient embelli & honoré le lieu où je les aurois miſes.

Je ne ſuis pas ſurpris d'apprendre que le Préſident de Meſmes ait fort bien harangué, & que Benſerade lui ait bien répondu. Ce ſont de bons Acteurs qui s'aquiteront toûjours avec honneur de tout ce qu'ils auront à faire. Ce que dit Benſerade du Roi eſt fort bien dit, mais il eſt en-

core plus véritable ; & quoi que nous disions de ce grand Prince, la posterité ne concevra jamais assez combien il étoit guerrier & poli.

CCV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur J.. de C..

A Paris, ce 16. Janvier 1677.

ENFIN, Monsieur, nous sçavons maintenant a verité de ce qui s'est passé entre les Suedois & les Danois dans la Scavie le douziéme de Decembre dernier. Les premiers ont absolument gagné une grande bataille contre les Danois. Elle leur a pourtant coûté cher. C'est la fortune du Roi qui leur a porté bonheur. ; ses Alliez s'en sentent aussi bien que ses Sujets. Le Roi retire Valavoir de Messine à cause de ses incommoditez, & y renvoie en sa place Montauban & Casau avec six bataillons & douze cent chevaux. Si le bruit qui court est véritable, que Dom Juan a obligé la Reine d'Espagne de se mettre dans un Couvent, & le premier Ministre Valancovelas de s'enfuir, & qu'il est maître des affaires auprès du Roi, cela

causera des brouilleries en Espagne qui feront perdre la Sicile aux Espagnols, & qui nous feront avoir bon marché d'eux en Flandres. Voila cette Monarchie sur le déclin. Cela est étrange que les Etats aient leurs âges comme les hommes. Je ne sçai si cela ne reculeroit point la paix. La moitié du Pont rouge du côté du fauxbourg Saint Germain est tombée ce matin à sept heures. Il n'y a eu personne de noié. Le même jour le Pont du Pec est tombé.

CCVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte de G..

Ce 25. Janvier 1677.

VOTRE ami Bussy n'est pas un campagnart pour se coucher à dix heures quand il n'a rien de meilleur à faire : au contraire il a bien plus de bon sens que vous de ne se point échaufer le sang, & de se conduire de maniere à vivre cent ans, & à n'en paroître que quarante. J'aime autant les plaisirs que j'ai jamais fait, mais je ne veux plus qu'ils me coûtent de peine. Je veux dîner l'un de ces jours avec vous

chez Toulongeon, & puis chez vous avec la Comtesse de G** & je suis assuré qu'au sortir de table vous demeurerez tous d'accord que le plus habile Courtisan de Saint Germain n'est pas moins campagnart que moi.

CCVII. LETTRE

Du Comte de Bussy au Duc de Saint-Agnan.

A Paris, ce 1. Fevrier 1677.

NE vous souvenez-vous pas, Monsieur, qu'en 1673. le Roi m'aiant permis de venir ici, Sa Majesté vous dit quelque tems après, qu'on m'attribuoit des chansons, qu'il sçavoit bien que je n'avois pas faites. Voici une pareille rencontre où le Roi ne se laisse pas surprendre aux méchans ni aux sots.

J'admire Sa Majesté de voir en un moment le vraisemblable de ce qu'on lui dit de moi. Il sçait bien que j'ai l'âge & la raison, qui sont nécessaires pour faire sage tout le monde, & que j'ai par dessus cela une longue pénitence qui me fait plus sage que tous les barbons. S'il sçavoit la reconnoissance que j'ai dans le cœur de la

justice qu'il me fait, il me feroit peutêtre des graces. Quoi qu'il fasse, je l'aimerai toûjours comme mon bon Maître, au châtiment duquel je dois ce qui me manquoit de bonnes qualitez. Quand il lui plaira, je lui devrai le bien dont j'ai besoin, & que je me suis donné l'honneur de lui demander par la lettre que vous m'avez fait la grace de présenter à Sa Majesté.

CCVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Duc de Saint-Agnan.

A Paris, ce 19. Fevrier. 1677.

MON fils m'a dit que vous songiez à moi, Monsieur. Je vous en rends mille graces. Il faut dire la verité, vous êtes l'exemple des bons & genereux amis. Non seulement vous ne m'avez pas abandonné dans une longue adversité, mais vous êtes aussi soigneux de me rendre de bons offices, que les autres le sont de leurs propres interests. Je vous assure aussi, Monsieur, que je suis un origical de reconnoissance, & que je n'aime & n'estime rien tant au monde que vous.

CCIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Premier Président de Dijon.

A Paris, ce 25. Mars 1677.

VOus avez sçu, Monsieur, la vigueur avec laquelle le Roi fit attaquer les dehors de Valenciennes, & la fortune avec laquelle il alla plus loin qu'il ne pensoit. Un grand Roi à la tête de son armée, à qui l'argent ne manque point, qui a de bons Officiers & de bons Soldats, ne trouve guéres de résistance en des gens qui n'ont ni Roi à leur tête, ni bons Generaux, ni argent. Lundi dernier 22. de ce mois Sa Majesté arriva devant Cambray qu'il avoit fait investir deux jours auparavant; on ouvrira la tranchée le premier Avril. Le Gouverneur est un Espagnol appellé Dom Pedro Savala. La Garnison assez nombreuse est composée d'Espagnols, de Valons & d'Allemans. On s'attend à un plus long siege, & à plus de résistance qu'à Valenciennes. Dieu nous conserve le Roi; Nous avons raison de prier pour lui, car les hazards où il s'expose tous les jours font trembler les gens de bien. Un de mes

amis m'écrit du Camp du 25. de ce mois qu'il a ouï dire au Roi, que si la place tenoit quinze jours ou trois semaines, Sa Majesté ne reviendroit pas [comme elle avoit résolu en partant] & qu'il commenceroit la campagne plûtôt que de venir dire à la Reine bon jour & adieu en même tems. Ces paroles affligent fort les Courtisans.

Le Roi a fait un grand détachement de son armée, qu'il a envoié à MONSIEUR à Saint Omer, sur l'avis qu'il a eu que les ennemis faisoient quelque mouvement du côté de Bruges, pour essaier à secourir cette place. On commence à entrer en matiére à Nimégue, & l'on a débuté par les interests du Prince de Lorraine. Le Maréchal de la Ferté a fait un compliment au Roi sur la prise de Valenciennes, par lequel entre autres choses il lui rend très-humbles graces de ce qu'il l'a vengé.

CCX. LETTRE

Du Comte de Bussy à M. de la R..

A Paris, ce 9. Avril 1677.

JE vous rends mille graces, Monsieur, de la peine que vous avez prise de me man-

der des nouvelles. J'en sçavois quelques-unes de celles que vous m'apprenez ; mais vous me les mandez toutes, & avec plus de suite que je ne les sçavois. Je ne m'étonne pas que le Roi trouve par tout si peu de résistance ; les ennemis ont grand'peur d'une armée qui a son Roi à sa tête, lequel s'expose comme ses soldats. Outre un exemple comme celui-là, le canon & les récompenses qui ne manquent point, font réussir à tout. Le Gouverneur de Cambray Dom Pedro Savala, fera peutêtre comme fit le Gouverneur de Besançon : il fit tuer tous les chevaux de sa cavalerie la veille, & se rendit le lendemain ; ce ne fut pas pour faire une plus longue défense, ce fut pour nous empêcher de profiter de ces chevaux. Les mouvemens du Prince d'Orange & de Villa-Hermosa n'empêcheront pas Saint Omer d'être pris. Le Roi est bienheureux que la prise inopinée de Valenciennes lui ait permis de faire un détachement de son armée pour envoier à MONSIEUR, qui sans cela auroit été obligé de lever le siege de Saint Omer. Je ne doute pas que les Courtisans n'aient beaucoup d'impatience de revenir : leur assiduité leur est aussi bien comptée à S. Germain qu'à Cambray, & leur coûte

pas tant de peines ; cependant je ne croi pas qu'ils aient encore longtems à pâtir. Il me paroît qu'après la prise de Cambray & de Saint-Omer, le Roi s'en reviendra, n'y aiant plus rien à faire digne de l'occuper. Le Parlement d'Angleterre nous hait fort, mais le Roi rabbat les coups; son sçavoir faire nous garantira de leurs mauvais desseins. Un Prince qui récompense aussi volontiers & aussi à propos que le Roi, est toûjours bien servi; mais je fais une réflexion sur ces récompenses, qui est que le Roi ne donne plus guéres de Gouvernemens de Places à des gens de grande qualité ; & c'est le Cardinal Mazarin qui l'en a rebuté, après l'exemple de ceux qui se sont faits faire Maréchaux par leurs Gouvernemens. Sa Majesté ne donne plus encore de Gouvernemens de Province qu'à des Gentilshommes, qui ne sçauroient jamais être en état d'en abuser contre son service. Les Dames vous rendent mille graces de vôtre souvenir, elles sont vos très humbles servantes. Pour Madame de Sc***elle vous fera bien son compliment elle-même: car pour ceux que vous lui faites dans ma lettre, ruse de guerre ; nous ne croions pas aux apparences, quand il y a de bonnes raisons contraires.

CCXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à S. A. R. MONSIEUR.

A Paris, ce 12. Avril 1677.

MONSEIGNEUR, ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai pris à tout ce qui est arrivé de bien & de mal à V. A. R. une tres grande part ; mais je n'ai jamais été touché d'aucun évenement, comme je viens de l'être de la bataille que vous venez de gagner. Outre toutes les qualitez, MONSEIGNEUR, qui vous attirent l'estime & l'admiration de tous les honnêtes gens, j'ai encore une raison particuliére d'avoir pour V. A. R. des sentimens plus respectueux & plus tendres que les autres hommes. Vous m'avez toûjours fait l'honneur de me témoigner que vous compatissiez à mes disgraces ; & la reconnoissance que j'en ai, m'interessera extrémement à tout ce qui vous arrivera jamais. Je vous supplie très humblement de le croire, & que je suis, &c.

CCXII. LETTRE

Du Marquis de Buſſy au Comte de Buſſy ſon Pere.

Au Camp d'Abinguem, ce 12. Avril 1677.

JE vous avois écrit un mot hier, Monſieur, qui étoit ſeulement pour vous apprendre qu'il ne m'étoit arrivé nul accident fâcheux; mais je crus qu'il ſeroit aſſez tems de l'envoier ce matin à la poſte, & elle partit hier à minuit; ainſi au lieu de quatre lignes que je me donnois l'honneur de vous écrire, je le vais faire plus au long. Avant que je vous parle de ce qui ſe paſſa hier, je vous dirai que le 8. que je vous écrivis de Montreuil, je ne pus venir coucher qu'à Boulogne; mais que le 9. de grand matin j'arrivai à Ardres où je dînai avec Monſieur de Rouville; après quoi comme il me faiſoit ſeller un de ſes chevaux, un Capitaine de l'armée de MONSIEUR, qui paſſoit là par hazard, nous apprit que MONSIEUR aiant laiſſé la tranchée de Saint Omer ſuffiſamment garnie, & une groſſe garde de Cavalerie pour la ſoûtenir, avoit marché au devant des ennemis, qui étoient déja près de Caſſel à quatre

quatre lieuës de Saint Omer. Cela fit que Rouville le fils Officier des Gendarmes de la Reine voulut venir avec moi, & qu'au lieu d'aller droit à Saint Omer qui est à quatre lieuës d'Ardres, nous vînmes coucher à l'Abbaye d'Ouatte qui n'en est qu'à trois lieuës, & qui nous avançoit beaucoup sur le chemin de l'armée. Nous aprimes là par le Regiment de la Couronne, & par les Dragons de Sainsandoux qui venoient de Bergues où on les avoit envoiez crainte qu'il ne fût attaqué, qu'ils alloient la joindre en diligence. Nous partîmes donc d'Ouatte le 10. de grand matin, & nous arrivâmes à l'armée sur le midi. Je rencontrai d'abord MONSIEUR, qui me demanda si j'étois Officier; je lui répondis qu'oui, & que je venois servir d'Aide de Camp auprès de Monsieur le Maréchal d'Humieres. Un moment après, je rencontrai ce Maréchal, à qui je donnai votre lettre, & qui me reçut fort honnêtement. Nous marchâmes longtems ensuite le long de la ligne avec MONSIEUR; & sur les deux heures on s'apperçut que les ennemis aiant passé en deçà du Mont-Cassel, il n'y avoit plus qu'un fort petit ruisseau entre eux & nous; & comme ils avançoient fort leur droite, on crut qu'ils

vouloient marcher sur le derriere de notre armée du côté d'Ouatte; ce qui fit qu'aiant renvoié promtement les Dragons de Sainsandoux dans cette Abbaye, pour conserver ce poste là, on envoia des ordres de tous côtez pour faire marcher l'armée à un village qui étoit à une lieuë sur notre gauche appellé Busculé. MONSIEUR marcha donc à la tête de l'aîle gauche de ce côté là; & pendant le chemin aiant sçu que j'étois venu ce jour-là de Busculé, il me parla fort sur le chemin qu'il y avoit d'ici là; & comme je lui en rendis bon compte, il me fit l'honneur de m'en remercier. Lorsqu'il fut arrivé à un moulin, il fit appeller quelques Officiers Generaux avec lesquels aiant long tems raisonné, ils jugerent que les ennemis ne marcheroient point ce jour-là, & qu'ils camperoient apparemment en bataille où ils étoient; que s'ils marchoient le lendemain, nous serions encore en état de leur couper chemin, & que s'ils vouloient longtems demeurer-là, nous pourrions nous retrancher. On fit donc faire alte à l'armée dans l'endroit où elle étoit en ce moment, c'est-à-dire, un peu plus sur la gauche qu'elle n'étoit le matin. On campa là en bataille, & on ne fit rien le reste

du jour, sinon sur la gauche où Monsieur d'Albret voulut garder un passage ; & les ennemis le voulant forcer, l'escarmouche y fut un peu chaude. Le Regiment de Navarre y perdit assez de gens, & entre autres il y eut treize soldats tuez d'un coup de canon. Enfin la nuit fit cesser ce petit combat, & chacun demeura dans le poste qu'il tenoit. Le lendemain onziéme qui étoit hier, Monsieur le Maréchal d'Humieres monta à cheval sur les cinq heures du matin dans le dessein d'aller voir la tranchée de Saint-Omer, & de faire hâter le siege ; mais aiant trouvé MONSIEUR, il marcha auprès de lui du long du front de Bandiere. Dans ce tems-là un Sergent de nos troupes aiant abandonné sans ordre une Abbaye appellée Piennes sur notre gauche, les ennemis s'en saisirent. Monsieur de Luxembourg aiant commandé des gens pour la reprendre, ils n'en purent venir à bout ; & les ennemis en étant paisibles possesseur, y mirent le feu. Il ne se passa rien de remarquable jusques sur les deux heures. MONSIEUR marcha avec le Maréchal d'Humieres, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, résolu ici à une chose, là à une autre. Enfin il résolut avec les deux Maréchaux de marcher aux ennemis. Je

n'entendis point cette réſolution; & Monſieur le Maréchal d'Humieres étant parti au galop pour aller prendre ſon poſte à la droite, je voulus attendre ſon retour auprès de MONSIEUR, croiant qu'il alloit revenir; mais enfin aiant ſçu ce qu'il étoit allé faire, je l'allai trouver. Comme je l'abordai, il m'envoia dire au Regiment de Navarre de marcher aux ennemis, entre leſquels & nous il y avoit un petit ruiſſeau paſſable preſque par tout. Il fit mettre pied à terre aux Mouſquetaires, pour attaquer l'Infanterie qui ſe retranchoit, & que Navarre alloit attaquer d'un autre côté; & lui à la tête des Gendarmes Ecoſſois commença le combat contre un eſcadron des ennemis auſſi bravement que j'aie jamais ouï dire qu'il ſe ſoit fait par un General. Nous rompîmes cet eſcadron l'épée à la main; Monſieur d'Iſenguien eut ſon cheval tué. Je ne quittai point les Ecoſſois, & je ne ſçai ce que devint Monſieur le Maréchal d'Humieres. Nous rencontrâmes un autre eſcadron frais qui nous trouvant en deſordre, nous renverſa. La Grange fut tué là, & Gordes pris. Les Gendarmes de Bourgogne joints à ceux de la Reine & à ceux de MONSIEUR, plierent d'abord. Je leur étois allé dire de charger

l'épée à la main, ils ne le firent cependant qu'avec le pistolet, & s'enfuirent après. Ce fut-là où Beauvau fut tué, & Mongon fort blessé. Le combat dura deux grosses heures; il commença à deux & finit à quatre. Monsieur le Maréchal d'Humieres n'avoit que les Mousquetaires, la Brigade de Revel, la petite Gendarmerie, & la Brigade de Navarre, avec deux Regimens de Dragons. Il fut souvent dans de grandes inquiétudes; il a eu deux Aides de Camp tuez. La déroute des ennemis est entiere: il y a près de trois mille prisonniers, plus de deux mille morts; treize pieces de canon, deux mortiers, tous les caissons, farines, avoines & munitions de guerre prises. Les ennemis se retirerent, c'est-à-dire, s'enfuirent; Monsieur de Luxembourg les poursuivit jusqu'à la nuit, une lieuë par delà Cassel. MONSIEUR a eu deux coups sur ses armes. Cette bataille fait bien de l'honneur au Maréchal d'Humieres. Je vis tuer le Chevalier d'Etauges; Villacel Capitaine dans Tilladet a été tué, Feuquieres blessé, Seppeville blessé, trois Capitaines aux Gardes tuez, dont je n'ai ouï nommer que la Boissiere. Longueval y a très-bien fait, & n'a point été blessé.

CCIII. LETTRE

Du Comte de Bussy au Marquis de la R..

A Paris, ce 14. Avril 1677.

LA Bataille de Cassel m'a extrémement surpris, Monsieur. Je crois bien que MONSIEUR étoit plein de bonnes intentions pour cela, mais je ne pensois pas que le Prince d'Orange voulût hazarder un combat general. Ce n'a pas été une affaire sans conteste, & c'est ce qui rend la gloire de MONSIEUR plus grande. Cette Victoire coûtera une partie de la Flandres aux Espagnols, si la guerre dure. Je doute que le Roi revienne sitôt. J'en serai fâché pour l'amour de vous ; car la campagne d'un volontaire est assez longue de deux mois, & particulierement quand ces deux mois sont Mars & Avril. Je ne me suis pas trompé à la résistance de Cambray ; j'ai toûjours cru que la Citadelle donneroit beaucoup de peine.

CCXIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Duc de Saint-Agnan.

A Chaseu, ce 14. May 1677.

ME revoici dans ma solitude, Monsieur, où je vais commencer à faire les réflexions chrétiennes que vous m'avez inspirées, & continuer les morales que je fais par tout. Comme je sçai qu'il faut aller à la mort de quelque lieu où l'on soit, j'aime autant partir de Bourgogne pour ce voiage, que de Paris ou de Saint-Germain. Cependant je prens mes maux en patience; je ne me plaindrai jamais du Roi parce qu'outre le respect que j'ai pour S. M. l'amitié que j'ai encore pour elle, me lui fait chercher des raisons de ma longue disgrace. Enfin je suis connu pour un homme de qualité: je passe pour avoir de l'esprit & du courage: j'ai servi long tems dans de grands emplois, & l'on croit ma faute une pure bagatelle. Personne ne lui dit cela, & Dieu ne veut pas qu'il y songe de lui-même. Pour moi je veux tout ce qu'il plait à Dieu, & je ne demanderai plus rien au Roi que du bien pour mes enfans: peut-

être ſerai-je plus heureux en leurs perſonnes qu'en la mienne. Quoi qu'il en ſoit, je l'aimerai toûjours, & vous, Monſieur, par reconnoiſſance & par inclination plus que je ne ſçaurois jamais dire.

CCXV. LETTRE

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle de la B***

A Chaſeu, ce 6. Juin 1677.

JE n'ai point déſaprouvé la penſée que vous avez euë de ne pas commencer à m'écrire, Mademoiſelle. J'aime aſſez les Demoiſelles qui ne ſe mettent pas à tous les jours, & cela même a un air de me trouver trop dangereux, qui me fait croire qu'on ne me paſſe pas encore pour un homme ſans conſequence. Demandez à Monſieur votre Pere, ſi je n'ai pas raiſon, Mademoiſelle. Il y a quinze ans que nous n'euſſions rien tant apprehendé que d'être craints; aujourd'hui que nous ſommes grands-peres, nous voulons qu'on nous apprehende, & nous nous retranchons au moins ſur la réputation. Vous avez donc bien fait, Mademoiſelle, de ne m'avoir pas écrit la premiere; mais vous ſeriez auſſi

fort

fort mal de ne me pas répondre, & je ne penſe pas que Madame votre mere avec toute ſa vertu, vous le voulût conſeiller. J'eſpere que ce commerce ne finira pas ſitôt, & qu'il durera au moins juſqu'à ce que nous paſſions notre vie en même pays; car je ne me ſçaurois ôter de la tête que cela arrivera. Je le croi, parce que je le ſouhaite, & je le ſouhaite, parce que je ne penſe pas que la choſe vous fût déſavantageuſe.

CCXVI. LETTRE.

Réponſe de Mademoiſelle de la B.. au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8. Juin 1677.

PUISQU'ON ne peut vous plaire davantage qu'en vous trouvant dangereux, j'ai été ſur le point de vous faire le plaiſir tout entier, en ne vous faiſant point de réponſe. Ma pareſſe y auroit trouvé ſon compte, & je me ſerois épargné la juſte crainte que me doit donner un commerce de lettres avec une perſonne comme vous. A vous parler de bonne foi, c'eſt-là le veritable endroit par où je vous apprehende; & c'eſt ce qui fait que je n'accepte pas le

parti que vous me proposez de la durée de notre commerce jusqu'à ce que nous passions notre vie dans le même pays. Ce terme-là est trop éloigné. Je me sens incapable d'y fournir si longtems, & je crains sur toutes choses les embarquemens dont je ne voi point le bout.

CCXVII. LETTRE.

Du Pere R.. au Comte de Bussy.

A Paris, ce 3. Juin 1677.

QUAND je differe à me donner l'honneur de vous écrire, Monsieur, vous avez trop bonne opinion de vous & de moi, pour croire que je sois capable de vous oublier; ainsi je n'ai pas besoin d'autre apologie que d'avouer que j'ai été un peu paresseux, d'avoir été si peu soigneux à vous demander de vos nouvelles. On se porte bien quand on est aussi Philosophe que vous, & qu'on n'a point de chagrin qu'on ne dompte par sa Philosophie, comme vous faites si bien. Mais comme la Philosophie toute pure ne mene point au vrai Christianisme, il est bon de vous avertir, vous qui voulez être encore plus Chrêtien que Philosophe, d'y penser un peu

& de mêler dans les actions d'équité & de raison que vous aimez à faire, un motif de Religion. On vous aura mandé que le Roi est retourné à Versailles, & que tout y est comme il étoit avant ce grand poids de gloire qu'il vient d'ajoûter à ses autres conquêtes. Les harangues des Cours Souveraines se firent hier. Je n'en sçai point encore d'autres nouvelles, sinon que celle de Monsieur le Premier Président notre bon ami étoit fort belle ; & je le sçai parce qu'il m'avoit fait la grace de me la montrer. Nous partons ce matin pour aller passer les Fêtes à Basville. Je n'ai pas voulu partir sans me donner l'honneur de vous écrire & de vous demander de vos nouvelles.

CCXVIII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy au Pere R..

A Bussy, ce 5. Juin 1677.

J'Ai reçu votre petit Sermon comme toutes les choses qui me viennent de vous, mon R. Pere, & je vous dirai que je reconnois que cette Philosophie qui me fait tant d'honneur & qui me donne tant

de repos, ne me vient que de Dieu, sans lequel je sçai bien que je serois aussi foible qu'un autre. Ainsi, mon R. Pere, vous voyez que ma Philosophie est accompagnée de Christianisme, comme vous me le conseillez; & je vous assure que je ne suis pas content de cela, & que je veux aller plus loin si je puis.

CCXIX. LETTRE.

De Monsieur de.... au Comte de Bussy.

De la Montagne du Pont-à-Mousson, ce 12. Juin 1677.

LE Prince Charles ayant sejourné sur la riviere de Niel quelque tems, & ayant donné de la jalousie à Monsieur le Marechal de Crequy pour Marsal, Mets, & Nancy, prit la résolution de couler le long de la Seille, pour gagner le poste de Pont-à-Mousson: mais notre General bien averti, prit aussi sa marche le long de cette riviere, & leur abandonna tous les passages de la Seille qu'il gardoit, & se rendit le premier sur les hauteurs de Mousson où nous sommes présentement campez en présence des ennemis, qui sont fort emba-

rassez de leur contenance, puisque nous apprenons des gens qui se viennent rendre, que depuis deux jours ils couchent sous les armes; & depuis le même tems notre armée s'est fortifiée de plus de huit mille hommes. Hier à sept heures du soir la Maison du Roi arriva; ce qui les a beaucoup alarmez. Nous ne pouvons rien comprendre à la marche du Prince de Lorraine, pour s'être si fort avancé. Nous sommes à présent plus, ou du moins aussi forts que les ennemis. La journée du neuviéme se passa sans grande action, quoique les armées marchassent à la portée du canon, la riviere de la Seille entre deux. Le Regiment du Comte du Bourg, & celui de Montogé furent envoyez à Nomeny, pour soutenir le passage avec cinq cent Mousquetaires François & cinq cent Anglois Les ennemis ne s'en approcherent qu'à la portée du mousquet. Sur les cinq heures du soir le Maréchal de Crequy craignant que ces troupes ne fussent coupées, leur envoya ordre de se retirer. Montogé s'avança à la Ville, d'où il retira le Lieutenant Colonel du Regiment d'Orleans qui y étoit avec cinq cent Mousquetaires; fit rompre les ponts, & laissa seulement trente Mousquetaires pour amuser

les ennemis, pendant qu'il rassembleroit les troupes : cela se passa sans accident. Ce ne fut pas de même de cent Mousquetaires du Regiment de la Couronne, & de trente Dragons que Monsieur le Marêchal oublia de faire retirer d'une maison entre Nomeny & l'armée, qui ont été pris des ennemis ce matin. Il y a eu une petite escarmouche. Nous sommes trop près les uns des autres, pour que nous nous séparions sans combat ; nous avons toûjours nos chevaux sellez pour cela.

CCXX. LETTRE.

De Mademoiselle de C.. au Comte de Bussy.

A Paris, ce 14. Juin 1677.

VOus avez été servi à souhait, Monsieur. Dans le même moment que je reçus une lettre de Madame de Colligny, je trouvai fort mauvais que vous ne m'eussiez point écrit, & mon chagrin passa jusqu'à la plainte. Je doute qu'on vous puisse traiter plus honorablement ; & si vous n'êtes content, c'est votre faute.

Le Roi est revenu triomphant, comme vous sçavez, & il n'y a rien de nouveau à

Versailles que l'Édit contre les dorures, ni nul changement que dans les habits. Dieu veuille qu'il en arrive dans ma fortune. Je suis fort persuadée que vous en auriez de la joye, & je ne manquerois pas de vous le mander promptement comme une bonne nouvelle. Cette confiance en votre amitié m'en doit, ce me semble, attirer la continuation. D'ailleurs je la souhaite beaucoup; mais c'est aussi, à mon grand regret, tout ce que je puis faire pour la mériter. Cependant, Monsieur, j'y compte, & je ne vous pardonnerois pas s'il me falloit décompter.

CCXXI. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 16. Juin 1677.

MON Dieu, Monsieur, que j'envie la douceur de la vie que vous passez, & que je quitterois volontiers Paris de la maniere que j'y suis, pour une campagne comme la vôtre! Je vis hier T***; il a l'air mortifié comme un Capucin: mais pour de l'esprit, il en a autant que jamais, & même plus agréable; car il l'a plus

doux, & s'il vous en souvient, cela lui manquoit. Nous parlâmes de vous. Il est comme un homme à qui la Cour est devenuë aussi étrangere que s'il étoit un Topinambous.

CCXXII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Chaseu, ce 20. Juin 1677.

IL est vrai, Madame, que je passe ici ma vie doucement & agréablement. Je suis occupé depuis le matin jusqu'au soir; je me fais des plaisirs d'accommoder mes maisons & mes affaires; j'entretiens mes amis de Paris aussi souvent que quand j'y étois; je voi mes amis de ce pays-ci; j'ai des nouvelles de la Cour & des Armées; nous faisons des réflexions Madame de Colligny & moi sur tout cela. Que me faut-il? Rien, sinon que cela dure, & qu'il me vienne quelque petite grace de la Cour, comme celle que vous sçavez que j'attens; & je vous assure qu'avec la raison que j'ai, il n'y a personne au monde plus heureux que moi. Je croi T*** aussi tranquille, mais il est plus regulier

sur les devoirs d'un Chrêtien. J'espere pourtant me sauver par un chemin plus agréable que celui qu'il tient, & puis je l'attens à la perseverance.

CCXXIII. LETTRE.

De l'Evêque d'A.. au Comte de Bussy.

A A.. ce 24. Juin 1677.

LE croiriez-vous, Monsieur? Madame de Ragny & moi vous avons établi pour juge du Traité des Bals que je vous envoye. C'est que vous avez de l'expérience sur cela, & que je compte sur votre sincerité. Je vous supplie donc de m'en dire votre sentiment. Pour moi je croi que les choses qu'il contient sont difficiles dans la pratique : mais elles n'en sont pas moins nécessaires pour le salut. Je suis, Monsieur, avec plus de verité que personne, votre &c.

CCXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Evêque d'A....

A Chaſeu, ce 25. Juin 1677.

J'AI lû l'avis ſur les Bals que vous m'avez envoyé, Monſieur; & puiſque vous ſouhaitez de ſçavoir ce que j'en penſe, je vous dirai que je n'ai jamais douté qu'ils ne fuſſent très-dangereux. Ce n'a pas été ſeulement ma raiſon qui me l'a fait croire, ç'a encore été mon experience; & quoi que le témoignage des Peres de l'Egliſe ſoit bien fort, je tiens que ſur ce chapitre celui d'un Courtiſan ſincere doit être d'un plus grand poids. Je ſçai bien qu'il y a des gens qui courent moins de hazard en ces lieux-là que d'autres; cependant les temperamens les plus froids s'y réchauffent, & ceux qui ſont aſſez glacez pour n'y être point émus, n'y ayant aucun plaiſir, n'y vont point. Ainſi il n'eſt pas néceſſaire de les leur défendre; ils ſe les défendent aſſez à eux mêmes. Quand on n'y a point de plaiſir, les ſoins de ſa parure & les veilles en rebutent; & quand on y a du plaiſir, il eſt certain qu'on court

grand hazard d'y offenser Dieu. Ce ne sont d'ordinaire que jeunes gens qui composent ces assemblées, lesquels ont assez de peine à résister aux tentations dans la solitude, à plus forte raison dans ces lieux-là, où les beaux objets, les flambeaux, les violons, & l'agitation de la danse échauferoient les Anachoretes. Les vieilles gens qui pourroient se trouver dans les bals sans interesser leur conscience, seroient ridicules d'y aller ; & les jeunes à qui la bienséance le permettroit, ne le pourroient pas sans s'exposer à de trop grands perils. Ainsi je tiens qu'il ne faut point aller au bal quand on est Chrétien, & je croi que les Directeurs feroient leur devoir, s'ils exigeoient de ceux dont ils gouvernent les consciences, qu'ils n'y allassent jamais.

CCXXV. LETTRE.

Réponse de l'Evêque d'A .. au Comte de Bussy.

A A. . . ce 26. Juin 1677.

RIEN ne me paroît mieux écrit, Monsieur, ni de meilleure foi que la lettre où vous m'avez expliqué vos sentimens sur les bals. Je la regarde comme une dé-

liberation digne d'être miſe dans les Archives de l'Evêché, & qui peut être auſſi utile que celle des plus fameux Docteurs de Sorbonne. Quand vous voudrez parler de cette ſorte, j'eſtime qu'on ne pourra mieux faire que de prendre vos avis.

CCXXVI. LETTRE.

De Monſieur de C.... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 26. Juin 1677.

JE vous aſſure, Monſieur, que bien loin de me rendre un juge favorable, vous m'auriez extrémement offenſé ſi vous vous étiez ſervi d'une autre recommandation auprès de moi que de la vôtre. Vous pouvez aſſurément vous vanter de l'honneur d'être connu de moi, & d'avoir tous les accès neceſſaires dans ma maiſon ; & il me ſemble que voilà une déclaration aſſez capable de flater votre vanité, & de faire trembler tous ceux qui auront jamais affaire contre vous au Conſeil. J'ai appris avec joye que j'étois Rapporteur de Madame de Colligny, & je vous ſupplie de croire qu'il n'y va pas moins que de mon ſalut, qu'elle ait une bonne cauſe.

Après cela laissez moi faire, & soyez persuadé, Monsieur, (toute plaisanterie à part) que j'aurai toujours une extrême application, pour vous faire connoître en toutes rencontres, que personne au monde ne vous estime plus que je fais, & n'est plus sincerement à vous que, &c.

CCXXVII. LETTRE.

Du Pere B... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 29. Juin 1677.

JE pourrois fort bien me dispenser de vous faire réponse, Monsieur. Il faut être raisonnable pour avoir commerce avec vous, & je ne le suis point depuis votre départ. Vous pensez que je vais vous dire qu'on n'a guéres de raison quand on ne vous voit point. Plût à Dieu que je n'eusse à vous dire que cela! Vous sçaurez donc qu'il y a plus de six semaines que mes douleurs de tête m'ont repris avec violence, & que j'en suis devenu presque bête. Car vous sçavez, Monsieur, que ce mal là attaque en quelque sorte la raison. *Atque affigit humo divinæ particulam auræ.* C'est un vers d'Horace, que M le Premier Président applique à la migraine; & rien

à mon gré n'exprime plus vivement l'effet de ces douleurs aiguës, qui ne permettent pas de penser, & qui abbrutissent même un peu. Cependant j'aime mieux m'exposer à dire des sottises qu'à ne vous rien dire du tout. Mais n'allez pas aussi vous imaginer que j'aye perdu l'esprit, comme certaines gens à qui je n'ai pas le bonheur de plaire, en font courir le bruit dès que je retombe malade. Malgré tous mes maux, & malgré le vers du Poëte, il me reste encore assez de bon sens pour goûter les bonnes choses que vous me dites. Les endroits de votre Parc qui ont de l'air du bout du monde, me donnent des idées agréables qui me degoûtent de Paris, & qui me font soûpirer après votre solitude. Je croi que le vrai bout du monde me plairoit en votre compagnie, & que j'y passerois fort bien mon tems avec vous. Mais comme l'experience nous en coûteroit peutêtre cher, je suis d'avis que vous m'en croyiez sur ma parole, & que nous n'allions pas si loin pour avoir du plaisir.

J'ai bien envie de voir les Inscriptions que vous avez mises dans la Gallerie de Bussy sous les portraits des principales personnes de la Cour: elles me font souvenir ces Inscriptions si justes & si spirituelles,

de ce que dit Ciceron au ſujet des Livres de ſa Biblioteque bien choiſis & bien rangez, que c'eſt comme l'ame & l'intelligence du logis. *Mens addita videtur meis ædibus.* Vous ne vous contentez pas, Monſieur, d'avoir de l'eſprit plus qu'un autre, vous voulez même que votre maiſon en ait, & que tout y reſpire cette delicateſſe qui vous eſt naturelle. Cela marque qu'en dépit de la mauvaiſe fortune vous avez la tête nette, & que vous êtes bien au deſſus des nuages qui nous offuſquent de tems en tems nous autres pauvres mortels ſujets à de violentes migraines, & à des douleurs encore plus inſupportables que la migraine qui ne dure que vingt-quatre heures.

J'apprens au reſte avec joye que vous devenez de jour en jour plus Chrêtien, & que vous ſongez tout de bon à votre ſalut. Croyez-moi, Monſieur, toute la faveur des Rois de la terre ne vaut pas un des ſentimens que Dieu vous inſpire dans la retraite: car enfin rien n'eſt eſtimable que ce qui eſt éternel, ou qui a rapport à l'éternité. Qu'auriez-vous gagné à la Cour que de grands honneurs & de grandes Charges, qui n'auroient ſervi qu'à vous entêter des folies du monde, & qui vous

auroient peutêtre fait oublier Dieu? Ceux qui ont eu plus de fortune que vous, avec moins de merite & moins de service, en sont-ils devenus plus sages & plus gens de bien, pour avoir été faits Chevaliers du Saint-Esprit, Marêchaux de France, & Gouverneurs de Provinces? A l'heure de la mort ces heureux du siécle maudiront leur prosperité, si cependant Dieu leur fait la grace de se reconnoître. Mais en voilà trop pour un malade comme moi; & c'en est assez sur ce chapitre pour un solitaire comme vous qui aime à faire des réfléxions, & qui veut sincerement se sauver. Je suis du meilleur de mon cœur, &c.

CCXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere B..

A Chaseu, ce 13. Juillet 1677.

Je me doutois bien, mon R. Pere, que vous étiez malade, puisque vous ne me faisiez point de réponse. Je me flattois pourtant quelquefois de l'esperance que vous pourriez être à la campagne. Au reste je ne vous sçaurois beaucoup plaindre de vos maux de tête; on ne meurt pas de cela, & ils viennent même de trop de santé;

té : l'âge vous en guérira. Tout ce qu'il y a de vieux Seigneurs à la Cour, voudroient bien avoir votre migraine à votre âge, & même votre profession. Oui, je suis assuré que les vieux Marêchaux voudroient être sujets à la migraine, & n'avoir que quarante ans. Ainsi, mon R. Pere, consolez-vous par la réfléxion qu'il y a des gens heureux qui voudroient être en votre place. Pour moi, je serois mort il y a longtems, si je n'avois trouvé moyen de me consoler, & je vis au moins en dépit de la fortune.

CCXXIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Présidente d'O....

A Chaseu, ce 12. Juillet 1677.

JE vous rends mille graces, Madame, des plaintes que Madame de Sc*** me mande que vous faites de moi : c'est signe que vous vous en souvenez, & j'estime tout ce qui vient de vous, jusqu'à vos reproches. Ce n'est pas que je ne pusse aussi vous dire quelque chose à mon tour. Je vous écrivis un billet en partant de Paris, qui me paroissoit être d'un bon ami ; ce

pendant vous ne m'avez point fait de réponse. Je vous assure pourtant que ce n'a pas été cela qui m'a empêché de vous écrire; mais depuis que je suis en Bourgogne, je n'ai pas arrêté quatre jours en un même lieu. Je pars encore dans un jour ou deux pour le Comté : mais en quelque endroit que je sois, croyez je vous supplie, Madame, que vous y aurez un ami & un serviteur très-fidele. Je ne vous dis rien du procès que j'ai dans votre Chambre; car ma cause est trop bonne pour employer un aussi grand crédit que le vôtre; je vous garde pour des affaires douteuses. Il est vrai que comme vous ne comptez pas les graces que vous faites à vos amis, & que celle ci n'empêchera pas d'en recevoir d'autres de vous, je vous permets de me faire gagner mon procès.

CCXXX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de C..

A Chaseu, ce 13. Juillet 1677.

JE sçavois bien que je ne serois pas longtems sans vous remercier, Monsieur. L'amitié que vous m'avez promise, & le bon droit de ma fille de Coligny m'en as-

furoient. Je vous ai la même obligation de l'Arrêt que vous lui venez de donner, que si vous vous étiez damné pour elle, & je suis bien-aise que vous vous sauviez en me faisant plaisir. Serieusement, Monsieur, je vous suis extrémement obligé non seulement de la chose, mais encore des manieres. Personne au monde ne les a plus honnêtes ni plus galantes que vous: aussi personne n'est plus à vous ni de meilleur cœur que moi.

CCXXXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de la B..

A Chaseu, ce 22. Juillet 1677.

LE meilleur vin de France ne vaut pas le remerciment que vous me faites de mes eaux, Madame. Il est vrai que si elles vous peuvent guérir, je les estimerai sans prix; mais voulez vous sçavoir ce qui leur donnera une grande vertu? Ce sera la tranquillité d'esprit avec laquelle vous les prendrez. Je vous dois être un bon exemple; on nous a fait à tous deux bien du mal, mais vous avez de meilleurs restes que moi; cependant je suis content,

& je le ſerois encore davantage, ſi j'étois auſſi bien que vous. Je ne vous fais point d'excuſe de la liberté que je prens, Madame; car vous ſçavez bien que je me ſuis mis en poſſeſſion de condamner vos chagrins. Si je n'étois votre ami & votre ſerviteur, je n'en uſerois pas ainſi : je ne donne pas mes remedes à tout le monde.

CCXXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Benſerade.

A Chaſeu, ce 3. Août 1677.

J'Ai reçu ici ce que vous m'aviez envoyé, Monſieur. Il n'y a rival qui tienne, ſi faut-il que je vous en remercie. Ce n'eſt pas que je ne voye bien que vous vous ſervez des plaiſirs que vous me faites, pour eſſayer à me faire un méchant tour; mais à tout hazard je veux être reconnoiſſant & content de vous, quand je devrois être le cocu, battu, content. Mais n'admirez-vous point la chaleur avec laquelle toute l'Europe ſe déchire ? Il ſemble que ce ſoit plûtôt la laſſitude de vivre qui fait agir ainſi tout le monde, que l'ambition & que l'amour de la gloire. Si j'étois à la tête

des armées où je pourrois être auſſi-bien que tant d'autres, je ne ferois pas ces réfléxions; mais maintenant que je n'ai autre choſe à faire, je vous avoue que je trouve les gens de guerre bien fous, de faire tout ce qu'ils peuvent pour accourcir une vie qui n'eſt déja que trop courte.

CCXXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A Chaſeu, ce 23. Août 1677.

CE que vous me mandez, Madame, de l'hiſtoire de Meſdames de M** & de F** eſt fort plaiſant. Je ſuis très-diſpoſé à juſtifier la premiere, & à tout mettre ſur le dos de la ſeconde. Elle en portera bien autant de ce côté-là qu'elle en a porté de l'autre. Pardonnez-moi cette mauvaiſe plaiſanterie. Je penſois que le voyage de Fontainebleau ſeroit rompu ou remis à cauſe du ſiege de Charleroy; mais le Prince d'Orange n'a garde de troubler les divertiſſemens de Sa Majeſté. Dès qu'il a ſçu avec quel chagrin le Roi avoit reçu la nouvelle de ce ſiége, il s'en eſt retiré. Je croirois qu'il s'entend avec le Montal pour

lui faire faire sa fortune, & pour lui acquerir de la réputation, s'il ne perdoit la sienne par cette conduite. Serieusement cela n'est pas d'un homme de guerre de prendre si mal ses mesures. Si ceci dure, on comptera les Places qu'il aura attaquées, par les siéges qu'il aura levez.

CCXXXIV. LETTRE.

De Madame de Sc...: au Comte de Bussy.

A Paris, ce 28. Août 1677.

J'Ai pensé perdre Madame de Vigean; c'eût été une grande perte pour moi. J'ai reçu tant d'honnêtetez de sa fille Madame de Richelieu pendant la maladie de sa mere, qu'une autre que moi en espereroit de bonnes suites pour ses affaires: mais ce n'est pas trop ma coutume de prendre l'ombre pour le corps; & ce qui m'a empêché de me mécompter jusqu'ici, & qui m'a fait avoir patience contre tous les coups de la fortune, c'est que j'ai toûjours pris toutes choses au pis. Je deviens encore plus Philosophe que vous ne m'avez vûë, & cela me fait croire que Dieu me prépare encore plus de malheurs contre lesquels il me fortifie.

CCXXXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte du M..

A Chaseu, ce 2. Septembre 1677.

COMME un bon serviteur du Roi, Monsieur, je me réjouis de la levée du siége de Charleroy ; mais comme le vôtre, je suis bien fâché que les ennemis l'ayent levé si-tôt ; car sans cela vous eussiez eu des occasions d'aquerir de la gloire, & ils auroient toûjours fait la même chose. Quoi qu'il en soit, je prens une très-grande part à tout ce qui vous est arrivé, & je suis assurément de tout mon cœur, &c.

CCXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Présidente d'O...

A Chaseu, ce 5. Septembre 1677.

J'ATTENDOIS d'avoir gagné mon procès, Madame, pour vous écrire ; & quoique je le puisse faire sans cela, j'étois bien aise de joindre mes remercimens aux assurances de mes très-humbles services &

mais voyant que mon affaire traînoit un peu, l'impatience m'a pris; & j'ai voulu vous rendre très-humbles graces des bontez que vous avez témoignées pour moi. Il faut dire la verité, Madame, vous êtes bien aimable, non seulement par votre personne, mais encore par votre cœur: & si l'on a mille raisons de se retenir sur les sentimens que vous inspirez, on en a deux mille de s'y abandonner. En arrive ce qui pourra, quelque dangereux que soit votre commerce, je ne le romprai jamais, & je serai au moins toute ma vie votre ami, & votre tres obéissant serviteur.

CCXXXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle de C....

A Chaseu, ce 16. Septembre 1677.

JE vous le dis franchement, Mademoiselle, je ne comprens pas que je vous aime & que je vous estime si fort, & que je vous écrive si peu. Il faut assurement que je me fie trop à l'amitié que j'ai pour vous, & que je croye trop que vous n'en doutez pas. Cependant je pourrois bien à la fin vous donner sujet de croire qu'il y a du

relâchement

relâchement en moi ; & c'eſt ce que je veux éviter plus que choſe du monde. Je ne vous demande pas ſi vos affaires ſont faites ; car ſi cela étoit, vous me l'auriez mandé ; mais ſeulement ſi vous ne voyez pas plus d'apparence à quelque bon ſuccès, que vous n'en voyiez quand je vous quittai. Je vous aſſure que je regarde vôtre fortune comme une partie de la mienne, & que je pourrois fort bien être heureux en vôtre perſonne, ſi je ne le pouvois être moi-même.

CCXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint-Aignan.

A Chaſeu, ce 7. Septembre 1677.

SI le Roi n'avoit donné des marques conſidérables de ſon radouciſſement pour moi, Monſieur, il ne m'auroit pas fait plus de plaiſir, que de vous donner des marques de la continuation de ſes bonnes graces ; & il n'a pas aſſez de puiſſance pour vous faire auſſi grand Seigneur que je le ſouhaiterois. Je doute que j'aille à Paris cet hiver. Je n'ai point de raiſon preſſante d'en demander au Roi la permiſſion, &

pour rien du monde je n'irois sans cela. Il continuëra ma disgrace tant & si longtemps qu'il lui plaira, je ne l'en aimerai ni je ne l'en respecterai pas moins ; & je vous ai toûjours dit & mandé, que j'etois assuré que Dieu étoit trop juste pour ne pas enfin couronner ma patience & ma résignation, & pour ne pas inspirer à Sa Majesté des sentimens de bonté pour moi. J'espere même que cela passera par vos mains, & qu'avec toutes les graces qu'il aime à vous faire, il vous fera encore celle de me faire du bien.

CCXXXIX LETTRE.

De Madame de Sc ... au Comte de Bussy.

A Bussy, ce 10. Septembre 1677.

JE suis triste, Monsieur, je viens de l'enterrement de Madame de Puisieux. On n'a jamais vû une personne mourir si vivante, avec tant de feu & tant de presence d'esprit. Il n'y avoit pas quinze personne à l'enterrement de cette femme si connue & si recherchée. Je suis fort aise de vous sçavoir aussi heureux qu'on le peut être. Les gens raisonnables se le font tous

seuls malgré la fortune. Vous avez de la santé & de l'esprit bien reglé; vous avez le nécessaire pour la vie d'un homme de qualité, & auprès de vous une fille heureuse, d'un grand mérite, & que vous aimez fort. En voilà assez pour vivre agréablement. Vous mériteriez assurément une fortune plus brillante: mais Dieu ne l'a pas voulu; & quand vous l'auriez, vous auriez aussi peu d'amertume. Pour moi j'essaye de mettre toute sorte d'ambition hors de mon cœur. J'aime presque autant avoir ces sentimens-là que la fortune.

CCXL. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Chaseu ce 15. Septembre 1677.

LA mort de Madame de Puisieux m'a autant surpris que si elle n'avoit eu que trente ans. La maladie dont elle se tira il y a deux ans, m'avoit fait attendre une plus longue suite d'années pour elle. Cependant elle en avoit assez. Dieu veuille que nous allions aussi loin avec un aussi bon esprit qu'elle en avoit. Ce peu de monde connu à son enterrement après avoir

été si recherchée pendant sa vie, marque non seulement la lâcheté du cœur humain, mais encore la crainte qu'on avoit d'elle quand elle vivoit. D'un autre côté aussi ce délaissement ne lui importe guéres.

CCXLI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de la R*

A Bussy, ce 2. Octobre 1677.

VOus dites, Madame, que si on n'ose pas m'aimer autant que je suis aimable, on sçait au moins m'honorer autant que je suis honorable. Je ne prendrois pas le change d'une belle Dame, comme vous, Madame. Il ne m'appartient pas d'être honoré de vous; & je vous permettrois fort bien de m'aimer, si vous y trouviez vôtre compte. Pour moi si je me sentois digne d'être aimé, j'aimerois assez facilement les personnes aimables: mais la gloire me retient; & cela me fera contenter de vous dire que personne n'est plus assurément vôtre ami & vôtre très-obéissant serviteur que moi.

CCXLII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Duc de Saint-Aignan.

A Bussy, ce 3. Octobre 1677.

Vous m'aviez dit, Monsieur, que le présent que vous avoit fait le Roi d'une frégate, vous serviroit à faire parler de vous. Vous n'avez pas été longtems à me tenir parole. Cela fait bien voir que si l'on vous mettoit en état de faire de plus grandes choses, vous feriez bien plus de bruit, & que vous rendriez de plus grands services au Roi. J'espere que Sa Majesté vous donnera le moyen de le faire, & qu'on ne donnera plus de si étroites bornes à un mérite comme le vôtre. Vous, Monsieur, qui avez toute l'ambition qu'un galant homme doit avoir, ne le souhaitez assurément pas plus que je fais ; car vous ne vous aimez pas plus que je vous aime.

CCXLIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere R. . .

A Bussy, ce 5. Octobre 1677.

JE vous rends mille graces, M.R.P du livre que Cramoisy me vient d'envoyer. Vous voyez bien que j'en connois l'Auteur. Il a beau se cacher en supprimant son nom, il se montre par son bon sens, par la netteté de ses expressions, & par cette noble simplicité dont il fait tant de cas. Il faut dire la verité, M. R. P. vous qui avez si bien écrit jusqu'à présent, n'avez rien fait de si beau que ce petit Traité; & je voudrois bien qu'il vous pris envie de l'étendre. Vous le ferez si vous tenez vôtre parole; car je ne doute pas qu'il n'ait l'approbation des gens de bon goût. Il vous paroîtra vain de vous dire après cela que ma fille de Colligny & moi en avons été fort touchez: mais vous sçavez, M.R.P. que j'aime si fort la verité, que quelquefois j'en considere moins la modestie. Cela vient aussi de ce que les malheureux qu'on accable ont si grand'peur qu'on ne les méprise, qu'ils en sont moins modestes.

CCXLIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere B . .

A Bussy, ce 5. Octobre 1677.

VOus me ferez un fort grand plaisir de me parler de votre dessein, mon R. Pere. Je m'instruirai en raisonnant sur ce que vous appellez vos doutes ; car je ne pense pas qu'ils soient d'autre nature que les doutes du Bas-Breton, qui étoient de belles leçons. Le mot de *Mens ædibus addita*, est fort à propos dans la Bibliotheque de votre Maison ; il seroit trop vain dans la mienne. Cependant je le trouve fort beau. J'ai peur de me laisser tenter à le mettre icy sur votre parole. Le P. Rapin & vous m'avez si fort dit que j'avois de l'esprit, que je vous offenserois d'en douter. Vous êtes tous deux bons connoisseurs & mes bons amis ; vous ne voudriez pas me tromper. Je le croi donc un peu ; il s'en faut bien que je le croye au point que vous me le dites.

CCXLV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint-Aignan.

A Buſſy, ce 9. Octobre 1677.

IL y a près de quinze jours que je me donnai l'honneur de vous écrire, Monſieur, ſur l'action que vous aviez faite pour le ſervice du Roi dans vôtre Gouvernement : aujourd'hui je me réjouis de votre retour à la Cour, parce que je ſçai la joye que vous avez d'être auprès de Sa Majeſté, & que je crois que vous ne perdrez pas l'occaſion de le faire ſouvenir d'un homme qui l'aime malgré les châtimens qu'il a reçus. Il n'y a rien de ſi vrai, Monſieur, quoiqu'il ſoit extraordinaire. J'aime le Roi parce qu'il eſt aimable ; & les châtimens que j'en ai reçûs ne détruiſent pas mon inclination, parce qu'ils ſont juſtes, & que je croi qu'enfin il aura pitié de mes longues ſouffrances en faveur de mes longs ſervices, & peutêtre de quelque mérite dont Sa Majeſté ne croit pas que je ſois tout-à-fait privé. Je voudrois bien me donner l'honneur de lui écrire. Il me ſemble toûjours que ce ſera la derniére lettre

qui lui fera bien voir mon cœur pour lui. Cependant, Monsieur, il faut avouer que c'est un surcroît de malheur aux miserables de n'être pas crus quand ils disent qu'ils aiment ceux qui peuvent finir leur misére; l'on croit qu'ils ne parlent ainsi que pour faire changer leur condition. Ce qui me reste donc à faire, c'est de prier Dieu qu'il inspire au Roi des sentimens de clemence pour moi, & de continuer de supplier très humblement Sa Majesté de finir mes maux. Pour vous, Monsieur, aimez-moi toûjours; car personne (je n'en excepte pas même ce bon Maître à qui vous avez tant d'obligation) ne vous aime plus que je fais.

CCXLVI. LETTRE.

Du Pere B.. au Comte de Bussy.

A Paris, ce 17. Octobre 1677.

PUISQUE vous voulez bien, Monsieur, que je vous parle du dessein qui me roule dans la tête, je commencerai par vous expliquer mon plan. Comme ces sortes de matiéres se traitent mieux en dialogues qu'autrement, je veux introduire deux personnages, dont l'un ait l'esprit

droit & le goût bon, l'autre plus de vivacité & plus de brillant que de solidité & de justesse. Celui-là sera charmé des Anciens, & des Modernes qui se sont formez sur les Anciens : celui-ci sera ébloui de toutes les fausses beautez des Italiens & des Espagnols. Ces deux caracteres opposez feront un beau jeu & un agréable contraste. Mon dessein étant de faire une critique des pensées vicieuses qui se rencontrent dans les Auteurs, (je dis dans les bons) & d'apprendre par là à bien penser, je ferai tomber d'abord la conversation de mes deux hommes sur les pensées des Ouvrages d'esprit. Et comme la premiere qualité de la pensée c'est d'être vraye, le premier dialogue sera contre les pensées fausses. Mais parce que la verité ne suffit pas toujours, & qu'il y a des pensées qui sont mauvaises à force d'être vrayes, le second dialogue traitera des pensées nobles, agréables, délicates, qui ajoûtent quelque chose à la verité, qui surprennent & qui piquent, comme celles de Crassus, dont Ciceron dit : *Sententia Crassi tam vera, tam nova, tam sine pigmentis, fucove puerili.* Vous voyez que le *nova* encherit sur le *vera*. Mais aussi parce qu'en voulant penser noblement, agréablement, délicate-

ment, on donne pour l'ordinaire dans les vices oppoſez, le troiſiéme dialogue traitera des penſées hyperboliques, affectées, raffinées; & finira par les penſées ſimples, naturelles & naïves, en faiſant voir que la penſée n'eſt point parfaite, ſi le caractere noble, agréable & délicat ne ſe joint au caractere ſimple, naturel, & naïf. Je ne prétens pas que toutes les penſées doivent être tout à la fois nobles & ſimples, agréables & naturelles, délicates & naïves; car les differens ſujets demandent des penſées de differente eſpece. Je prétens ſeulement que quand la matiere demande quelque choſe de noble & de grand dans la penſée, il n'y ait rien d'enflé ni d'outré, & ainſi du reſte. Comme les plus belles penſées ſont vicieuſes quand elles ne ſont pas claires & nettes, le dernier dialogue ſera contre l'obſcurité & le galimatias. Voilà à peu près mon plan, qui eſt mieux arrangé dans ma tête. Il ſuffit, Monſieur, que vous le conceviez en gros, pour me dire ce que vous en penſez.

Je ne puis executer mon deſſein ſans avoir devant moi un grand nombre de penſées bonnes & mauvaiſes; & c'eſt pour cela que j'en ramaſſe de tous côtez des Auteurs anciens & modernes, c'eſt-à-dire,

que je leve des troupes pour combattre. Au reste, sans vous flater, Monsieur, je vous déclare que vous serez mon Héros ; car vos pensées ont justement le caractere de perfection que je cherche. Il faudra bien aussi que par reconnoissance vous me fassiez part de vos réfléxions, & que vous me donniez vos conseils. Je suis sûr qu'avec un guide comme vous je ne m'égarerai pas, & que je ferai même de nouvelles découvertes dans un pays assez inconnu.

CCXLVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte de G....

A Bussy, ce 29. Octobre 1677.

LA maniere dont vous recevez mon estime & mon amitié, Monsieur, ne me fait pas repentir de vous l'avoir donnée.

Je le ferai encor', si j'avois à le faire.

Je n'irai pas cet hiver à Paris ; je ne veux point fatiguer le Roi de ces sortes de demandes sans nécessité : mais ce que je ne ferai pas cet hiver, je le ferai une autre fois. Monsieur le Tellier est bien digne de la place où le Roi le vient de mettre, par ses services & par son mérite particulier.

Voila une maison bien élevée. Une marque que c'est avec raison, c'est l'approbation générale. J'ai sçu le choix des nouveaux Historiens du Roi, & la gratification que Sa Majesté leur a faite. Il faut dire le vrai, il ne sçauroit mieux placer ses bienfaits, & c'est ce qui s'appelle la fleur des gens de lettres. Pour ce que vous me mandez que Madame de **** refuse deux cent mille francs, je vous dirai comme le vieux Sennetere: Les gens d'honneur n'ont point de chausses; & il n'appartient pas à ceux qui n'ont point de pain, de faire les généreux.

CCXLVIII. LETTRE

Du Comte de Bussy au Chancelier le Tellier.

A Bussy, ce 30. Octobre 1677.

MONSEIGNEUR, je vous l'avois bien dit qu'à la fin cette grande dignité vous tomberoit entre les mains: mais pour n'en être pas surpris, je n'en suis pas moins aise. Je vous assure que j'en ai autant de joye que s'il me restoit encore quelques espérances du côté de la Cour. Il n'y a plus que deux choses de ce côté-là, pour

lesquelles je ne ſuis pas indifferent : la gloire du Roi, & les avantages de votre Maiſon. Il m'en arrivera ce qui pourra ; mais j'aurai cela au cœur juſqu'à la mort, & je ſerai toujours &c.

CCXLXIX. LETTRE

Du Comte de Buſſy à Madame de G...

A Buſſy, ce 2. Novembre 1677.

JE vous rends mille graces, Madame, de l'honneur de votre ſouvenir. Vous m'euſſiez fait encore un plus grand plaiſir de m'envoyer vous-même les vers de Saint-Evremont : mais je voi bien que notre amie vous a gâtée ſur l'écriture. Je ne trouve pas tant cette pareſſe à blâmer en elle (qui n'a jamais fait autre choſe) qu'en vous qui aviez ſi bien commencé, & à qui les lettres n'ont jamais fait tort. Cependant, Madame, il ne faut pas laiſſer de vous aimer avec cette imperfection ; car toutes les graces que vous avez d'ailleurs, ne laiſſent guéres prendre garde à ſi peu de choſe.

CCL. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte de G..

A Bussy, ce 3. Novembre 1677.

VOus dîtes dernierement à ma fille de Rabutin que vous aviez des vers à m'envoyer ; cependant je les ai eus par d'autres que par vous. Mais comme il y a des fautes, je vous prie de me les envoyer comme vous les avez reçus de nôtre ami Saint-Evremont. Je suis d'accord avec lui, qu'on peut faire l'amour toute sa vie; mais qu'il faut se cacher quand on vient à un certain âge. Il n'y a que vous, mon cher, qui pouvez être galant avec bien-séance jusqu'au tombeau. Je ne vous répons pas de la fidelité de vos maîtresses : mais elles s'y prendront de bonne heure si vous ne les quittez le premier.

Couplet de chanson envoyé par le Comte de Bussy à Madame de Se...

Jamais douceurs vous ne me dites,
Tant que je suis à vos genoux ;
Mais aussitôt que je vous quitte,

Vous m'écrivez d'un ſtile doux.
Quoi ! ſerai-je le ſeul Carite
Qui ſoit aiſe éloigné de vous ?

CCLI. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 4 Novembre 1677.

IL eſt vrai, Monſieur, je ne vous ai point dit de douceurs à Paris ; mais vous n'en êtes pas encore quitte. J'irai à Buſſy quelque jour vous en conter, & vous ne pourrez-là vous en défendre, car je ſerai toute ſeule, & vous moins occupé. En attendant je vous en écrirai tant que je pourrai. Et peut-on vous dire autre choſe, après vous avoir bien parlé d'honneur, d'eſtime, enfin de tout ce qui vous eſt dû ? Vous avez encore d'une autre ſorte de mérite, qui inſpire quelque choſe qu'on ne vous diroit jamais ſi vous étiez un homme comme un autre. Mais qui ſera-ce qui ſe mêlera de trouver à redire qu'on vous aime de tout ſon cœur ? Pour moi je n'en fais point la petite bouche ; & tant qu'il vous plaira de me l'entendre dire, vous en aurez le plaiſir. Mais vous me par-

lez

lez là dessus avec tant de modestie, que j'apprehende que cela ne vous en donne pas beaucoup, (je dis du plaisir.) Enfin, Monsieur, ma perséverance vous touchera sans doute, & quand vous connoîtrez bien mon cœur, vous ne pourrez peutêtre pas vous dispenser de répondre aux sentimens qu'il a pour vous. Et pour vous montrer, Monsieur, qu'ils sont fort tendres, & que je ne ments point, c'est qu'il faut que je vous embrasse. Vous allez être bien étonné & Madame de Collign y aussi : mais enfin je ne sçaurois m'en empêcher, quand je songe que vous êtes son pere, & l'homme du monde le plus aimable. Monsieur votre fils en rira aussi avec votre permission mais je ne m'en soucie guéres. Riez en tous tant que vous êtes, ce qui est écrit est écrit.

CCLII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Bussy, ce 7. Novembre 1677.

SCAVEZ vous bien, Madame, qu'on offense quelquefois les gens à force de douceurs? Je ne dis pas seulement des dou-

ceurs venant d'une personne desagréable (cela s'en va sans dire,) je dis même des douceurs venant d'une fort aimable personne. Il y faut du mistere & de la rareté; & ce qu'il y a dans votre lettre, bien ménagé, m'auroit fait de grands plaisirs pendant trois mois. Vous voulez que toute ma famille soit notre confidente : le moyen de croire que ce soient là des faveurs? Cependant, Madame, vous vous moquez si joliment de moi, que je serois bien fâché que cela finît. Aimez-moi donc bien ; embrassez-moi tant que vous voudrez ; poussez les choses à l'extremité, je m'abandonne à vous ; & en attendant que vous me veniez dire ici tout ce que vous avez sur le cœur, écrivez-le moi, Madame, vous me ferez un tres grand plaisir ; car si vous ne me prouvez pas vôtre passion, vous me faites voir bien de l'esprit, & je suis l'homme du monde qui entend aussi-bien raillerie, & qui aime le plus à badiner.

CCVLII. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 10. Novembre 1677.

OUY, Monsieur, je sçai bien que l'on offense quelquefois les gens à force de douceurs, & que bien souvent même on les en dégoute : mais je me doutois bien aussi que celles que je vous contois ne feroient pas un si méchant effet. Ce n'est pas que je sois une beauté ; mais c'est que vous les méritez si bien, & que je vous les disois de si bon cœur, qu'il me sembloit que vous les deviez recevoir de même. Il est vrai que vous en auriez eu pour plus de trois mois d'une autre qui les auroit sçû ménager. Pour moi, je n'y entends rien. On voit bien que je ne suis pas coquete, & que c'est la belle passion toute pure qui me fait parler sans art & sans conduite. Car enfin en peut-on avoir une plus sotte que de mettre toute votre famille dans ma confidence? Vous avez bien raison de me le reprocher. Mais cachons lui le reste, Monsieur ; j'y consens. Ce ne sera pas le pire, si cela continue comme il a commencé. Il

nous sera pourtant difficile de nous passer de Madame de Colligny. Elle me paroît bonne personne & assez discrete. Gardons-la, Monsieur, si vous m'en croyez ; car il nous en faut une de cette sorte. Donnez-lui donc quelque matiére de votre part ; jusqu'ici je ne lui en ai pas mal fourni de la mienne. Mais si vous croyez que ce soit assez de me dire que vous me permettez que je me moque de vous, parceque je le fais joliment, vous vous trompez, Monsieur, ce n'est pas là mon compte. Vous me faites trop d'honneur d'un côté, je l'entens comme je le dois ; mais de l'autre je veux être embrassée s'il y a moyen. Mandez moi donc, Monsieur, ce que vous pouvez faire là dessus ; & en attendant je continuerai à vous divertir, puisque vous voulez bien m'assurer que mes lettres ne vous déplaisent pas.

CCLIV. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Bussy, ce 15. Novembre 1677.

VOus voulez être embrassée, dites-vous, Madame, & vous me de-

mandez ce que je puis faire là-dessus. Voilà une belle demande ! Ne sçavez-vous pas bien que je suis né pour faire l'amour, & que je me pique d'avoir le goût bon? Après cela pouvez-vous douter que ma passion ne réponde à la vôtre ? Il me reste seulement un peu de honte que vous m'ayez prévenu. Mais je rencherirai si fort sur vos tendresses à l'avenir, que je remettrai les choses en l'état où elles doivent être ; & dès l'heure qu'il est même, je suis en d'aussi grandes avances auprès de Madame de Colligny que vous : car outre qu'elle voit mes lettres aussi-bien que les vôtres, je lui dis fort souvent que je vous trouve une des plus jolies femmes de France, & d'un commerce aussi agréable. Mais sur quoi je ne finis point, c'est sur la bonté de votre cœur. Quoiqu'on ne puisse trop le louer, je ne sçai si dans le plaisir que j'ai à le faire, il n'entre point un peu d'amour propre. Enfin je le regarde comme un bien à quoi j'ai grande part.

CCLV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M..

A Bussy, ce 11. Novembre 1677.

JE ne comprens pas pourquoi je ne suis pas ami de la Princesse M *** car personne ne l'estime plus que je fais sur tout ce que j'en ai ouï dire. Je n'irai point à Paris que je n'aye l'honneur de la voir ; & je lui promets de lui faire encore meilleur visage que ne lui fait mon portrait, auquel vous dites qu'elle rend souvent visite. Je suis fort fâché de ne sçavoir pas le vieux langage pour l'en entretenir puisqu'elle l'aime : mais je sçai parler bon François. Si elle agrée que je lui dise en cette langue à quel point je suis son admirateur, je n'y manquerai pas.

CCLVI. LETTRE.

Du Comte de L... au Comte de Bussy.

A Fribourg, ce 16. Novembre 1677.

POUR répondre à vôtre lettre, Monsieur, je vous dirai qu'au combat de

Cavalerie que nous gagnâmes près de Saverne, ce furent les ennemis qui le commencerent, en poussant nos gardes ordinaires; que nous n'eumes jamais dessein de nous engager dans une si grande affaire, & que ce qui fit que les ennemis furent toûjours plus forts que nous, fut à mon avis, que comme ils s'étoient préparez, ils avoient fait venir toute la Cavalerie de leur aisle droite, & quelques-uns de leurs Dragons. Pour vous rendre compte maintenant de notre entreprise de Fribourg, je vous dirai, Monsieur, que le Lundi 7. de Novembre Monsieur le Maréchal de Croquy fit marcher son armée, qui étoit séparée dans des quartiers de fourage, & lui fit passer le Rhin le 8. sur un pont qu'il avoit fait faire à une demi-lieuë de Brisac. Le même jour il s'avança avec la Brigade de Beaupré, celle de la maison du Roi, & celle d'Aubijoux Infanterie, pour investir Fribourg. Les ennemis ne sortirent point; notre Infanterie se loga dans un village qui sert de Fauxbourg à la Ville du côté du Château. Il y avoit pourtant quinze cent hommes dans la Place, & le Regiment de Koniac Cavalerie. Fribourg est une assez grosse Ville, au pied des Montagnes Noires d'un côté; de l'autre il y a une

plaine d'une demi-lieuë au plus, & au delà ce sont des bois dont les defilez son extrémement difficiles. Cette Place est fermée par un bon fossé, & une assez bonne muraille fortifiée de demi-lunes, de chemins couverts, & de glacis de trois côtés. Du quatriéme qui est le côté du Château, il y a un grand fauxbourg fermé d'une bonne muraille, flanquée de bonnes grosses tours & d'un fossé sec assez large & creux d'environ deux toises. Ce fut par là que nous l'attaquâmes. Le Château est à mi-côté d'une figure irréguliére. Il y a trois bastions à la premiere envelope sur le roc, le fossé qui est large & profond étant taillé dedans avec mille chicanes. La seconde envelope est élevée au dessus de l'autre, & est encore fort bonne. Tout au haut de la montagne est une grande redoute de pierre très-bonne, avec une demi-lune devant bien fraisée & palissadée. Mercredy 9. toute l'armée arriva devant Fribourg, & ce soir-là on ouvrit la tranchée. Le 14 la Place se rendit. Le Maréchal de Crequy ne voulut recevoir le Gouverneur Schits à composition, qu'il ne lui rendit aussi le Château; ce qu'il fit avec la plus grande bonté du monde, car on ne peut pas y être moins forcé qu'il y étoit. Nous y avons

perdu

perdu environ cent hommes, & eu preſque autant de bleſſez. Le Comte de Buſſet Lieutenant de l'Artillerie, y a été tué. La Freſeliere autre Lieutenant de l'Artillerie, bleſſé aſſez dangereuſement. Le Marquis de la Ferté a eu une grande contuſion à la cuiſſe.

CCLVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A Buſſy, ce 11. Decembre 1677.

VOus avez raiſon, Madame, de dire que l'abbattement ne ſert de rien, & qu'il n'en faut point avoir: mais il n'eſt pas toûjours volontaire; & quand il vient de maladie, il eſt bien difficile d'y réſiſter. J'admire le monde, c'eſt-à-dire, je le mépriſe fort, quand je fais réfléxion ſur la mort du pauvre Premier Préſident que voilà déja oubliée, & ſur tous ces mariages que vous me mandez. Meſſieurs de Lamoignon ſont préſentement abîmez de douleur, & ne croyent pas ſe pouvoir jamais conſoler. Les gens qui ſe marient par inclination ſont tranſportez de joye, & ne croyent pas jamais avoir d'affliction; ce-

pendant les uns & les autres se trompent. Les peines & les plaisirs se suivent nécessairement dans la vie : mais les peines sont bien plus fréquentes, comme dit le Proverbe : *Pour un plaisir, mille douleurs.*

CCLVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur L..

A Bussy, ce 12. Decembre 1677.

LA mort de Monsieur votre Pere, Monsieur, m'a outré de douleur. Vous sçavez les raisons que j'ai de regreter cette perte ; & je vous assure que votre douleur n'en est pas une des moindres ; car les mêmes liens qui m'attachoient à lui, m'attachent à vous ; & l'on ne peut pas être plus que je suis, votre, &c.

CCLIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere R.

A Bussy, ce 12. Decembre 1677.

AH, mon Reverend Pere, quelle perte venons-nous de faire ! & où trouverons-nous jamais un ami qui ait l'es-

prit & le cœur fait comme Monsieur le Premier Président de Lamoignon ? Vous me demandez par votre derniere lettre des réflexions sur les choses du monde. Helas! mon R. Pere, je ne croyois pas en avoir de si tristes à vous faire. Mais enfin je vous dirai que jamais aucun événement ne m'a plus détaché du monde que celui-ci. Monsieur le Premier Président paroissoit avoir la santé d'un homme de trente ans. Il étoit dans un grand poste, & sur le point de monter plus haut. Il étoit heureux en ses enfans & en ses biens. Enfin il jouissoit d'une grande fortune qu'il devoit à sa vertu ; ce qui est bien rare : & tout cela le quitte en deux jours avec la vie. Ah, mon R. Pere, que les Jugemens de Dieu sont incomprégensibles ! Combien voyons-nous de gens heureux jusqu'à l'extréme vieillesse. qui sont bien éloignez de la vertu de notre ami ? Je ne finirois point, si je voulois vous dire tout ce que cette mort me fait penser. Le bon Dieu soit notre consolation, vous en avez besoin avec toute votre sagesse ; car vous aimiez ce grand homme autant qu'il le meritoit : pour moi, je ne l'oublierai jamais.

CCLX. LETTRE.

Réponse du Pere R.. au Comte de Bussy.

A Paris, ce 26. Decembre 1677.

IL est vrai, Monsieur, que c'est un coup de foudre que cette mort pour les amis & pour la famille du grand homme que nous pleurons; mais c'est un coup de grace pour lui. Il y avoit deux ans qu'il se préparoit à mourir; cependant avec la santé qu'il avoit, sa mort est plus surprenante que celle de Monsieur de Turenne. Il n'y eut jamais une plus belle ame jointe à un plus bel esprit. Mais enfin, Monsieur, le plus grand de tous les éloges est que le peuple l'a pleuré; & chacun s'est plaint de sa mort comme de la perte d'un ami, ou de celle d'un bienfaicteur. Pour vous, Monsieur, vous y avez perdu un ami tendre & sincere; il vous connoissoit pour un homme droit & d'un esprit extraordinaire, & il vous aimoit parfaitement. Je pense à faire quelque chose qui puisse le faire connoître à ceux qui ne l'ont pas vû, & à la posterité. Au nom de Dieu, Monsieur, aidez-moi de vos lumieres &

vous l'avez connu & vous l'avez compris: cette honnêteté & cette grandeur d'ame, cette sagesse, cette modestie, cet homme qui ne faisoit point de fautes parmi les écueils du Palais & de la Cour; car vous connoissiez tout cela; ayez la bonté d'y faire quelques réflexions, & de me mander vos pensées. Vous devez cela à l'amitié que vous aviez pour lui, & à celle que vous me faites l'honneur d'avoir pour moi. Je m'y attens, car je connois votre cœur.

CCLXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere R..

A Bussy, ce 9. Janvier 1678.

VOus avez raison, mon Reverend Pere, de dire que la mort de Monsieur le Premier Président de Lamoignon est plus surprenante que celle de Monsieur de Turenne. A quelle santé se fiera-t-on, quand on voit un homme d'un bon tempérament, frais, blanc, vermeil, & sobre mourir subitement? Il n'appartient pourtant qu'à lui de mourir ainsi; car il vivoit en l'état où les Saints meurent. La mort de notre amie fait encore peur, mon R. Pere, il faut être fou pour ne pas trem-

bler quand on voit cela; cependant il se faut rassurer pour avoir l'esprit libre, & se servir de cette peur seulement pour marcher plus droit. Vous n'avez que faire de me recommander d'avoir soin de ma vie, mon interêt est trop joint à celui de mes amis pour la négliger. Je n'en étois autrefois prodigue que pour le service du Roi, je la ménagerai maintenant qu'il n'en a plus que faire. Je sçai bien qu'il n'est rien tel que de vivre. Prenez donc garde que vos études continuelles ne vous avancent pas vos jours; car nos plaisirs y contribuent quelquefois autant que nos peines; & cependant le plus grand plaisir qu'il y ait au monde, c'est celui de vivre.

CCLXII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Bussy, ce 20. Janvier 1678.

JE vous trouve bien desolée dans votre lettre, Madame. Je ne pense pas pourtant qu'il vous soit rien arrivé de fâcheux depuis peu; c'est la continuation de votre mauvaise fortune qui vous abbat. Soûtenez-vous pour l'amour de Dieu, & pour

l'honneur de votre courage, votre fortune s'adoucira ; il faut vous aider & eſperer, & cependant il faut avoir de la fermeté, & Dieu changera la conduite de M. votre fils, & avec de la patience & de la réſignation, il vous fera recevoir du ſecours & de la douceur, d'où vous ne recevez à préſent que de l'amertume. Ce n'eſt pas le Chriſtianiſme ſeul qui me fait vous parler ainſi, c'eſt encore la droite raiſon. Je vous trouve auſſi bien revoltée contre les méchans amis, Madame, & vous avez raiſon ; cependant prenez garde que l'amour propre ne vous exagere leurs manquemens, & que vous n'ayez auſſi quelque tort de votre côté ; car il eſt fort naturel & fort ordinaire de condamner les autres pour s'excuſer. Quand je vous parle ainſi, ce n'eſt pas pour mon interêt ; car vous m'avez tiré d'affaire par les éloges que vous m'avez données ſur l'amitié ; mais je ne voudrois pas que vous fiſſiez injuſtice à perſonne. Madame de M**** ne fait peutêtre non plus de mal chez Madame de L ** qu'à la Charité : tout ce qu'il y a à dire, c'eſt que le prochain n'en eſt pas ſi bien édifié. Nous avons eu beaucoup de malades ici, & nôtre Veuve l'eſt encore un peu ; cela ne la pas rendue plus

chagrine. Quand on a de la gayeté dans l'esprit, il n'y a que les douleurs & les pertes de gens qu'on aime bien qui puissent rendre triste. L'un parie pour la paix, & l'autre pour la guerre ; & moi je parie pour la guerre & poùr la paix de peur de perdre. Je vous assure, Madame, que l'une & l'autre me sont fort indifferentes. Le grand Maître ne perd pas trop à la mort de sa femme, c'étoit un Veneur qui l'empêchoit de se marier. Il seroit bienheureux d'avoir la Comtesse de G **, & celle-ci ne seroit pas malheureuse avec lui. Après avoir vû Mademoiselle de S *** inspirer une grande passion, je croi que tout le monde doit être aimé.

Il est des nœuds secrets, il est des simpathies.

Ne vous avois-je pas dit vrai, Madame, quand je vous disois que Madame B ** est une des plus jolies femmes de France. Cela est ridicule à l'amour qu'il ne puisse faire qu'on l'aime davantage que Mademoiselle D **.

CCLXIII. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 10. Janvier 1678.

JE suis contente, Monsieur, & je me tiens pour embrassée, ou peu s'en faut; car quand on écrit ce que vous m'écrivez, il n'y a plus qu'à me tenir pour me donner cette marque de votre tendresse; mais ce qui m'en plaît davantage, c'est qu'il me semble que vous ne vous êtes pas fait un grand effort pour m'honorer de celle-là. Il est vrai que je vous l'ai demandée avec beaucoup d'empressement, & je ne sçai même si je ne devrois pas en avoir un peu de honte: car enfin, Monsieur, il ne s'y faut pas tromper: vous êtes bien fait, vous êtes agreable en toute votre personne, vous êtes le plus aimable homme du monde, & le plus charmant quand il vous plaît. Là-dessus je vous aime, je vous embrasse, & je veux à toute force que vous m'embrassiez. Cela se peut-il honnêtement? Qu'en pensez-vous de bonne foi? Quelque interessé que vous soyez, je vous crois encore plus juste & plus sincere, & vous

n'êtes pas encore si embarqué que vous ne puissiez parler librement. Je sçai qu'il y a soixante lieuës qui nous separent; mais enfin on a vû des gens de plus loin s'approcher, & cela peut arriver. Entre nous, en ce cas, Monsieur, que ferions nous? Dites-le moi, je vous en prie; mais dites-le moi modestement. Vous me promettez de rencherir sur mes tendresses, c'est quelque chose de me le promettre, mais c'est bien plus que vous ne pensez, de me le tenir : vous y serez peutêtre assez empêché si vous l'avez entrepris. Au reste j'aurois été autrefois fort embarrassée à répondre aux louanges que vous donnez à mon cœur; mais depuis que vous y avez une si grande part, il est si fier qu'il ne sçauroit consentir que je m'en défende ; je l'avois toujours trouvé noble, mais je vous avouë que la tendresse qu'il a pour vous, l'a tout à fait illustré.

CCLXIV. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Bussy, ce 18. Janvier 1678.

VOus m'embarrassez fort avec vos louanges, Madame, quoique vous me

plaiſiez extrémement. Si je vous croyois, j'aurois trop de vanité ; ſi je ne vous croyois pas, je vous ferois une offenſe. En ces deux extrémitez pourtant, le moindre inconvenient me paroît de ne vous pas dédire. Hé bien ! Je ſuis donc le plus charmant de tous les hommes quand je veux plaire, voilà qui eſt reglé : Si cela eſt, Madame, vous me trouverez tel toute ma vie ; car je ſongerai toute ma vie à vous être agreable. Vous me demandez ſi je trouve honnête que vous m'aimiez, que vous m'embraſſiez, & que vous ſouhaitiez que je vous embraſſe. Pour vous parler franchement, Madame, je vous dirai que cela ſeroit fort vilain ſi vous le faiſiez par un ſimple motif d'emportement : mais comme je voi bien que c'eſt une grande paſſion qui vous fait agir, il n'y a rien à mon avis, de plus honnête. Vous voulez ſçavoir après cela ce que nous ferons quand nous nous retrouverons enſemble ; cela ſe peut-il demander ? Rien, ſi nous ne nous aimons plus. Tout, ſi notre paſſion continuë.

CCLXV. LETTRE.

Du Comte d'E... au Comte de Bussy.

A la Martinique, ce 15. Février 1678. reçue le cinq de May.

JE viens de recevoir, Monsieur, sa lettre que vous me fites l'honneur de m'écrire au mois d'Avril de l'année passée sur les avantures de cette campagne-là. Elle a fait comme moi deux fois le voyage de l'Amerique. Cela m'a empêché de vous dire plûtôt, que les marques de l'honneur de votre souvenir & de votre amitié me seront toujours & en tout tems infiniment cheres. Je ne puis être satisfait que vous ne sçachiez que bien qu'il y ait un an que votre lettre ait été écrite, je ne laisse pas d'y répondre dès le lendemain que je la reçois, & de vous témoigner combien je me sens obligé de vôtre perséverance à me souhaiter des honneurs & des avantages dont votre amitié me fait trouver plus digne que je ne suis. C'est assez d'avoir fait son devoir, attiré l'estime du Maître, & renouvellé celle de ses amis ; le reste viendra quand il plaira à Dieu, &

lorsque le Roi qui est un bon Juge du mérite, l'aura estimé à propos. Mais, Monsieur, je me sens une joye extrême de la permission que vous m'écrivez que sa Majesté vous a accordé d'aller à Paris. J'espere qu'elle aura de plus grandes suites. Je vous assure, Monsieur, que ma satisfaction seroit entiere, si je vous voyois comme vous devriez être, si je vous entretenois, & si je pouvois vous assurer moi-même que je serois toute ma vie plus que personne du monde, votre, &c.

CCLXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere R. J.

A Bussy, ce 16. Fevrier 1678.

VOus avez vû plus longtems & de plus près que moi Monsieur le Premier Président de Lamoignon, mon Reverend Pere. Cependant je l'ai bien observé dans le peu de tems que je l'ai vû ; & il m'a paru avoir tout le merite & toute la capacité qui sont necessaires à un grand Ministre; mais ce qu'il avoit que les grands Ministres souvent n'ont point, c'est le cœur droit & exempt de passions. Je ne doute pas que le Roi ne l'eût poussé bien loin,

s'il eût vêcu plus longtems. Il manquera à la gloire de son regne tout plein de merveilles, d'avoir plûtôt connu tout ce qu'il valoit, & de l'avoir élevé davantage. Il est vrai qu'il en fait bien reparation à sa mémoire, par les longueurs qu'il met à remplir sa Charge. C'est la plus honorable Oraison funebre qu'on fera jamais, que la peine que le Roi témoigne à se déterminer sur le choix d'un Premier Président dans un Royaume, où il a autant d'honnêtes gens qu'en celui ci. Je comprens fort bien que les personnes que vous me mandez qui vouloient être de ses amis, agissoient de bonne foi. Quand on n'a qu'un grand mérite, on a des envieux, parce qu'il y a des gens qui ont du mérite aussi; mais quand on est sans comparaison, il n'y a plus d'envie; & c'est par cette raison là que nous louons volontiers ceux qui sont infiniment audessus de nous, aussi bien que ceux qui sont au dessous.

CCLXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere R...

A Autun, ce 9. Mars 1678.

GAND assiegé, c'est-à-dire, pris. Jamais Prince n'a mieux merité le surnom de Polyocertes que le Roi. Nos Peres étoient aussi braves que nous, mais ils ne sçavoient pas si bien que nous faire la guerre, ni si bien prendre leurs mesures sur l'état des gens à qui ils avoient affaire. Vous sçavez, mon Reverend Pere, que je ne suis pas trop flatteur, & que même le Roi ne m'a pas obligé à perdre en sa faveur la qualité de Sincere. Cependant il me force à l'admirer en mille choses; car je ne voi personne qui lui puisse ôter l'honneur des entreprises qu'il fait & des heureux succès qui lui arrivent. Les peines que vous me mandez que Monsieur le Premier Président eut à faire valoir à la Cour ses premiers services, ne me surprennent point: tout ce qu'on fait sans fortune ne brille guéres. Ma Philosophie m'apprend à mépriser ma disgrace, & à oublier les maux qu'on m'a faits; mais point du tout mes amis. Quand le Roi & mes affaires

me permettront de les aller revoir, j'en ferai bien-aiſe; & cependant je les entretiendrai par lettres. Si je n'avois ce moien-là, j'importunerois ſa Majeſté plus ſouvent que je ne fais.

CCLXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Premier Préſident B...

A Autun, ce 15. Mars 1678.

JE ne puis me laſſer, Monſieur, de vous dire que vous êtes le meilleur ami du monde, & que je vous ſuis le plus obligé des ſoins que vous avez bien voulu prendre de me mander toutes les nouvelles. Le Roi a mis les choſes en un état que les actions merveilleuſes de ſa part ne ſurprennent plus; les conjonctures lui ſont favorables, & il s'en prévaut fort bien. J'ai lû beaucoup d'hiſtoires, & j'ai fait trente & une campagnes; mais je n'ai encore jamais ni vû ni lû ce que ſa Majeſté vient de faire, qui eſt d'inveſtir cinq Places en même tems aſſez éloignées les unes des autres. Ceſar (s'il revenoit au monde) auroit peine à parer ce coup-là. Les François avec un Roi tel que le nôtre, ſont bien differens

ferens de ceux à qu'il il eut affaire ; & ne pouvant fournir à tant de côtez à la fois, on court risque de ne fournir à pas un. Je ne doute pas qu'à la fin nos prosperitez ne nous mettent les Anglois sur les bras, & qu'ils ne s'accordent pour rallentir nos conquêtes. Il y a quelque tems que j'eusse souhaité d'être un des Acteurs ; mais enfin j'ai pris mon parti, & je ne suis plus fâché maintenant de n'être que spectateur de cette Tragedie.

CCLXIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Autun, ce 19. Mars 1678.

JE suis fort chagrin de vous voir aussi abbatue que vous êtes ; & quoique vous me mandiez que la Philosophie ne serve qu'à consoler les gens de n'avoir pas les choses agréables, je ne laisse pas de vous dire qu'elle doit aussi consoler de la privation des nécessaires ; & quand la Philosophie n'en a pas la force, il faut que le Christianisme y supplée. Vous dites plaisamment, comme Voiture, que dans les fêtes où vous avez été, vous faisiez bonne mi-

ne, de peur qu'on ne se doutât que vous ne fussiez morte. Je vous rends mille graces, Madame, de la confiance que vous avez en moi, de vouloir bien paroître à mes yeux en cet état. Je vous assure que vous ne me faites pas peur, & que si je pouvois vous ressusciter, je le ferois du meilleur cœur du monde. Je ne sçai point de gré à Monsieur le Duc de * * * & je ne l'estime pas davantage de mepriser le bien & les dignitez avec le nom qu'il a. S'il avoit été à la guerre, il auroit assûrement rétabli sa Maison. Un homme de qualité n'est pas excusable d'être Philosophe si jeune qu'il est; il faut avoir d'abord tenté la fortune, & ne la mépriser qu'après en avoir reçu de longues disgraces.

CCLXX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle du H..

A Autun, ce 7. Avril 1678.

VOus m'estimez assez, Mademoiselle, pour souhaiter que je vous écrive, & je vous estime assez pour le faire de tout mon cœur. Il m'est pour le moins aussi honorable d'avoir un commerce de lettres

avec une belle fille, qu'à vous avec un homme qu'on dit qui a de l'esprit. Par quelque consideration que me viennent des graces de votre part, elles seront toûjours les bien-venues ; & quand même Madame votre Mere & Madame de Rabutin seroient vos confidentes, je me trouve encore un barbon assez fleuri, pour avoir de la vanité de recevoir de vos lettres.

CCLXXI. LETTRE.

De Madame de M.... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 5. May 1678.

JE suis très humble servante de Messire Amé de Rabutin, Monsieur; & si je n'avois une raison essentielle de vous préferer à lui, (qui est que vous vivez & qu'il est mort) je ne sçai pas ce qui en arriveroit. C'étoit un très-gentil Chevalier. Il fit armes sous Philippe le Bon Duc de Bourgogne, au pas de la Dame de Plours, & en bien d'autres Tournois. J'ai la tête si pleine de merites & des perfections de votre Prédecesseur que je viens de trouver dans Olivier de la Marche, qu'il faut que je

vous en parle avant que de vous rien dire de ce qui se passe en ce payïs-ci, d'où le Roi doit partir dans huit jours pour aller à Gand. On croit que ce voyage ne sera que d'un mois. Toute la Maison de Madame de *** s'oppose à la faveur naissante de **. On veut ici que le ** soit mal à la Cour : il n'y a que six mois qu'on disoit qu'il alloit être favori. Mais à la Cour on croit toutes les nouvelles en bien ou en mal plus grandes qu'elles ne sont. Une medecine qui me tourmente m'empêche de vous en dire davantage.

CCLXXII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de M....

A Chaseu, ce 9. May 1678.

JE suis fort aise, Madame, que vous ayez fait connoissance avec Messire Amé de Rabutin, & je suis assez vain pour ne le pas craindre auprès de vous s'il étoit en vie. Cependant il étoit non seulement un gentil Chevalier pour la guerre aussi bien que pour les tournois, mais il étoit encore *un Chevalier fourni de beaux & bornez mots, & qui fut tenu de son tems l'un des plus*

sages, plaisans & courtois Chevaliers qui fust en Bourgogne, ne que l'on sçust nulle part. Vous voyez bien que je rapporte les paroles du bon homme Olivier. Ce que vous me dites, que toute la Maison de*** s'oppose à la faveur naissante de Madame de ** me fait croire qu'elle sera bientôt perdue. Les Princes, comme dit Voiture, sont souvent fort étranges ; & moi j'ajoûte qu'ils n'aiment pas ce qui leur plaît, & qu'ils aiment ce qui plaît à leurs gens. Je ne croyois pas que vôtre medecine me dût faire du mal aussi-bien qu'à vous, ne me privant du plaisir d'une plus longue lettre. Je vous supplie donc de ne vous pas purger souvent, si vous avez soin de ma santé.

CCLXXIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de . . .

A Chaseu, ce 9. Juin 1678.

VOus voulez bien que je vous parle franchement, Madame, avec le respect que je vous dois. La hauteur avec laquelle nôtre ami parle de vous, n'est pas, comme vous dites, de maître à valet, mais

plûtôt d'ami qui croit être offensé par son amie ; & vous sçavez qu'entre amis on ne regarde point au sexe. Monsieur de V ** peut avoir tort de s'être plaint de vous : mais prétendant en avoir sujet, il ne sçauroit parler autrement. Cependant il faut finir le plûtôt qu'on peut les querelles entre-amis aussi-bien qu'entre amans. Je vous conseille de vivre avec lui comme vous faisiez du tems que vous en étiez contente, afin que vous le deveniez ; & s'il abusoit de vos soins & de vos tendresses, alors vous rompriez tout commerce avec lui.

La paix viendra quand elle pourra : mais si elle plaît, ce ne sera pas par sa surprise. J'attens toûjours la Princesse de Cleves avec plus d'impatience que la paix.

CCLXXIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de B...

A Chaseu, ce 9. Juin 1678.

C'EST trop longtems vous laisser m'oublier, Monsieur. Il y en a pourtant bien d'autres que vous qui le font, (sans vanité ;) mais il n'y en a point dont

l'oubli me soit plus sensible que le vôtre ; ça remettez-vous donc à m'écrire. Je sçai bien qu'à moins que de s'écrire des nouvelles, ou d'avoir des affaires ensemble, on tarit bien vîte : mais enfin je me contenterai à deux lettres par an ; on ne sçauroit se mettre plus à la raison que je fais.

CCLXXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Chaseu, ce 16. Juin 1678.

IL est certain qu'il y a un âge où l'on s'attache davantage à ses amis, & il ne faut point dire, si amis y a ; car il y en a, & beaucoup; mais je remarque que ce qui les fait croire si rares, c'est la plainte generale qu'on en fait, & fort souvent cette plainte est mal fondée. Sçavez vous, Madame, ce qui me fait parler ainsi ? C'est l'injustice où je me suis surpris plusieurs fois que je faisois moi-même à mes amis ; & celles que j'ai découvert qu'on faisoit à d'autres. Croyez-moi, Madame, il y a plus de bons amis qu'on ne pense ; mais quand nous ne réussissons pas en de certaines prétentions, nous sommes presque toûjours

injustes de nous plaindre, ne sçachant pas les affaires de ceux de qui nous nous plaignons, ou ne voulant pas les apprendre. Vous avez raison, Madame; s'il y a un homme heureux dans le monde, c'est le Roi; mais je croi qu'il l'est encore plus par son esprit que par sa fortune.

CCLXXVI. LETTRE.

De Madame de Sc.... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 16. Juin 1678.

JE ne doute pas, Monsieur, que vous ne m'ayez plainte, & que vous n'ayez fait de fort bon cœur les mêmes souhaits que moi (pour mon bonheur s'entend.) Helas! que nous aurions été heureux, s'ils eussent eu lieu! J'aurois passé une partie de ma vie en Bourgogne, & l'autre à Paris, avec vous s'entend; car on a toujours esperance de faire ce que l'on veut quand on est libre. Je ne sçai si vous reconnoissez là Monsieur de M**; mais je n'ai pas mal imité sa façon de parler *s'entend*. Il me souvient que le pauvre défunt son pere le disoit aussi souvent que cela. Je sçavois bien que mon Pere avoit l'honneur de

vous

vous connoître, & que vous le connoissiez aussi. Mais en verité, Monsieur, si vous l'aviez connu davantage, vous verriez bien que j'ai raison d'être fort affligée. Madame votre fille me comprend bien là-dessus; & je croi que nous pouvons dire toutes deux qu'après cette perte nous n'avons plus rien à perdre Pour moi, je n'ai plus que mes bons amis, au nombre desquels vous voulez bien que je vous mette tous deux, & que je vous embrasse. Laissez-moi faire, je vous prie, & ne vous moquez point de moi; car il faut que cela m'arrive quelquefois comme vous sçavez.

CCLXXII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à la Comtesse de Sc...

A Bussy, ce 19. Juin 1678.

J'AI bien reconnu *s'entend*. C'est ce que le pere M ** a laissé de plus clair à son fils, & dont il l'avoit mis en jouissance dès son vivant. Je ne sçai pas quand la substitution a commencé; mais je ne doute pas que celui-ci ne la renouvelle si elle finissoit en lui; car ce n'est pas là une chose à laisser perdre dans cette Maison. Les suites de

votre liberté, Madame, que vous me faites envisager, me font venir l'eau à la bouche. Que nous serions heureux si vous pouviez faire tout ce qu'il vous plairoit !

Mais on ne rencontre guéres
Tant de biens tout à la fois.

Ces diables de gens incommodes qui ne devroient jamais naître, ne sçauroient presque mourir. Cependant il y a des exemples récens de quelques-uns qui n'ont pas longtems fatigué le monde. Dieu fait des graces à qui il lui plaît : mais avec le respect que je dois à sa Providence, vous m'en paroissez bien digne ; & sur cela, Madame, je vous embrasse si serré, que j'ai peur de vous faire crier.

CCLXXVIII. LETTRE.

De Madame de Sc.. au Comte de Bussy.

A Paris, ce 19. Juillet 1678.

NOTRE ami le Pere Rapin est de retour de Vichy. Je ne l'ai pas encore vû, mais j'en ai bien envie. Je ne suis pas comme vous autres amans, qui trouvez que c'est un si petit plaisir que celui de

voir ses amis. Il faut nécessairement que ce soit l'amour qui vous ait rendu le cœur si insensible à l'amitié ; & je suis fort trompée si à l'heure qu'il est, la vôtre est autre chose qu'un certain mélange de justice & d'honnêtetez : cependant, Monsieur, la véritable amitié vient du cœur, aussi-bien que l'amour ; & j'en ai connu qui lui ressembloit fort, hors qu'elle étoit plus douce & plus tranquille. Pour moi, je suis affligé sincerement de ne vous voir pas cet hiver, & le secours des lettres n'est pas suffisant pour m'en consoler à fait.

CCLXIX. LETTRE

De Madame de M... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 24. Juillet 1678.

IL faut que je vous gronde, & que je vous demande à qui vous en avez, Monsieur, de ne me plus écrire. Je crois que vous ne m'auriez jamais fait cet honneur si Monsieur D ** ne fût point mort. Cependant vous devez réponse à deux de mes lettres; & quoique les vôtres n'ayent point de prix, songez que les miennes viennent de Paris, & qu'elles ont leur merite. Vous

croyez bien, Monſieur, que je le connois, & que je compte mes lettres que ſur le pied de gazette. Mais quoiqu'elles ſoient bien éloignées de ce que vous avez écrit à Madame de Sc*** ſur la Princeſſe de Cleves, il ne les faut pas tout-à-fait mépriſer; & je vous dirai que ce n'eſt pas ma faute, & que je voudrois avoir autant d'eſprit que vous: mais il eſt bien difficile, & je ſuis épouvantée d'en trouver autant dans les douze lignes que vous avez écrites au ſujet de la Princeſſe de Cleves, que dans un livre entier fait par des gens qu'on admire.

CCLXXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Préſidente d'O . .

Ce 15. Août 1678.

SI j'étois un fat, je me plaindrois de n'avoir point eu de réponſe de vous, Madame, à trois lettres que je vous ai écrites: Mais je vous en rends mille graces. Vous avez employé à me faire gagner mon procès le tems que vous euſſiez mis à m'écrire. Ce ſont-là les faveurs que ceux qui vous aiment autant que je fais, peuvent eſperer

de vous, & après vôtre cœur celles que j'eſtime le plus, parce qu'elles me marquent vôtre amitié qui eſt une des choſes du monde que je tiens la plus chere. Vous me l'avez promiſe, Madame; & faite comme vous êtes, je n'apprehende pas que l'abſence me la faſſe perdre. Je prétens auſſi me la conſerver par mes ſoins, en vous aſſurant de tems en tems, que perſonne ne vous honore & ne vous aime plus que je fais.

CCLXXXI. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 28. Août 1678.

JE croyois ne vous devoir qu'honneur & reſpect, Monſieur, (ſans préjudice de ce que vous ſçavez) quand Madame votre fille m'a mandé que je vous devois une réponſe. Moy une réponſe à vous! Il faut donc que j'aye perdu l'eſprit, non ſeulement de ne vous l'avoir point faite, mais de ne me pas ſouvenir que je vous la dois. Vous allez voir, Monſieur, de quel air je m'en vais réparer cette faute; car la honte & le chagrin que j'en ai ne ſuffiſent pas

pour cela. Il faut écrire, & tant écrire, que vous me disiez : C'est assez. Cette menace doit vous faire peur. De peur donc que vous ne trouviez le remede pire que le mal, je ferai ma lettre fort courte, & je ne vous demanderai pour cette fois que de me pardonner, & de m'aimer toujours, si vous voulez que je vive contente.

CCLXXXII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Chaseu, ce 3. Septembre 1678.

OUï, Madame, vous me deviez une réponse : mais vous venez de me la payer en la plus jolie monnoye du monde. Cela fera que je vous prêterai toûjours de bon cœur, & vous voilà encore aujourd'hui dans mes papiers : mais je n'apprehende pas que vous me fassiez banqueroute. Faites vos affaires à loisir, & vous vous aquiterez avec moi à vôtre commodité Je suis assuré de mon principal, qui est votre cœur, comme vous sçavez. Pour les interêts, qui sont les soins & les lettres, je ne vous presserai pas. Vous me priez de vous aimer toûjours, Madame, si je veux, di-

tes-vous, que vous viviez contente ; vous seriez la plus heureuse femme de France, s'il ne vous manquoit que cela.

CCLXXXIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à M. de P.. Ministre & Secretaire d'Etat.

En lui envoyant une lettre pour le Roi.

A Chaseu, ce 7. Septembre 1678.

JE vous supplie très-humblement, Monsieur, de vouloir présenter ma lettre au Roi Peutêtre qu'enfin ces sortes de bons offices me produiront-ils quelque chose de bon. Mais quand ils ne serviroient qu'à me faire voir qu'un des plus honnêtes hommes de France, ne m'a point abandonné dans ma disgrace, je ne serois pas malheureux. Aussi suis-je veritablement, &c.

AU ROI.

SIRE,

Vôtre Majesté a fait grace à mon fils aîné de lui donner une Compagnie de Chevaux-legers, & je l'en ai très-humblement remer-

ciée. Par la même lettre je ſuppliai très-humblement V. M. de ſe ſouvenir du fils que j'ai dans l'Egliſe. Je ſçai bien, Sire, *qu'elle a des gens à récompenſer qui la ſervent tous les jours ; & ma diſgrace pourroit me faire deſeſperer de rien obtenir d'elle, ſi je ne croyois que vous n'avez pas oublié que j'ai ſervi V. M. fort longtems & dans des emplois conſiderables, & qu'elle ſçait bien qu'il ne tient pas encore à moi que je ne la ſerve le reſte de ma vie. Mais enfin,* Sire, *V. M. pour de bonnes raiſons (qu'elle a toûjours) m'empêchera de la ſervir à la guerre, elle trouvera bon que je la ſerve d'une autre maniere à ſa gloire, & peutêtre que ſes Generaux d'armée en prenant des Villes & en gagnant des Batailles, n'y contribueront pas tant que moi. Quoi qu'il en ſoit,* Sire, *ayez pitié de ma famille ; & puiſque tout ce que j'ai fait à la guerre, ne m'a ſervi de rien à cauſe de ma mauvaiſe conduite, j'eſpere que vous voudrez que cela ſerve à mes enfans qui n'ont point failli. J'en ſupplie très-humblement V. M. & de croire que la juſtice que je me ſuis faite ſur les châtimens que j'ai reçus, m'a conſervé dans le cœur toute l'amitié, tout le reſpect, toute l'eſtime & l'admiration dont V. M. eſt digne, & que perſonne au monde n'eſt plus que moi, &c.*

CCLXXXIV. LETTRE

Du Comte de G... au Comte de Bussy.

A Fontainebleau, ce 12 Septembre 1678.

MADAME votre fille m'a dit qu'il falloit toûjours faire réponse aux exilez, attendu qu'ils prennent garde à ces choses-là plûtôt que ceux qui étoient en prosperité. Je vous écris donc, mon cher Bussy, par la raison du bannissement; car sans cela sur ma parole vous n'auriez pas eu réponse du Comte de G**, il n'en fait jamais à personne. Adieu. J'ai toujours souhaité que vous eussiez de l'amitié pour moi, mais je desire beaucoup plus celle de Madame vôtre fille.

CCLXXXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Duchesse de V....

A Chaseu, ce 20. Septembre 1678.

EST-IL possible que la meilleure amie du monde soit la plus paresseuse à le témoigner? Vous sçavez bien que je vous

aime fort, Madame, & vous ayez aussi bien de l'amitié pour moi : cependant je vous écris deux ou trois fois sans me pouvoir attirer une réponse. Je suis résolu de ne le plus souffrir impunément. Je vous accablerai de réproches si tendres & si touchans, que si mes lettres sont interceptées, on ne croira jamais que c'est la seule amitié qui les ait fait écrire. Il est vrai qu'elle est extrême, quand vous seriez encore mille fois plus ingrate.

CCLXXVI. LETTRE

De Madame de R... au Comte de Bussy.

Ce 15. Septembre 1678.

MONSIEUR le Grand m'a fort demandé de vos nouvelles ; il vous regrette fort, & dit qu'il n'y a plus personne à la Cour qui fasse ressouvenir de vôtre esprit. Il me demanda si ce n'étoit pas vous qui aviez fait un couplet de chanson qu'on trouve de votre caractere. Mandez-le moi.

Quand sur un jeune cœur un amant qu'on estime,
A pris quelque credit,

On commence à douter si l'amour est un crime,
Aussi grand qu'on le dit.

CCLXXXVII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à la Presidente d'O...

A Chaseu, ce 9. Octobre 1678.

SI vous sçaviez, Madame, combien j'aime Monsieur le P. Président, vous vous en étonneriez; car il n'est pas ordinaire d'aimer les maris d'aussi belles Dames que vous. Ces Messieurs ont beau être honnêtes gens, on a beau leur avoir obligation, l'intention qu'on a presque toûjours de les offenser, ne peut compâtir avec aucune amitié. Cependant comme celle que je vous demande, & que vous m'avez promise, ne le blesse point, la reconnoissance des obligations que je lui ai, fait tout l'effet dans mon cœur qu'elle peut faire. De la maniere dont vous me parlez de mon retour à Paris, il semble que vous croyez que c'est de moi de qui il dépende. J'ai assez d'envie d'y retourner; mais il faut que le Roi en ait envie aussi. Nôtre ami le Duc de Saint-Aignan vous pourra mieux dire que personne, qu'il n'a pas tenu à moi; car c'est

lui qui en a parlé au Roi plusieurs fois. Je le prierai de retourner à la charge, afin de n'avoir rien à me reprocher ; & sans vous faire valoir mon empressement, je vous assure, Madame, que vôtre considération l'augmentera. Madame de Rabutin n'est pas à me dire combien je vous dois aimer; & quelque assurance que je lui donne que je fais mon devoir, elle dit toûjours que ce n'est pas assez. J'en demeure d'accord avec elle, Madame. Quelque tendresse & quelque estime que j'aye pour vous, vous en meritez encore davantage.

CCLXXXVIII. LETTRE

Comte de Bussy à Madame de M...

A Chaseu, ce 24. Novembre 1678.

VOus êtes fort injuste, Madame, ne vous en déplaise, de vous plaindre de moi. Je n'ai pas reçu une de vos lettres à quoi je n'aye répondu. Je sçai bien que je vous pouvois écrire deux fois quand vous m'écriviez une, sans faire tort à mon honneur; mais je n'ai aucunes nouvelles à vous mander, & vous êtes à la source. D'ailleurs,

quand effectivement j'aurois eu quelque négligence (ce que je n'avouerai jamais) vous êtes trop rude de vous en plaindre à d'autres qu'à moi. J'ai aſſez bien vêcu juſqu'ici avec vous, Madame, pour que vous me diſiez des injures vous-même, plûtôt que de me faire faire le moindre reproche. Obligez moi donc, Madame, de me chanter pouilles par une lettre. Quoique vous me faſſiez une injuſtice, vous ne ſçauriez me faire un plus grand plaiſir : mais j'ai bien peur que vous ne ſoyez pas ſi fort en colere que vous dites.

CCLXXXIX. LETTRE.

Réponſe de Madame de M*** au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 9. Decembre 1678.

QUAND vous me demandez que je vous chante pouille, Monſieur, vous ſçavez bien que mon amitié pour vous ne me le ſçauroit permettre; & c'eſt, je penſe, ce qui fait que vous m'offenſez ſi facilement. Voilà un étrange diſcours pour la poſterité, ſi vous lui gardez ma lettre : mais qu'elle en penſe ce qu'elle voudra, je

veux bien qu'elle sçache que vous me tenez fort au cœur, & que votre oubli m'est insuportable. Après cette déclaration, je n'ai plus qu'à vous demander que vous me teniez la parole que vous me donnez de m'écrire plus soigneusement que vous n'avez fait, & nous ne gronderons plus. Adieu Monsieur, si ma lettre a de l'air d'un pouller au commencement, je ne veux pas qu'elle se démente sur la fin, & je veux que ma derniere ligne vous assure que je vous aime de tout mon cœur.

CCXC. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M....

A Chaseu, ce 13. Decembre 1678.

VOus me mandez que vous voulez bien que la posterité sçache votre tendresse pour moi Madame. Cela est fort obligeant, mais il le seroit encore davantage si vous aviez bien voulu apprendre la même chose à nôtre siécle. Je ne croi pas que jamais nos lettres soient publiques; mais en tout cas cela sera assez extraordinaire, que le premier bruit de notre intel-

ligence ne vienne qu'à nos neveux. Je voi bien, quoi que je puisse faire, que je n'aurai d'honneurs qu'après ma mort. Adieu, Madame, vous avez beau commencer & finir vos lettres par des tendresses, vous ne me donnerez pas mon reste sur l'amitié.

CCXCI. LETTRE.

De Madame de Sc*** au Comte de Bussy.

A Paris, ce 18. Janvier 1679.

JE viens de recevoir une lettre de notre ami l'Evêque de V ** par laquelle il me mande qu'il m'en envoye une pour vous, Monsieur. Cependant je ne l'ai point trouvée dans mon paquet. Il est un peu inappliqué, comme vous sçavez. Lorsqu'il aura de la santé, s'il est encore chagrin, il ne sera guéres à plaindre. Tout homme qui a quarante mille livres de rente, point de femme, & qui est dans un poste considérable, a de quoi être content; car pour les peines du cœur, il en est à couvert par son temperament. Je desie sa maîtresse, s'il en avoit une, de le pouvoir rendre heureux ou malheureux. Pour vous à qui l'amour

a tant fait de peines & de plaiſirs, vous ne comprendrez pas cela ; mais il eſt des divers caracteres d'eſprit, comme de divers viſages. Par exemple moi, l'amitié toute ſeule ſeroit capable de me donner de grandes joyes & de grandes mélancolies. Il eſt vrai que je trouve ſi peu de gens qui ayent le cœur fait ainſi, que je ne fais pas trop d'uſage de cette ſenſibilité. Ce petit nombre que je trouve, en reçoit toûjours plus de moi qu'il ne m'en donne ; car quoique j'aye achêté la balance du Maréchal de Grammont à ſon inventaire, ma tendreſſe naturelle me fait toûjours donner meilleur poids que je ne le reçois. Mais c'eſt aſſez parler d'amitié. Vous ſçavez, Monſieur, que c'eſt un chapitre ſur lequel je ne ſçaurois finir. Mandez moi ce que vous faites à Chaſeu. A quoi y paſſez vous la vie ? Pour moi je la paſſe à Paris chagrinement quelquefois, & quelquefois en eſperances & en amuſemens ; car pour de plaiſir je n'en ai plus : j'ai le cœur empoiſonné d'une impreſſion mélancolique que ma mauvaiſe fortune y a faite, & mes plus doux momens ne vont qu'à n'être pas fort triſte. Je penſe que c'eſt la vieilleſſe qui commence à me gagner. Je ne me porte pourtant pas plus mal qu'à l'ordinaire.

CCXCII.

CCXCII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Autun, ce 21. Janvier 1679.

JE suis d'accord avec vous que notre ami ne sera pas à plaindre, si avec le bien qu'il a, & ayant recouvert sa santé il n'est pas encore content. De la maniere dont vous dépeignez son cœur, c'est comme il faut que soit le cœur d'un Evêque. Il seroit ridicule d'être plus tendre, & chacun de nous deux a fait ce qui est ordinaire, quand le Prélat n'a été que sensuel, & moi passionné. Vous seriez l'unique au monde si l'amitié seule vous donnoit, comme vous dites, de grandes joyes & de grandes tristesses. Vous vous êtes assurément flattée, & vous avez pris l'amour pour l'amitié; & une marque de cela, c'est que vous dites que vous en donnez toûjours plus que vous n'en recevez: cela est vrai de l'amour; mais de l'amitié, non. On craint trop en amitié d'être la duppe des gens, & la balance du Maréchal de Grammont étoit la chose du monde la plus naturelle: l'on s'en sert même imperceptiblement, & sans s'en

appercevoir. Vous me mandez que vous n'avez que des esperances & des amusemens, & plus de plaisirs. Qu'appellez-vous donc plaisir, Madame ? Il n'y a que l'amour, & l'amour content, qui soit un plus grand plaisir que l'esperance. Pour moi je trouve qu'on est trop heureux d'esperer quand on n'est pas visionnaire, & trop heureux de se pouvoir amuser. Si avec cela vous pouvez vous bien porter, je ne vous trouve pas à plaindre.

CCXCIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte de T..

Ce 28. Janvier 1679.

DEPUIS ma derniere lettre, vous sçaurez mon cher, qu'il s'est passé des choses bien extraordinaires ici. Monsieur d'A ** en vertu d'un Arrest du Parlement, & de toutes les formalitez nécessaires, a fait rompre les portes de St A** sur le refus que l'Abbesse lui en fit le 14. de ce mois. Il y a été deux ou trois fois encore, toujours avec les Officiers du Baillage, & toujours faisant prier l'Abbesse de ne le pas obliger à en venir aux extrémitez avec elle.

& lui demandant des conversations qu'elle a toujours refusées. La derniere fois qu'il y fut, il en fit sortir onze Religieuses, qui étoient celles que l'Abbesse persécutoit, parce qu'elles n'avoient pas voulu signer qu'elles ne reconnoissoient pas l'Evêque pour leur Superieur.

Si ma sœur de Rouville avoit eu une pareille affaire avec Monsieur d'A **, je lui aurois fait entendre raison, ou je l'aurois abandonnée, si elle n'avoit pas voulu me croire, & je ne doute pas que le Marquis de M *** n'en use ainsi avec sa sœur. L'avanture de Madame la Duchesse de V* devroit apprendre à toutes les meres, que quand on n'est plus jeune, il ne faut plus le vouloir paroître. Si les femmes sur le retour consultoient les hommes, elles apprendroient combien sont inutiles les efforts qu'elles font pour leur plaire. Il est vrai que Monsieur de ** a sujet d'être content; mais il est bienheureux; & sur cela je remarque que trois choses avancent d'ordinaire les gens de guerre: Le dévouement au principal Ministre, un peu d'application à sa Charge, & un mérite assez commun: car s'il est éclatant, c'est un miracle si l'envie ne le fait échouer. Si Madame de L *** meurt du mal que vous me mandez, c'est

assurément par dévotion. Elle n'a pas voulu se faire traiter, car elle veut faire pénitence par l'endroit par où elle a peché. Adieu, mon cher. Croyez bien qu'on ne vous peut aimer plus que je vous aime.

CCXCIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Marquis de T..

A Chaseu, ce 31. Janvier 1679.

JE ne sçaurois me lasser d'admirer le Roi dans tout ce qu'il fait. Les plus grands Princes ne songent point à la guerre en tems de paix, ou du moins après les dépenses d'une longue guerre, sont bien-aises de n'employer leur argent qu'à leurs plaisirs. Mais il n'y a que Sa Majesté qui se prive des plaisirs présens pour des choses qui peuvent être un jour utiles à son Royaume. Vous & vos Parties me faites trop d'honneur de vous rapporter à moi d'une question. Cependant je vous dirai que l'amour, comme Dieu, est masculin; & feminin comme passion. Ma fille croit qu'il est masculin & feminin, parce que ses effets sont pour les deux sexes.

CCXCV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Evêque d'A . . .

A Autun, ce 11. Février 1679.

CEux que l'on quitte sont d'ordinaire le plus à plaindre, Monsieur. On les laisse dans le même lieu où ils ont vû leurs amis absens, & tout ce qu'ils voyent les en fait souvenir ; au lieu que ceux qui sont partis, sont occupez par les avantures d'un voyage, & par les nouvelles personnes qu'ils trouvent. Vous jugerez par cette raison, que quand je ne perdrois pas, comme je fais, plus que vous à nôtre absence, je serois toûjours le plus affligé de nous deux. Je vais travailler à faire ce que l'on m'a dit que vous souhaitiez de moi. Je vous assure que je serai ravi de vous faire le plus grand plaisir du monde ; car personne ne vous aime, ne vous estime, & ne vous honore plus que je fais, & n'est plus, &c.

CCXCVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Marquis de T . .

A Autun, ce 20. Fevrier 1679.

JE vous avois bien prédit, Monsieur, qu'en la premiere assemblée on se mettroit sur vos louanges. Lundi je commençai ce discours, & chacun pour n'être pas des derniers à me témoigner l'estime qu'il avoit pour vous, s'empressa de dire son mot, de sorte que ce fut un murmure confus où je n'entendis rien en détail, mais qui en gros valut un panégyrique. Ma petite Sœur de Toulongeon, qui, comme vous sçavez, parle peu & bien, fourra sa voix parmi les discours des autres. Enfin tout le monde montra de l'estime pour votre personne, & de la douleur de votre absence.

CCXCVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere Mascaron, nommé à l'Evêché de Tulles.

A Autun, ce 8. Mars 1679.

JE viens d'apprendre avec beaucoup de joye, Monsieur, la grace que le Roi vous a faite, non seulement pour l'interêt de mon ami, mais encore pour celui de mon Maître. Je trouve qu'il est aussi beau au Roi de vous faire du bien, qu'à vous de le mériter. Je fus plusieurs fois à votre logis, Monsieur, à mon dernier voyage de Paris, pour avoir l'honneur de vous voir : vous étiez malade, & ne voyiez personne; & la derniere fois que j'y retournai, vous étiez parti. J'en fus bien faché ; car il me sembloit que je ne vous avois pas dit assez combien je vous aimois & vous estimois, & combien je suis, &c.

CCXCVIII. LETTRE.

Réponse de l'Evêque de Tulles au Comte de Bussy.

A Paris, ce 16. Avril 1679.

LE Roi m'a donné plus qu'il ne pense, Monsieur. Le compliment que la grace qu'il m'a faite m'a attiré de votre part, est pour moi un second bien presque aussi précieux que le premier. Toute la difference que j'y voi, c'est qu'il ne m'est pas permis de croire que je sois digne d'un grand Evêché, & que mon cœur me dit que je merite un peu de part dans votre amitié, par les sentimens avec lesquels je suis, Monsieur, &c.

CCXCIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere R.

A Autun, ce 15. Mars 1679.

J'AI lû l'éloge de Monsieur le premier Président de Lamoignon deux fois, mon Reverend Pere, & je le relirai bien encore d'autres. Il faut dire le vrai, c'est le plus heureux sujet du monde à traiter : mais

aussi

aussi l'avez vous traité admirablement. Je voi bien les raisons pourquoi il ne faut pas faire voir cet éloge pendant nôtre siecle. Il y a si peu de gens qui se fassent justice, que la plûpart ne manqueroient pas de croire qu'on leur fait grand tort de le mettre au dessus d'eux. Cependant, bon Dieu, quelle comparaison ! Quand je ne veux pas aller à Paris, mon Reverend Pere, c'est pour y demeurer toujours, supposé qu'on ne rende pas ma fortune meilleure; car pour quelquefois j'en serai bien aise, pour voir seulement mes amis. Mais mes bons & mes fideles amis, qui ne m'aiment que pour l'amour de moi, me devroient chasser de Paris, si j'y voulois passer ma vie honteusement, comme je ferois en l'état où je suis sans honneurs & sans établissemens.

CCC. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte de T..

A Chaseu, ce 19. Avril 1679.

VOus avez raison, mon cher, de laisser suivre le Roi par ceux qui sont payez pour cela, ou qui ont des préten-

ſions. Dans le malheur où nous ſommes vous & moi, de n'avoir ni les honneurs que nous devrions avoir, ni même les eſperances, nous avons au moins le repos que les Courtiſans n'ont pas, & peutêtre eſt-ce qu'il y a de meilleur en ce monde. Vous me demandez s'il eſt vrai que je ſois devot. Je ne ſçai pas pourquoi je ne le ſuis pas; car je n'ai plus ni amour ni ambition. J'ai aſſurément peu de vices; mais je n'ai pas aſſez de vertus: c'eſt à quoi il faut que je travaille. Je vais envoyer au Roi la lettre que je viens de lui écrire, j'en eſpere bien. Quand vous me voyez dans quelque eſperance, ne penſez pas, mon cher, que cela me regarde, je ne ſuis pas ſi fou; ce n'eſt que pour ma famille. Si je n'avois point d'enfans, je ſerois bien plus Philoſophe que je ne ſuis.

CCCI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à M. de P.; Miniſtre & Secretaire d'Etat.

A Dijon, ce 30. Avril 1678.

JE fais ce que je puis, Monſieur, pour ne pas abuſer de vos bontez; cependant je me trouve ſouvent engagé à vous faire

de tres-humbles prieres. Toutes les affaires que vous avez, me font peur; mais vôtre cœur me rassure. Si ma fortune étoit en meilleur état qu'elle n'est, je serois plus reservé à m'adresser à vous. Il faut que je vous croye bien desinteressé, Monsieur, pour esperer de vous des graces, en vous faisant voir par la lettre * que j'écris au Roi, que je n'aurai peutêtre jamais l'honneur de vous voir: mais vous m'aimerez par tout; car vous me l'avez bien des fois promis. J'aurai aussi pour vous toute ma vie toute la reconnoissance & toute l'amitié imaginable, & personne ne sera jamais plus veritablement que moi, vôtre, &c.

CCCII. LETTRE.

De M. de P.. Ministre & Secretaire d'Etat au Comte de Bussy.

Ce 16. May 1679.

J'Ai satisfait, Monsieur, à ce que vous avez desiré de moi. J'ai lû au Roi la lettre que vous avez bien voulu m'adresser pour sa Majesté. Elle étoit telle & si pleine de zele & de passion pour sa gloire & pour son service, qu'elle m'a paru en avoir

* Tome I. page 337.

été agréablement écoutée. Personne assûrément, Monsieur, ne peut mieux traiter que vous le grand sujet que vous proposez de l'histoire de sa Majesté.

CCCIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Duc de Saint-Aignan.

A Chasen, ce 5. Avril 1679.

VOTRE lettre, Monsieur, m'a donné une très-grande joye, en me faisant voir que si vous n'aviez point répondu aux miennes, ce n'avoit pas été manque d'amitié pour moi; car il n'y avoit que cette incertitude qui me fit de la peine. Vous avez raison de croire que j'aime le Roi de tout mon cœur; & quand vous aurez vû la lettre que je me suis donné l'honneur de lui écrire sur la paix generale, vous aurez raison d'être persuadé que cette amitié n'est pas interessée. Ce fût Monsieur de P** qui me fit la grace de la présenter au Roi, & qui m'a fait celle de m'écrire qu'elle n'avoit pas déplu à sa Majesté. J'ai toute sorte de sujets de me louer de sa constance pour moi dans ma disgrace: aussi faut-il dire la verité, c'est un homme qui joint

toutes les vertus privées, à celles qui font un grand Ministre. Adieu, Monsieur, aimez-moi bien toûjours, je vous en conjure ; personne assurément ne vous aime plus tendrement que je fais.

CCCIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Maréchal de la Feuillade.

A Bussy, ce 29. Juillet 1679.

J'Appris hier de Monsieur d'Autun que vous ayant trouvé il y a quelque tems chez M. de P**, Monsieur, vous aviez parlé de moi si obligeamment avec eux, que je n'ai pas voulu differer davantage à vous en témoigner ma reconnoissance. Rien n'est plus honnête à vous en l'état où sont vos affaires & les miennes, que d'en user ainsi, & que de ranimer nôtre ancienne amitié. Je vous rends mille graces, Monsieur, des nouvelles marques que j'ai reçûes de la vôtre en cette rencontre, & je vous supplie de croire que je n'en perdrai jamais le souvenir, & je serai toute ma vie, vôtre, &c.

CCCV. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere R..

A Bussy, ce 16. Août 1679.

JE suis bien fâché de vos incommoditez, mon R. Pere, pour l'amour de vous seul, & sans compter ce que j'y perds. Conservez-vous; & si, comme je le soupçonne, le travail de l'esprit vous échauffe, moderez-le; car vôtre vie vous doit être plus chere qu'un peu plus de gloire, dont vous avez déja une si bonne part. Au reste, mon R. Pere, je passerai l'hiver à Paris. Je puis vous en parler aujourd'hui plus affirmativement que je n'ai fait. Je vous parlerai de mes petites occupations, & nous ferons partie pour venir prendre ici des eaux de Sainte-Reine l'année qui vient. Il est bien vrai ce que vous dites, mon R. Pere, sur le mariage de M****, qu'il n'y a de beau que les commencemens de ces affaires là. Une Princesse est aussi accoûtumée à être Reine, qu'une Demoiselle à être Duchesse; & cependant les chagrins inséparables de la condition humaine, les suivent sur le trône & sous le dais.

CCCVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Chaseu, ce 21. Septembre 1679.

POUR répondre à vôtre lettre, Madame, je vous dirai que je suis fort aise d'apprendre que vous vous divertissiez un peu. Ces petits voyages d'Eté dans de belles maisons, sont propres à cela. Je voudrois bien loger au fauxbourg S. Germain à cause de vous, & de nos amis le Duc & l'Evêque. Vous faites fort bien de ne vous point laisser aller au chagrin. Je sçai qu'on n'est pas toûjours le maître de cela : mais quand on se veut aider, on se sauve bien de méchantes heures. Rien n'est si pernicieux à tout le monde que la solitude, & sur tout aux malheureux qui n'ont rien à faire que des réflexions. Je suis très-souvent de vôtre avis, Madame, mais particuliérement quand vous dites qu'on est bien heureux de trouver ses bons amis dans sa famille. Personne ne sçavoit mieux cela que moi ; mais aussi ce que la connoissance du monde m'a appris, c'est qu'il n'y a rien de plus rare.

CCCVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à S. A. R. Monsieur.

A Buſſy, ce 30. Septembre 1679.

MONSEIGNEUR, je prens tant de part à tout ce qui arrive à V. A. R. qu'elle peut bien croire que le mariage de Mademoiſelle m'a donné une tres-grande joye. J'aime bien à voir entrer des Couronnes dans vôtre Maiſon, Monſeigneur, & je prie Dieu que celle-ci ne ſoit pas la derniere. Je le ſouhaite de tout mon cœur, & de voir un jour l'Europe partagée entre le Roi & vous, car perſonne ne s'intereſſe plus que moi à vôtre gloire & à vôtre ſanté, & n'eſt avec plus de verité & de ſoumiſſion, &c.

CCCVIII. LETTRE.

De Madame de M... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 25. Septembre 1679.

TAISEZ vous, taiſez-vous; car je m'imagine que vous parlez mal de moi,

que vous m'appellez paresseuse, irrégulie-re, & peutêtre pis, c'est-à-dire, ne me souciant pas de faire plaisir à mes amis. Pour vous faire voir le tort que vous avez de condamner les gens sans les entendre, je vais vous conter ma déplorable avantu-re. En passant sur le Pont Nôtre-Dame, un bœuf cassa avec ses cornes la glace de mon carosse du côté où j'étois, & un mor-ceau tomba sur ma cuisse, qui me la cou-pa assez avant. J'en ai gardé le lit; & quoiqu'il y ait quinze jours, je sens enco-re des douleurs, & je marche avec peine. Après cela qu'avez-vous à dire ?

CCCIX. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de M....

Ce 1. Octobre 1679.

NE vous fâchez pas, Madame, de ce que j'ai dit, quand j'ai été longtems sans recevoir de vos lettres. J'en ai assez parlé pour ne pas témoigner de l'indiffe-rence pour vôtre amitié, & pas trop pour vous accuser sans raison.. Si vous m'aviez entendu, vous en seriez contente. Il suffit que je sçache aujourd'hui que vous n'avez

que trop de ſujet de ne me point écrire. Cependant je ne comprens pas comment un morceau de glace tombant de ſi peu haut ſur vôtre cuiſſe a pû couper vôtre juppe, vôtre chemiſe & vôtre chair. Il eſt vrai qu'il ne faut pas raiſonner ſur les choſes de fait. Tout ce que je vous dirai donc, c'eſt que je vous plains fort, & que je ne penſe pas que perſonne ait été ſi bleſſé que vous à Hombourg & à Bitche.

CCCX. LETTRE.

De M. de P. Miniſtre & Secretaire d'Etat au Comte de Buſſy.

Ce 8. Octobre 1679.

J'AY bien de la joye, Monſieur, de vous pouvoir dire que le Roi vous accorde la grace que vous lui avez demandée de pouvoir paſſer ſix mois à Paris pour vos affaires. Je m'eſtimerois heureux de pouvoir réuſſir aux choſes que vous deſiriez de moi dans des occaſions plus conſiderables, & de vous pouvoir faire connoître l'eſtime avec laquelle je ſuis, Monſieur, vôtre, &c.

CCCXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de S...

A Chaſeu, ce 4. Novembre 1679.

NOus ne ſerons pas à Paris avant la fin de ce mois, Madame. Vous avez raiſon de bien vivre avec Monſieur de*** malgré vos petits ſujets de plainte. Il faut une vie pour vous redonner un ami tel qu'il eſt. Pour l'autre, il faut dire la verité, il oblige de ſi mauvaiſe grace, qu'en même tems, comme diſoit Monſieur de Rouville du C***, il ſoulage de la reconnoiſſance. Je comprens comment Madame*** & Monſieur*** vivent enſemble. Deux amans refroidis ſont comme deux amis qui ne s'aiment guéres. Si Madame de M*** eſt ſage, elle ne ſongera qu'au jeu, & laiſſera l'infidele en repos ſur l'amour : car enfin on ne fait pas revenir les inconſtans par des plaintes & par des fracas. J'en puis parler ſçavamment.

Je n'ai guéres vû Madame de Briſſac, mais dans ce tems-là j'ai pris beaucoup d'eſtime pour elle. C'eſt comme cela qu'il me falloit une Maîtreſſe, & non pas

une qui n'avoit rien de délicat que le Palais.

CCCXII. LETTRE.

De Madame de Sc*** au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 3. Novembre 1679.

J'AY differé à vous écrire, Monſieur, car j'ai été occupée par des ſoins, & depuis trois jours par une tres-grande affliction que vous aurez auſſi : c'eſt de la mort de Monſieur de V***. Vous ſçavez que je n'en étois pas contente ; cependant il a fait depuis tout ce qu'il falloit pour me donner un extrême regret de ſa perte. Dès qu'il fut arrivé hydropique, il m'écrivit pour me prier de l'aller voir. Il me parla de ſon mal, de ſes ſentimens, de ſon ſalut, & il me dit mille choſes obligeantes. Depuis cela il n'a vû que moi tous les jours. Je me promenai avec lui pendant deux heures dans ſa chambre la veille de ſa mort : il ne la croyoit pas ſi proche. Le jour qu'il mourut, il prit une groſſe medecine qui le tua; & ce jour-là ſur les deux heures il m'avoit envoyé prier de l'aller voir à ſix, & à cinq étoit mort. Je vous l'avoue, Monſieur,

mon affliction a été grande, & l'est encore. C'est une chose fort touchante de voir mourir un homme dans la fleur de son âge, à plus forte raison un ami. Je l'ai fort pleuré, moi qui ne pleure jamais. Helas, Monsieur, que l'on vit peu, & que l'on est mort longtems! Ces objets-là font faire de cruelles réflexions. Le moien de mêler des nouvelles indifferentes à celles de la mort d'un ami? Adieu, mon cher Monsieur, ayez soin de vôtre santé. Ces exemples-là doivent faire redoubler d'attention.

CCCXIII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Chaseu, ce 11. Novembre 1679.

VOTRE lettre m'a extrémement surpris & fort affligé, Madame. La peur que vous m'aviez faite de la maladie de nôtre ami ne m'avoit point du tout préparé à sa mort. J'esperois en sa jeunesse, & au secours qu'une personne qui a du bien, trouve d'ordinaire à Paris: cependant j'y ai été trompé. Je l'aimerois fort, & je pense avoir perdu un bon ami en lui. Je ne sçai

ſi je me flatte, Madame. Mais vous me parlez du ſoin qu'il a eu de vous faire oublier les chagrins qu'il vous avoit donnez, d'une maniere à me faire croire qu'il vous a fait quelque preſent en mourant. Je vous aſſure que je le voudrois de tout mon cœur pour vôtre interêt, & pour l'honneur de ſa memoire. Mandez-moi ce qui en eſt, & ne vous affligez point; car cela ne lui ſerviroit de rien, & vous pourroit nuire. Pour moi qui ſuis vivement touché de la perte de mes amis, j'eſſaye à m'en conſoler bien vîte; & la longue experience que j'ai des afflictions, & l'inutilité des regrets m'en fait venir à bout aſſez aiſément.

CCCXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de J..

A Paris, ce 23. Fevrier 1680.

POUR répondre à vôtre lettre, Monſieur, je vous dirai que j'aimerois, je croi, mieux être un bon bourgeois de Paris vivant de mes rentes, que d'être Roi d'Angleterre. Ce rang-là lui coute de grandes peines. Une marque bien ſûre de la grandeur du Roi, c'eſt tout ce qu'il fait de

tous côtez, & entr'autres choſes le reſpect que les Suiſſes ont pour la fortification d'Hunninghen. Leurs peres n'auroient pas été ſi tranquilles en pareilles rencontres. L'Empereur a raiſon pour ſon propre interêt d'aſſiſter la Pologne ; le Turc eſt un dangereux voiſin. Le Roi de Dannemark a envoyé un beau preſent au Roi : ce ſont des oiſeaux de leurre, qu'il envoyoit d'ordinaire à l'Empereur. Tous les hommages viennènt maintenant à nôtre Maître de tous les endroits du monde ; & dans les reſpects qu'on a pour lui, on ne diſtingueroit pas les étrangers de ſes ſujets. Le Roi aura contentement ſur l'article du traité qui regarde Charlemont. Sa demande eſt juſte, & en l'état où ſont ſes affaires, les Eſpagnols ſont bien heureux, que le Roi ne veuille que la juſtice.

CCCXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur le Duc de Noailles.

A Paris, ce 27. Février 1680.

JE ne ſçaurois vous dire aſſez, Monſieur, combien la maniere honnête dont vous venez de me faire l'honneur de m'écrire,

m'a touché. J'y ai reconnu le cœur de M. vôtre Pere pour moi; & cela me fait prendre la liberté de vous supplier très-humblement de présenter au Roi la lettre que vous trouverez dans ce paquet pour Sa Majesté. C'est Monsieur vôtre Pere qui a commencé de m'attirer des graces, je ne l'oublierai jamais; & je puis vous assurer que depuis cinq ou six ans j'en ai reçu beaucoup du Roi. Vous le connoîtrez, Monsieur, par la lettre que je me donne l'honneur d'écrire à Sa Majesté, que je vous conjure encore une fois de lui vouloir présenter hors de l'embarras des affaires, & de me croire à vous plus qu'homme du monde, & vôtre, &c.

CCCXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy, au Duc de M....

A Paris, ce 3. Mars 1680.

JE ne vous ai point encore entretenu, Monsieur, du détail de ma mauvaise fortune, quoique vous me fassiez l'honneur d'y prendre part; parce que quand cela est inutile, on importune son ami; & je ne vous dirois encore rien de l'état de mes

affaires

affaires, si le Roi ne m'avoit fait des graces depuis quelques années, qui m'ont marqué le radoucissement de Sa Majesté sur mon sujet. Depuis douze ans il m'a permis plusieurs fois de venir à Paris travailler à mes affaires, ne faisant cette grace à pas un éxilé qu'à moi. Il me donna une Compagnie de Cavalerie pour mon fils aîné, que je lui demandai en 1677. Et lui ayant demandé trois ou quatre Benefices depuis trois ans pour un fils que j'ai dans l'Eglise, Sa Majesté ne m'a point refusé en maniere d'exclusion, mais comme ceux de qui le rang n'est point encore venu de recevoir quelque grace. Je croi même avoir trouvé dans le Pere de la Chaise un appui que je ne dois qu'à la pitié qu'il a des malheureux; car je ne le connoissois point avant ma disgrace. Je vous dirai de plus que le Roi a eu la bonté de me faire dire depuis peu par Monsieur de Louvois qu'il étoit content de moi; & par Monsieur de Saint-Aignan, qu'il auroit soin de mes enfans aux occasions. Voilà l'état de mes affaires à la Cour, Monsieur, que le tems, la bonté du Roi, & peutêtre ma conduite ont rendu un peu meilleur, & qui assurément le deviendra encore davantage. Dans cette confiance je me donne aujourd'hui

l'honneur d'écrire à Sa Majesté pour lui demander pour mon fils aîné une place auprès de MONSEIGNEUR, comme celles qu'elle a données à d'autres. Je vous supplie tres-humblement, Monsieur, de ne lui pas refuser vôtre approbation en cette rencontre, si (comme cela se doit) le Roi vous en demande vôtre avis. Quoiqu'on n'ait fait aucune compensation de mes fautes avec mes services, je ne veux plus rien demander à Sa Majesté pour moi; mais je ne pense pas être déraisonnable de demander quelques petits établissemens pour mes enfans. Le succès me fera juger si je ne me suis pas trompé. Quoi qu'il en arrive, j'aimerai le Roi toute ma vie, & je parlerai de lui à la posterité, comme s'il m'avoit fait du bien. Pour vous, Monsieur, je vous honorerai comme un ami fidele, qui par sa naissance, son courage, son merite & sa vertu, a passé tous les Courtisans de son siecle. Vous jugez bien que pensant cela de vous, je suis de tout mon cœur, vôtre, &c.

CCCXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M...

A Paris, ce 25. Mars 1680.

JE vous rends mille graces de vôtre lettre, Madame. Mais je me plains que vous me cachiez quelque chose qui vous regarde ; je l'ai appris d'ailleurs, c'est vôtre grossesse. J'ai été quelque tems à me déterminer à qui j'en ferois compliment ; à Monsieur vôtre pere, à Monsieur vôtre mari, ou à vous. Mais enfin j'ai jugé que comme vous étiez la principale Actrice, c'étoit à vous à qui il falloit m'adresser. Je vous assure donc, Madame, que je suis fort aise de tous les petits maux que vous allez avoir le reste de l'année. Consolez-vous-en, Madame. La D** voudroit bien en avoir autant que vous. Je pense qu'elle ne s'y épargne non plus que vous avez fait ; mais je doute que Monsieur le D** puisse bien imiter Monsieur vôtre mari. Les plus grands Princes ne sont pas toûjours les plus puissans. Mais pour revenir à vôtre lettre, Madame, je suis ravi de voir que nous sommes assez bien ensemble ; & ce

que je trouve de meilleur, c'eſt que cela durera. Je vous réponds de moi, & je me réponds dans les ſentimens où je ſuis, de vous obliger de ne changer jamais. Vous ſçavez, je croi, la mort d'apoplexie de M. Fouquet, dans le tems qu'on lui avoit permis d'aller aux eaux de Bourbon. Cette permiſſion eſt venue trop tard : la mauvaiſe fortune a avancé ſes jours. Il y en a ici de plus heureux que lui, qui (à mon avis) ne mettront pas longtems à le ſuivre. Il fut arrêté en Septembre 1660. au Château d'Angers, où il fut détenu quelque tems, puis mené à Amboiſe, delà à Moret, puis à la Baſtille ; & enfin à Pignerol. Il n'a jamais tant fait de voyages que depuis qu'il a été arrêté. Le Pere Ceſar, le bon ouvrier pour les conſciences délabrées, me reſtitua hier cent piſtoles qu'on m'avoit friponnées au jeu, ou dans une lotterie. Je voudrois que tous ceux qui m'ont nui euſſent des remords ; on pourroit me rendre encore quelque choſe qui vaudroit plus de cent piſtoles. Vous avez oui dire la paſſion de**** pour ſon mari quand elle l'épouſa. Cela eſt, dit-on, fort changé. La petite perſonne ne le peut plus ſouffrir. On dit pour l'excuſer : *Ce que tu vois de l'homme n'eſt pas l'homme.* Et

cela fait demander à tout le monde, où une fille de treize à quatorze ans peut avoir appris comment il faut que les hommes soient faits pour être bien. Je ne pensois pas avoir tant de choses à vous dire; mais je ne garde rien avec vous: je vous montrerai toûjours le fond de ma memoire, comme le fond de mon cœur.

CCCXVIII. LETTRE

Du Comte de Bussy au Duc de Saint-Aignan.

A Paris, ce 2. Avril 1680.

VOILA le Mémoire que je vous ai promis de vous envoyer, Monsieur. Si j'avois à en parler au Roi moi-même, je supplierois Sa Majesté de trouver bon que je lui lûsse: mais vous, Monsieur, qui avez une langue plus intelligible à nôtre Maître que la mienne, traduisez ce Mémoire, & le dites avec ce cœur généreux qui m'a toûjours aimé, & qui a redoublé de chaleur pour moi dans le tems de ma disgrace, & que tout le monde me tournoit le dos. Songez, s'il vous plaît, que la priere que vous allez faire au Roi est mon vin émetique, & que si Sa Majesté

n'a pitié de ma Maison en cette rencontre, je n'ai plus rien à esperer, & que je ne l'importunerai de ma vie. Prenez donc bien vôtre tems, Monsieur, je vous en conjure (j'ose dire) par l'interêt que vous prenez en la justice de nôtre Maître, & par l'amitié que vous avez pour moi. J'attens tout de vous.

CCCXIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere R...

Ce 30. Août 1680.

COMMENT vous portez-vous, mon R. Pere? Vous étiez à Auteuil pour prendre l'air la derniere fois que je fus chez vous pour vous dire adieu. Je n'aime pas vos langueurs, & je suis assuré que vous les prenez plus en patience que moi. Ne vous résoudrez-vous jamais à venir prendre des eaux de Sainte-Reine sur les lieux? Je croi qu'elles vous feroient plus de bien qu'étant transportées. Pour moi j'espere aller à Paris au printems de l'année prochaine. Je n'irois guéres plus souvent, si j'en avois la liberté toute entiere, & vous m'avouerez que le commerce que la demande de ces permissions me donne avec

le Roi est plus agréable, & peut même enfin être utile, parce que je le fais souvenir de ma famille & de moi. Vous voyez que je mets tout à profit pour prendre en gré la continuation de ma disgrace.

CCCXX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Evêque d'A...

A Autun, ce 13. Janvier 1681.

VOus me témoignez, Monsieur, souhaiter un peu plus de commerce dans nôtre absence que nous n'en avons. J'y consens de tout mon cœur : j'y fournirai plus aisément que vous ; car vous avez à la Cour ou à Paris peu de tems de reste, & moi je n'ai rien ici de meilleur à faire que cela, ni de plus agréable. Il y a un mois que je suis en cette Ville, où les nouvelles de Monsieur Jeannin & les miennes font le sujet de nos conversations ; après cela nous ne parlons plus que de cartes.

Cùm fueris Romæ, Romano vivito more. Je fais ici une vie pour laquelle je n'étois pas né, mais Dieu le veut ainsi ; & il me fait la grace de n'avoir plus de peine à m'y accommoder. Si vous étiez ici, je la trou-

verois bien plus douce ; mais ce sera quand vous pourrez. Je sçai combien vous le souhaitez.

CCCXXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Duc de Saint-Aignan.

A Autun, ce 21. Janvier 1681.

JE vous envoye, Monsieur, la suite de mes Mémoires que le Roi veut voir, avec une lettre que je me donne l'honneur d'écrire à Sa Majesté. Je croi qu'elle s'ennuyera moins à cette lecture qu'elle n'a fait à la premiere ; car outre qu'elle y verra le récit de ses propres actions, c'est qu'elle les verra dans des lettres, qui est la moins ennuyeuse maniere de conter, & la plus naturelle. Sa Majesté verra même d'autres choses dans ces lettres qui la divertiront ; & je pense que celles de Madame de S*** ne lui déplairont pas.

Au reste, je ne comprens pas qu'un Directeur laisse faire un testament aussi injuste que celui du P. de L*** à l'égard de son neveu. Les dévots qui deshéritent leurs parens pour faire des charitez ne regardent que Dieu : cependant il y a raison

par

pàr tout. Le P. de L *** pouvoit avec le bien qu'il avoit, ſatisfaire à ſes liberalitez & à la juſtice. Tout le monde eût été content, s'il eût donné cent mille francs aux pauvres, & ſept cent mille francs à ſon neveu: mais depuis que la dévotion ſe met de travers dans une tête, il n'y a point d'extremité à quoi elle ne porte.

AU ROI.

SIRE,

Je préſente à V. M. quatre années de mes Mémoires, c'eſt-à-dire, quatre années de vos Conquêtes. Je me ſuis déja donné l'honneur d'écrire à Vôtre Majeſté, SIRE, *que ne ſçachant pas les motifs des entrepriſes, je dirois ſeulement les évenemens. Je l'ai fait, & j'oſe dire que la maniere dont on me les a écrits, & celle dont j'y ai répondu (moi dans l'exil) les feront pour le moins auſſitôt croire, que l'hiſtoire qui portera le nom de Vôtre Majeſté. J'eſpere que ma naiſſance & mes emplois donneront auſſi quelque credit à ces Mémoires. Si Vôtre Majeſté,* SIRE, *ſçavoit la joye que j'ai de voir qu'après l'avoir ſervie à la guerre plus de trente années, & avoir eu le malheur de n'être pas Maréchal de France, j'aye préſentement une occaſion de me diſtin-*

ger de tous les Maréchaux, en faisant pour la gloire de Vôtre Majesté, ce que pas un d'eux n'a fait. Si elle sçavoit, dis-je, le plaisir que me donne cette réfléxion, elle auroit quelque bonté pour moi, & celle de me le faire connoître. Je vous en supplie tres-humblement, SIRE, *& de croire que vous ne sçauriez jamais avoir, non seulement un Sujet disgracié, mais encore un Sujet favori, qui vous aime avec plus de respect, de soûmission & de tendresse que moi, ni qui soit de meilleur cœur, &c.*

CCCXXII. LETTRE.

De M. le Premier Président de Dijon au Comte de Bussy.

A Dijon, ce 25. Janvier 1681.

J'AI reçû & lû avec grand plaisir les Mémoires que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Je les ai trouvé trop agréables pour en faire à deux fois, & la soirée que j'y employai hier, a été la meilleure & la plus divertissante que je pouvois avoir. Ce qui est de serieux est beau & solide, & rien n'est plus enjoüé que ce que vous avez écrit pour réjouir. Je suis persuadé que la posterité fine & délicate en

fera un jour le même jugement ; mais je pense que cela n'arrivera de longtems, & que votre intention est d'en faire un Posthume. Le Maître doit être content de voir comment il est parlé de lui, & il verra avec satisfaction que ce qui est dans le monde le plus digne de louanges, ne pouvoit être mieux loué. Pour moi qui connois la vérité de la plûpart des choses que vous avez écrites, j'ai tout le plaisir à le lire qu'on peut avoir, quand on est convaincu de ce qu'on lit.

CCCXXIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Duchesse du L...

A Autun, ce 18. Février 1681.

De tous les complimens qu'on vous a faits sur votre mariage, Madame, je suis assuré qu'il n'y en a pas un plus sincere que le mien, ni si desinteressé. Car enfin je ne croi pas avoir l'honneur de vous voir jamais : cependant je suis persuadé que cette raison ne vous obligera pas de m'oublier ; & pour moi, Madame, qui vous ai promis d'être votre ami & votre très-obéissant serviteur toute ma vie, je pren-

drai part tant qu'elle durera, à tout ce qui vous arrivera de bien & de mal, fussions-nous toûjours à cent lieues l'un de l'autre.

CCCXXIV. LETTRE.

Du Marquis de T.. au Comte de Bussy.

Ce 20. Février 1681.

CE n'a point été ce que le Courrier nous a dit des chemins & du péril qu'il a couru, qui m'a empêché d'aller à Autun ; Monsieur. Je suis encore capable de vouloir bien acheter de grands plaisirs au prix de beaucoup de peines. La mauvaise santé de ma belle-mere a été un obstacle auquel je n'ai pû & je ne crois pas encore devoir résister. Son mal n'est pas violent : mais à un cœur tendre & à un homme qui cherche à remplir ses devoirs, c'est plus qu'il n'en faut pour le faire demeurer. Je ferai tout ce que je pourrai pour aller passer sept ou huit jours avec vous avant que la compagnie se sépare. Tous les tems vallent le Carnaval, quand tant de personnes agréables sont ensemble ; & j'espere que je n'aurai rien à regretter de lui que la présentation de la Comédie,

Encore y a-t-il pour & contre. Des Dames toûjours redoutables sont bien dangereuses à voir déguisées avec les atours des passions.

CCCXXV. LETTRE.

Du Premier Président de D.. au Comte de Bussy.

A Dijon, ce 22. Février 1681.

JE suis de votre avis, Monsieur, quand vous dites qu'il faut être fidele à écrire l'Histoire ou des Mémoires : mais comme peu de gens se font justice sur leurs véritez, il faut attendre qu'ils ne soient plus, pour faire paroître ce qu'ils ont été. L'Historien qui a travaillé dans cette vûe, ne manque jamais de credit, si d'ailleurs son stile est agréable & juste ; car il ne peut être soupçonné de haine ou d'amitié, & il faut cela pour être cru. Je suis donc d'accord avec vous, que le tems présent n'est jamais propre pour toutes les veritez. J'avoue que ce n'est pas un deshonneur de n'avoir pas les plus grandes vertus ; mais je doute que ce n'en soit pas un considerable de n'avoir rien fait pour les acquerir. Ainsi l'on peut dire, qu'un homme d'épée

qui n'a jamais été à la guerre, merite du blâme. Vous, Monſieur, qui avez ſi bien ſervi, devez être de mon avis. Pour moi, ſi j'étois de ce métier-là, je tiendrois à deshonneur de ne l'avoir pas fait, parce que je crois qu'il y en a toujours de manquer à ce qu'on doit, & qu'on ne peut dire & apprendre à tout le monde qu'un homme n'a rien fait, ſans le faire juger par le public, digne d'un aſſez grand reproche. Pour la naiſſance il ſemble que n'y ayant rien contribué, ce qu'on nous peut dire ſur cela nous doit être aſſez indifferent. Cependant les plus ſages aiment mieux qu'on n'en parle point lorſqu'il n'y a rien de bon à en dire. Le Roi a ſujet d'être content de tout ce que vous dites de lui, & que vous ſoûtenez également bien par tout, & rien n'eſt plus beau pour ſa gloire ; & cela même le ſera encore davantage longtems après lui. J'eſpere, Monſieur, qu'il récompenſera vôtre zele en votre perſonne ou en celle de vos enfans, & qu'il l'aimera autant que vôtre eſprit. L'un & l'autre ſont dignes de lui, qui ſeul en peut mieux connoître le prix que tout autre.

CCCXXVI. LETTRE.

Du Premier Préſident de D.. au Comte de Buſſy.

A Dijon, ce 27. Février 1681.

TOUTES mes occupations cedent au plaiſir de lire ce qui vient de vous, Monſieur. J'ai déja lû le ſecond manuſcrit que vous venez de m'envoyer, & ſi vous pouviez autant écrire que je voudrois, vous ne feriez rien autre choſe; & ſi vous m'en faiſiez part, vous me feriez renoncer à tous mes devoirs. Ce dernier tome eſt fort diverſifié. Les choſes y ſont écrites avec infiniment d'eſprit & d'agrément; il y en a même de certaines qu'on traiteroit un peu d'indifferentes dans d'autres ouvrages, qui ne font toutefois qu'embellir le vôtre, tant la maniere avec laquelle elles y ſont écrites eſt galante. Je n'avois garde de ſonger à m'y voir: mais je me fais juſtice, en reconnoiſſant par moi même, que de rien vous faites quelque choſe, & que vous êtes un ami qu'on trouve par tout. C'eſt auſſi un exemple, ou plûtôt un devoir à ceux que vous aimez, pour ne vous manquer jamais.

CCCXXVII. LETTRE.

De S. A. R. Mademoiselle au Comte de Bussy.

A Paris, ce 1. Avril 1681.

JE reçûs votre lettre peu de tems après le gain de mon procès; mais Mademoiselle de Guise s'est encore défendue, & elle ne s'est rendue que depuis sept ou huit jours que j'ai encore eu un Arrêt. J'ai trouvé mille embarras à la Grand'Chambre, & j'ai eu recours au Roi, où je devois trouver du secours & de la justice. J'y en ai trouvé comme tout le monde, mais avec des graces & des agrémens qu'il faudroit avoir vus & entendus; car cette maudite affaire m'a obligé de parler au Roi vingt fois, près d'une heure chacune dans son cabinet, & plusieurs autres des tems trop longs à mon gré, par la crainte que j'avois de l'ennuyer; car pour moi je ne m'ennuyois pas. Enfin Sa Majesté m'a envoyée à la Premiere Chambre des Enquêtes. J'ai gagné; ma victoire est entiere; le champ de bataille m'est demeuré; j'ai le bagage. Si j'avois voulu n'avoir que l'honneur, je n'aurois pas eu tant de peine. Je suis très-

persuadée que vous en êtes aussi aise que certaines gens en seront fâchez. J'espere que vôtre fils sera un joli garçon. Il a de l'esprit, & j'en suis contente, & tres-persuadée que vous êtes fort de mes amis, croyez aussi que je suis fort la vôtre,

ANNE MARIE LOUISE D'ORLEANS.

CCCXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Maréchal d'E...

A Chaseu, ce . Avril 1681.

SI par l'attente vous avez perdu de l'ancienneté dans vôtre Corps, Monsieur, le Roi vous en a bien récompensé, en faisant une promotion pour vous seul, & avec toutes les circonstances qui supposent le vrai mérite. Je n'ai que faire de vous dire que j'en suis ravi. Il y a longtems que je vous en ai témoigné mon impatience, & le chagrin de ce qu'il me sembloit qu'on vous fist trop attendre cet honneur. Je n'ai plus qu'à vous souhaiter les grands moyens de soûtenir hautement cette dignité; que vous en jouissiez encore plus longtems que Monsieur vôtre pere, &

que vous croyiez bien que personne ne vous aime & ne vous estime plus que je fais.

CCCXXIX. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 7. May 1681.

DANS la peur que j'ai, Monsieur, que vous ne veniez pas le mois de May non plus que le mois d'Avril, je me donne l'honneur de vous écrire, car il ne faut pas laisser dormir l'amitié trop longtems; le repos ne lui est pas mortel ; mais bien l'assoupissement. Je ne sçavois où vous prendre, quand Madame de Rabutin m'a appris que vous étiez à Dijon. J'ai oui dire que c'étoit une grande Ville où il y avoit bonne compagnie ; car les honnêtes gens sont de tous les payis, & cela pourroit vous y retenir quelque tems : mais enfin, Monsieur, aurons-nous l'honneur de vous voir cet Eté ?

CCCXXX. LETTRE.

Du Duc de S. Aignan au Comte de Bussy.

A Versailles, ce 7. May 1681.

VOus me connoissez trop bien, Monsieur, & vous vous connoissez trop bien vos même, pour me pouvoir soupçonner de quelque negligence sur ce qui vous regarde. Comme vous avez toûjours ce même mérite & cette bonté pour moi, qui m'ont obligé de prendre vos interêts assez hautement en de facheuses conjonctures, je vous tiens fort persuadé que je ne changerai pas facilement. Mon amitié pour vous est fondée sur l'estime, une illustre naissance, soûtenue de beaucoup de valeur & d'esprit, & fomentée par plus de vingt ans d'une connoissance particuliere ; tout cela ne laisse pas oublier un absent comme vous.

CCCXXXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de B...

A Dijon, ce 12. May 1681.

MA longue absence ne m'empêche pas de songer à vous, Monsieur, & de prendre part à ce qui vous touche. J'ai appris que la mort de Monsieur de P** vous avoit produit des avantages considérables. Je vous assure encore, Monsieur, que le détachement que j'ai des affaires du monde où m'a mis une longue disgrace, ne me rendra jamais indifferentes les prosperitez de vôtre maison. Je vous en souhaite de plus grandes ; & ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai cru qu'elles vous arriveroient. J'espere de vous en faire compliment un jour ; cependant croyez bien, s'il vous plaît, que personne n'est plus sincerement que moi, vôtre, &c.

CCCXXXII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte de L...

A Dijon, ce 13. May 1681.

J'Ai appris avec beaucoup de joye la grace que le Roi vous a faite. Je ſçai par moi-même que ces ſortes de graces ont des ſuites agréables ; & quoiqu'elles n'ayent pas été fort loin ſur mon ſujet, j'ai toûjours trouvé bien plus doux d'être exilé que priſonnier. Je penſe que le Roi retrouvera dans ſon cœur les raiſons qu'il avoit autrefois de vous aimer ; j'y voi de l'apparence, & l'extrême envie que j'en ai, me le fait croire aſſurément ; car je vous aſſure que perſonne n'eſt plus à vous que vôtre, &c.

CCCXXXIII. LETTRE.

Du Duc de Saint-Aignan au Comte de Buſſy.

A Saint-Germain en Laye, ce Jeudy au ſoir 9. Avril 1682.

LE Roi vient de me faire le plus agréable commandement que j'aye jamais

reçu de Sa Majesté. C'est de vous mander, Monsieur, de le venir trouver Dimanche prochain douziéme de ce mois. Le Roi veut que vous n'en parliez à personne, pas même à vos plus proches, ni à vos meilleurs amis. Sa Majesté veut surprendre tout le monde sur vôtre retour. Je vous attendrai chez moi à huit heures du matin.

CCCXXXIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Duc de Saint-Aignan.

A Paris, ce 10. Avril 1682.

JE suis transporté de joye, Monsieur, de revoir le meilleur Maître du monde, à qui je dois ma sagesse, & j'espere mon salut. Car enfin j'ai prié Dieu de lui toucher le cœur sur mon sujet, & pour être exaucé, je me suis fait une grande habitude de l'aimer & de le craindre. J'irai descendre chez vous, Monsieur, & vous suivre par tout où vous jugerez à propos que j'aille. Je ne sçaurois m'égarer avec un aussi bon guide. Adieu, Monsieur, les grandes joyes peuvent aussi peu parler que les grandes afflictions.

CCCXXXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Comtesse de T...

A Paris, ce 14. Avril 1682.

ENFIN, Madame, le Roi vient de me rappeller, & je croi que vous serez bien-aise de sçavoir non seulement, qu'il m'a fait cette grace, mais encore la maniere dont cela s'est passé. Le jour que je revis Sa Majesté, le Duc de Saint-Aignan m'ayant dit de la part du Roi, qu'il ne me vouloit pas voir dans la cohuë; qu'il me feroit appeller lorsqu'il seroit levé; que je ne me fisse connoître de personne, & que je m'allasse mettre à la porte de son Cabinet; je le fis ainsi, & après que j'y eus été une grosse demi-heure, le Roi sortant de son Prie-Dieu, vint à moi. Je me jettai à deux genoux comme il étoit auprès de la porte, & je les lui embrassai. Il me dit en me prenant par les épaules, & en se baissant fort, (car j'étois fort baissé:) *Levez-vous, Bussy*; & comme je ne le fis pas d'abord, il me redit encore d'un ton plus gracieux: *Hé, levez-vous, Bussy*. Cela m'attendrit tellement, que je me levai les lar-

mes aux yeux. Il me dit : *Je ſuis bien-aiſe de vous voir, il y a longtems que nous ne nous ſommes vûs.* Je lui répondis : Il y a dix-ſept ans, Sire : mais je ſuis ravi aujourd'hui que mon retour, & la maniére dont Vôtre Majeſté me reçoit, me faſſent connoître qu'elle m'a pardonné ma mauvaiſe conduite. *Oui,* me dit-il, *j'ai tout oublié. Je n'ai pas toujours été content de vous; mais je le ſuis préſentement depuis quelque tems.* Vous l'auriez toujours été, Sire, lui répondis-je, ſi vous aviez toûjours vû le fond de mon cœur pour vous; & ſur cela je me jettai à ſes pieds. Le Roi me ſerra les épaules, & entra dans ſon cabinet.

Cette réponſe m'attira bien des embraſſades de la part des Courtiſans. Il n'y avoit plus alors de difference viſible entre mes amis, mes ennemis, & les indifferens. Tout le monde diſoit & faiſoit les mêmes choſes. Le Duc de Saint-Aignan qui avoit ſuivi le Roi dans ſon cabinet, demanda à Sa Majeſté ce qu'il lui plaiſoit que je devinſſe. Le Roi lui dit : Qu'il aille chez la Reine, chez Monſeigneur, chez Madame la Dauphine, & par tout où il voudra. Je ſuivis donc mon ami en tous ces lieux-là, & je trouvai qu'on ſçavoit déja la maniere dont le Roi m'avoit reçû, & que, ſelon

la

la coûtume, chacun vouloit copier le Maître.

La Reine n'étant pas encore levée, nous allâmes chez MONSEIGNEUR, de là chez Madame la Dauphine. On lui dit que j'étois à la porte de sa chambre en dessein de lui faire la révérence. Elle prenoit alors sa chemise. Et comme elle sortit pour aller chez la Reine, je la saluai ; & comme je fus relevé, elle me dit : Je suis bien-aise de vous voir ici ; car je sçai que vous êtes un homme de qualité, d'esprit & de mérite. MONSIEUR & MADAME étant à Saint-Cloud, & Monsieur le Prince à Chantilly, & n'ayant point trouvé Monsieur le Duc chez lui, nous allâmes chez Messieurs les Princes de Conty & de la Roche sur-Yon, qui me récurent fort bien, sçachant l'honneur que feu Monsieur le Prince de Conty leur pere me faisoit de m'aimer. Au sortir de là nous allâmes chez la Reine. La Duchesse de Richelieu n'y étant pas, ce fut l'Evêque de Langres qui me présenta à Sa Majesté.

Nous allâmes ensuite à la Messe rendre graces à Dieu de tout ce qui m'arrivoit d'agréable ce jour là. Au sortir de la Messe je reconnus bien les Courtisans. C'étoit à qui me donneroit à dîner : mais nous

préferâmes le Duc de Montausier mon ancien ami. Sur les quatre heures après midi je laissai mon ami à S. Germain, & je m'en allai à S. Cloud, où je fus reçu de MONSIEUR & de MADAME aussi bien qu'on le peut être. J'eus une assez longue conversation avec MONSIEUR en particulier; & je m'en revins coucher à Paris, faisant réflexions que je n'avois passé de ma vie une plus agréable journée ni plus honorable que celle-là. Il faudra voir si les suites en seront utiles, j'ai tout lieu de l'esperer des bontez du Roi. Cependant je ne serai pas trop surpris, ni point du tout abbatu si on ne fait rien pour moi, parce que je suis Philosophe & Chrétien; & au milieu de ma façon de prosperité je me suis trouvé la raison encore assez libre pour demander à Dieu de tout mon cœur, que s'il prévoit que la Cour me doive corrompre, il m'empêche d'y faire séjour. Je suis seur, Madame, que ces sentimens-là vous plairont. Aussi n'aurez-vous que cela de moi aujourd'hui; une autre fois je vous dirai des nouvelles des autres.

CCCXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint-Aignan.

A Paris, ce 14. Avril 1682.

J'AI pris patience dix-ſept ans durant, Monſieur, parce que j'étois réſigné aux volontez de Dieu, & à celles de nôtre Maître. Mais depuis que j'ai vû le retour de Sa Majeſté à la miſericorde ſur mon ſujet, & que j'ai oui avec quelle bonté il me dit qu'il étoit content de ma conduite, je ne puis me tenir ſur l'envie que j'ai de lui aller rendre mes tres humbles reſpects, & lui montrer ſur mon viſage les ſentimens de reconnoiſſance, & ſi je l'oſe dire, de tendreſſe, dont mon cœur eſt tout plein pour lui. Mandez-moi, Monſieur, s'il vous plaît, quand vous jugerez à propos que j'aille faire ma cour au lever du Roi, & je m'en reviendrai à Paris au ſortir de ſa chambre; car comme je ne veux être vû que de lui, je n'ai que lui à voir au monde.

CCCXXXVII. LETTRE.

Réponse du Duc de Saint-Aignan au Comte de Bussy.

A Saint-Germain, ce 16. Avril 1682.

VENEZ demain, Monsieur, & venez pour toujours jouir autant qu'il vous plaira de la vûe du plus grand, du meilleur, & du plus aimable Roi du monde.

CCCXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Duc de...

Ce 16. Avril 1682.

JE vous rends mille graces, Monsieur, de la joye que vous avez toujours de mon rappel à la Cour. Vôtre lettre ne me rassure point sur l'honneur de votre amitié, car je n'en ai pas été en doute; mais elle me donne le plaisir de vous entendre dire combien vous m'aimez.

Je ne sçai pourquoi on a été surpris de mon retour. Pour moi, je ne l'ai point été. Quand je regardois les choses en détail, le peu d'amis qui restent à un homme en disgrace & depuis dix-sept ans, la mode

même d'aujourd'hui de ne rien faire que pour soi, & de croire se faire valoir auprès du Roi par ne lui demander aucune grace que pour sa famille; quand je regardois tout cela, je ne voyois point d'apparence d'être rappellé : mais en gros j'ai toujours bien cru qu'un homme de condition & de service, ne mourroit pas en exil pour des bagatelles, sous le regne du plus grand Roi du monde. Cela me fait encore croire que si je puis faire connoître à Sa Majesté le fond de mon cœur, elle me fera assurément du bien ; & il y a bien plus loin de Bussy à Saint-Germain, que de Saint-Germain à quelque grace. Adieu, Monsieur. Je n'ai que faire de vous supplier de m'aimer toujours. Je n'en suis point en peine : ma disgrace a duré assez pour avoir mis vôtre générosité à la derniere épreuve.

CCCXXXIX. LETTRE.

REMERCIMENT DU COMTE de Bussy à Messieurs de l'Academie Françoise, qui lui avoient député Messieurs Charpentier & Quinault, pour lui faire compliment sur son retour.

Messieurs,

Quoique je sçache bien que le compli-

ment dont vous m'avez honoré, soit une suite de la grace que j'ai reçue du Roi, je ne laisse pas de vous en être extrémement obligé, parce que je sçai aussi que vous ne feriez pas cet honneur à toûs ceux de votre Corps qui sortiroient de disgrace. Soyez donc persuadez, s'il vous plaît, Messieurs, que je sens cette distinction comme je dois, & qu'il n'y a dans mon cœur au dessus de l'obligation que je vous ai, que la reconnoissance du retour à la misericorde de Sa Majesté sur mon sujet. Ce seroit ici un bel endroit, Messieurs, pour vous parler de ce grand Roi, dont les ennemis mêmes parlent avec éloge; mais dix-sept ans d'absence de l'Academie m'ont fait perdre les dispositions que je pouvois avoir à ces beaux tours & à ces nobles expressions qu'on apprend si bien avec vous, & qui sont si necessaires pour traiter un aussi grand sujet que celui-là. Je n'ai pas oublié d'admirer, & si je l'ose dire, d'aimer le plus grand Roi du monde; mais j'ai oublié la maniere de le dire comme il le mérite. Vous me l'apprendrez, Messieurs, & cependant je vous assurerai qu'on ne peut être avec plus de vérité que je le suis, &c.

CCCXL. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Comtesse de Rabutin de Holstein.

A Paris, ce 26. Avril 1682.

J'Ai appris avec beaucoup de joye, Madame, l'honneur que vous avez fait à mon cousin le Comte de Rabutin. Toute ma maison y prend la part que vous pouvez penser qu'elle y doit prendre. Je vous assure, Madame, que vous ne pouviez jamais entrer dans une famille où l'on eût plus d'estime, plus de respect, &, si je l'ose dire, plus d'amitié que toute la nôtre en a pour vous, & moi particulierement, qui suis plus que pas un, votre trés-humble & trés obéissant serviteur.

CCCXLI. LETTRE.

Réponse de la Comtesse de Rabutin de Holstein au Comte de Bussy.

A Vienne, ce 14. May 1682.

Monsieur, j'ai appris avec beaucoup de joye par la vôtre, l'interêt

que vous prenez au mariage que j'ai fait avec Monsieur vôtre Cousin, qui augmente la satisfaction que j'ai de posseder un homme de tant de mérite : & par toutes les maniéres du monde, je m'estime la plus heureuse femme de la terre ; particulierement d'entrer dans votre alliance ; & comme vous êtes l'ornement de toute la Maison, j'ai pris un plaisir très grand de pouvoir prétendre quelque part en votre amitié, comme je ne souhaite rien autre chose que d'avoir l'occasion de vous témoigner combien j'ai d'estime & de vénération pour vôtre personne, vous assurant que je suis, &c.

LA COMTESSE DE RABUTIN
DUCHESSE DE HOLSTEIN.

CCCXLII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de H... de B....

A Paris, ce 9. May 1682.

LA grace que j'ai reçue du Roi, Monsieur, de me faire revenir à la Cour, & la maniere dont Sa Majesté m'a reçu, m'ont attiré des complimens de bien des gens. Mais je vous proteste que personne

ne

ne m'en a fait un qui m'ait fait tant de plaisir que le vôtre. L'honneur que j'ai d'être vôtre parent, & l'estime extraordinaire que j'ai pour vous, me font préferer les marques de votre amitié à celles de tout le monde. Quand vous joindrez à cela la reconnoissance que j'ai de l'amitié dont M. votre beau-pere m'honore, vous trouverez que personne ne doit avoir plus d'attachement à votre Maison que moi, & ne peut être plus que je suis, vôtre, &c.

CCCXLIII. LETTRE.

De la Comtesse de Rabutin de Holstein au Comte de Bussy.

A Vienne, ce 10. Septembre 1682.

MONSIEUR, je prens la liberté, par l'occasion de Monsieur le Comte de Mansfeld qui retourne à Paris, de vous assurer de l'estime que j'ai pour votre personne, vous priant en même tems de nous conserver l'honneur de votre amitié. Et comme M. le Comte de Rabutin est à l'armée en Hongrie, j'ai voulu me donner cette consolation dans une absence si rude & si cruelle pour moi, de vous faire connoître par celle-ci, combien je m'interesse

pour ceux qui le touchent si près de vous. J'attens avec impatience le mois de Novembre, qui est le tems de mon accouchement, pour établir en Allemagne votre famille qui est si illustre. Le Pere de M. le Comte de Rabutin m'a envoyé sa genéalogie, laquelle je conserverai pour ma mémoire : je souhaiterois aussi votre portrait, & ceux de votre famille, à qui je fais mille assurances d'amitié, vous priant de me considerer comme une de la vôtre, comme je serai toute ma vie, votre, &c.

CCCXLIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Présidente d'O....

Ce 23. Octobre 1682.

IL vaut mieux tard que jamais, Madame. Les affaires m'ont accablé, & m'ont fait partir sans vous dire adieu ; mais vous m'avez si souvent excusé en de pareilles rencontres, que je n'ai point en celle-ci desesperé de votre pardon. Je vous le demande donc encore cette fois, Madame. Vous connoissez mon cœur incapable de vous manquer dans le fonds ; car pour les irrégularitez, elles ne peuvent faire soup-

conner que les nouvelles amitiez, & j'ai fait mes preuves de fidelité pour vous.

CCCXLV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M...

A Bussy, ce 23. Decembre 1682.

POURQUOI ne me faites-vous point réponse, Madame? Car vous avez reçu la lettre que je vous écrivis en arrivant ici. Je ne m'étendrai point en longs reproches; peutêtre n'en meritez-vous pas; si vous en meritez, j'aime mieux vous abandonner à vos remords, que de me plaindre. Serieusement, Madame, mandez-moi ce qui vous a empêché de m'écrire. J'aimerois mieux que vous eussiez été un peu malade, que de croire que vous m'eussiez moins aimé.

CCCXLVI. LETTRE.

De la Comtesse de Rabutin de Holstein au Comte de Bussy.

A Vienne, ce 24. Fevrier 1683.

J'AI reçu celle que vous m'avez honoré de m'écrire, par laquelle je com-

prens l'amitié & la bonté que vous avez pour moi, laquelle j'estime bien cher. Je suis dans la derniere impatience d'avoir cette Genéalogie de laquelle vous me parlez, & aussi la grace que vous me voulez faire de m'envoyer votre portrait & ceux de votre famille. Du reste, Monsieur, je n'ose pas vous parler que je n'ai fait qu'une petite fille; j'ai souhaité que ce fût un fils. Monsieur de Rabutin est fort heureusement retourné, qui vous rend vos respects. Je puis vous assurer que vous avez un Cousin qui a beaucoup de merite, & qui me rend la plus heureuse du monde. Ce que vous me commandez pour mon portrait, je l'executerai au plûtôt; & si vous le trouvez bon, je vous envoyerai aussi le portrait de la petite Rabutin, pour occuper une place dans votre beau sallon; & je vous prie sur tous les portraits que vous m'envoyerez, de faire mettre leurs noms. J'ai la plus grande impatience de les avoir bientôt, & la grace que je vous demande encore de me continuer votre correspondance; car quoique je n'aye pas l'honneur de vous connoitre, vos mérites & vos belles qualitez me sont assez connues. J'ai appris avec plaisir que vous êtes retourné en grace auprès du Roi, & je sou-

haite de tout mon cœur que cela contribue à des autres fortunes égales à vos mérites, dont j'ai assez oui parler ici, & que j'aurai le plaisir de sçavoir, mon cher Cousin, que vous êtes satisfait. Comme je prens un interêt tout particulier en tout ce qui vous touche, je souhaite de tout mon cœur de vous témoigner combien je suis votre tres-humble servante.

CCCXLVII. LETTRE.

Du Comte de C.. L.. au Comte de Bussy.

A Levilly, ce 4. May 1683.

BARBAIN m'a envoyé les nouveaux dialogues des morts. Vous prétendez, Monsieur, qu'il y a d'autres morts qui n'ont pas encore vû le jour. Cela est assez extraordinaire; mais puisque vous me les avez promis, permettez-moi de vous les demander, ou de me plaindre de vous en l'autre monde chez ces Messieurs qui ne sont plus ici; car je les verrai bientôt si mon Baptistere ne me trompe, & je serois fâché de leur aller dire que Monsieur le Comte de Bussy m'a manqué de parole: j'aime mieux les entretenir de son merite,

& rendre toute la défunte antiquité jalouse ou charmée de lui ; car je veux croire que les grands hommes ont toujours du goût & de la raison en quelque monde que ce soit. J'espere que je n'en trouverai pas un qui ne fasse gloire d'être votre serviteur aussi bien que moi.

CCCXLVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Président de R..

A Paris, ce 7. Juin 1683.

J'APPRIS hier Monsieur, que vous étiez marié. Je fus longtems sans le vouloir croire ; car je pensois que j'en devois sçavoir quelques nouvelles avant que cela fût fait : mais on me l'assura avec tant de circonstances, que je suis resolu de le sçavoir de vous même, & m'en réjouir. Vous mériteriez pourtant que je traitasse ce mariage de clandestin, moi que vous sçavez qui prens garde de près en ces matieres.

CCCXLIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de Benserade.

A Lanty, ce 10. Octobre 1683.

JE suis enfin arrivé ici sans mettre pied à terre, Monsieur. A cela près que je ne marche ni ne m'assieds, je me porte fort bien de mon operation. Je me suis reposé huit jours à Fontainebleau où vous m'aviez donné rendez-vous ; mais je voi bien que Gentilly vous tient lieu de toutes choses. Si vous sçaviez combien je trouve cela de bon sens, vous croiriez aisément qu'il n'y a guéres de gens à la Cour qui n'en soyent plus entêtez que moi. Dix-sept ans d'exil m'ont appris à aimer d'être mon maître, & l'independance m'a consolé de la mauvaise fortune. Cependant il faut remplir ses devoirs. Je serai au commencement de l'année prochaine à Paris

CCCL. LETTRE.

Du Marquis de T.. au Comte de Bussy.

Ce 15. Octobre 1683.

PERSONNE n'est plus aise que moi du retour de votre santé, Monsieur, & n'est plus capable de goûter ce commerce d'amitié & de plaisir que vous me faites l'honneur de souhaiter qu'il continue entre nous, quand votre sejour dans la Province nous en donnera les moyens. Je voudrois bien, Monsieur, avoir de quoi y mettre autant d'agrémens que vous ; mais vous devez être en cela si accoûtumé au moins, que j'espere que vous ne laisserez pas d'être content de moi.

CCCLI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M..

A Bussy, ce 28. Octobre 1683.

TOus mes amis m'écrivent, Madame. Il n'y a que vous dont je n'ai point de nouvelles. N'avez-vous pas peur que je

vous appelle ingrate ? Je le ferois ſi cela n'avoit trop d'air de la verité. Vous me regardez peutêtre comme un infirme avec qui il n'y a plus rien à faire, ou peutêtre traitez-vous de taille l'opération qu'on m'a faite. Si cela eſt, détrompez-vous, Madame. On ne m'a taillé ni coupé, & je ſuis en meilleure ſanté que vous ne m'avez jamais vû.

CCCLII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Evêque d'A...

Ce 27. Decembre 1683.

Je vous renvoye le traité de ſaint Auguſtin avec mille remercimens. Je croirois qu'on s'eſt ſervi de ſon nom & de celui des Donatiſtes, pour juſtifier la conduite du Roi à l'égard des Huguenots, ſi je croyois que quelqu'un pût en ce tems-ci traiter cette matiére avec autant d'art, de force, & de dignité que ſaint Auguſtin. Il eſt vrai qu'il ſemble que ce diſcours ſoit fait exprès pour autoriſer le traitement qu'on fait aujourd'hui aux Huguenots. Quiconque l'a traduit, ne lui a point ôté de ſes graces.

CCCLIII. LETTRE.

Reponse de l'Evêque d'A.. au Comte de Bussy.

Ce 30. Decembre 1683.

JE m'en doutois bien, Monsieur, que vous seriez content de la traduction de la lettre de saint Augustin, & même que vous la trouveriez admirable. Elle m'a paru telle, & je suis bien-aise que mes sentimens se rencontrent avec les vôtres; car on se doit faire honneur de se rencontrer sur ces matieres avec une personne d'aussi bon goût que vous. Je suis encore de vôtre avis sur ce que vous en pensez par rapport au Roi, & je croi que Sa Majesté auroit du plaisir à la lire.

CCCLIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Premier Président de Dijon.

Ce 11 Janvier 1684.

JE viens d'apprendre la mort de nôtre pauvre ami Tavannes, Monsieur. Ce n'est pas pour vous consoler que je me

donne l'honneur de vous en écrire, c'est pour m'en affliger avec vous. J'y perds un frere d'armes, & le meilleur ami que j'eusse au monde. Dieu lui donne sa paix, & à vous & à moi sa crainte; car enfin ses jugemens sont terribles, sont certains, & sont proches pour nous.

CCCLV. LETTRE.

De la Comtesse de Rabutin de Holstein au Comte de Bussy.

A Lints, ce 8. Juillet 1684.

VOus voulez bien, Monsieur, après un si long silence que je vous demande en quel état vous vous trouvez, & si je suis assez malheureuse d'être oubliée de vous; ce que je ne puis pas croire; car vous avez les sentimens trop délicats pour oublier une personne qui vous estime & qui vous honore autant que moi. Si ma correspondance pouvoit contribuer à me mettre plus fortement en votre mémoire, je vous importunerois souvent par mes lettres. Mais quand je me souviens que mes lettres tombent entre les mains d'un homme qui écrit le mieux dans la France, je rougis en moi même, en me rendant justice

que je ne sçai point du tout le François : mais je voudrois bien être en votre compagnie, je profiterois de toutes les manières. Je tiendrai bientôt ma parole de vous envoyer mon portrait. J'espere en peu de jours aller à Vienne ; & sitôt qu'il se trouvera un Peintre (ce qui est fort rare en ce payis-ci,) je vous envoyerai le mien & celui de Monsieur de Rabutin. Je n'oserois point parler de la petite Rabutin, & de la perte sensible que j'ai faite de ce cher enfant, mais seulement vous prier de m'envoyer les portraits de votre famille, & sur tout la genéalogie que vous m'avez promise il y si longtems. Quand je veux prendre plaisir, je regarde votre portrait, qui confirme toute la bonne réputation que vous avez dans le monde ; ce qui me donne bien de la curiosité de vous voir. Mais comme il n'y a guéres d'apparence à cela, donnez-moi pour le moins cette satisfaction de me donner souvent de vos nouvelles pour récompense de mon impatience de vous connoître, & soyez persuadé, mon cher Cousin, que je suis toute à vous.

CCCLVI. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à la Comtesse de Rabutin, Duchesse de Holstein.

A Bussy, ce 2. Août 1684.

JE m'étonnois extrémement, Madame, de ne recevoir plus de vos lettres, & cela me mettoit en peine de vôtre santé. Je ne vous ai point oubliée, & je ne vous oublierai jamais. Si nous étions plus voisins que nous ne sommes, & que notre commerce pût être plus fréquent, vous connoîtriez que je suis bien loin de vous oublier. Cependant, Madame, quelque éloignez que nous soyons, nous pourrions nous écrire plus souvent que nous ne faisons; & la treve qui vient d'être faite entre vous & nous favoriseroit nôtre dessein. Vous avez honte, dites-vous, Madame, d'écrire en François à l'homme de France qui écrit le mieux. Premiérement je vous dirai qu'il n'y a point de femme à la Cour de France, qui écrive en Allemand approchant de ce que vous écrivez en François, ni personne au monde qui écrive de meilleur sens que vous. Je regarde votre

raison, Madame, & non pas vos paroles. Si ma maniére d'écrire vous divertit, je m'estimerai fort heureux de vous donner souvent ce plaisir-là. Vous ne sçauriez croire, Madame, l'impatience où je suis d'avoir vôtre portrait. Je serai ravi d'avoir aussi celui de mon Cousin. Au reste, Madame, vous ne sçauriez avoir plus d'envie de me voir que moi vous. Je ne desespere pas tout-à-fait d'avoir quelque jour cet honneur là, & cela ne seroit pas à faire si j'avois vingt ans de moins. Cependant vous me témoignez souhaiter que je vous écrive souvent. C'est un grand plaisir pour moi, que je ne me refuserai pas. Mais soyez s'il vous plaît réguliére à me faire réponse, & croyez bien que personne au monde n'est plus que moi, &c.

CCCLVII. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 1. Mars 1685.

JE vous proteste, Monsieur, que je vous ai écrit plus de quatre fois depuis vôtre départ de ce pays-ci, & que je n'ai reçu aucune réponse de vous. Cependant je ne

me plaignois pas, parce que moi qui connois les amertumes de la vie, je ſçai qu'elles mettent quelquefois les gens dans un tel état, qu'ils ne veulent alors rien que du repos. Vous ne pourriez croire avec la moindre apparence, mon cher Comte, que je ceſſaſſe d'être votre amie & vôtre ſervante. Je ne ſuis pas legere, & je ne vais pas aſſez dans le monde, pour que mon eſprit prenne ces vilaines maniéres. Il n'y a guéres de femme plus réſervée que moi; & comme je me paſſe fort aiſément de compagnie, je n'en veux point ſi elle n'eſt bonne. J'ai eu l'honneur de voir Madame de Colligny. J'en ſuis tout-à fait contente, & de Monſieur ſon fils. Naturellement je n'aime pas les enfans; mais pour celui-là il m'a fait plaiſir; je fais de grandes prédictions en ſa faveur. Adieu.

CCCLVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de S. Evremont.

Ce 7. Mars 1685.

NOTRE peu de commerce, Monſieur, ne m'empêchera jamais de vous aimer, & de vous eſtimer comme un parent

& comme un bon ami doit faire. Je vous ai trop connu & trop pratiqué pour qu'une longue absence m'ôte du cœur les sentimens que j'ai toujours eus pour vous. J'espere que nous ne mourrons pas éloignez l'un de l'autre, & que le Roi touché de vos longues peines, aura la bonté de les finir comme il a fait celles de Monsieur de Vardes & les miennes. Cependant, Monsieur, je vous supplie tres-humblement de vouloir bien prendre la peine de présenter au Roi d'Angleterre la lettre que je me donne l'honneur de lui écrire, & de dire à Sa Majesté que je n'oublierai jamais celui que j'ai eu de servir auprès d'elle, & que personne n'est plus aise que moi de le voir sur un trône où les vœux de tout le monde l'auroient placé, quand il n'y seroit pas monté par sa naissance.

Au Duc d'Yorc, devenu Roi d'Angleterre.

SIRE,

La mort du feu Roi vôtre frere de glorieuse mémoire, m'a donné la douleur qu'on a de la perte des grands Princes, pour qui on a un respect & une estime infinie; mais vôtre avenement

nement à la Couronne, Sire, *m'a donné pour les mêmes raisons toute la joye imaginable. L'honneur que j'ai eu de servir auprès de votre Majesté en 1655. & les bontez que vous me témoigniez pour lors, me feront toute ma vie prendre une tres grande part à tout ce qui arrivera à Vôtre Majesté; & personne ne peut jamais être avec plus de respect que moi,* Sire, *&c.*

A Chaseu, ce 7. Mars 1685.

CCCLIX. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Bussy.

Ce 22. May 1685.

Vous m'avez fait le plus grand plaisir du monde, mon cher Comte, de m'assurer de la continuation de l'honneur de votre amitié. J'en ferai toûjours tout le cas que je dois; & je vous assure que vos malheurs & les chagrins que vous avez, ne diminueront jamais rien de la tendresse que je vous ai promise. Vôtre martyre est violent, le mien est lent; mais enfin nous souffrons tous deux, Dieu le veut ainsi. Faisons nous-en un mérite auprès de lui. Je ne puis m'empêcher de vous parler ici

d'un bruit qui court, & que je souhaite être véritable, qui est que vous vous êtes tout-à fait donné à Dieu; je l'en loue & je le remercie d'avoir pris vôtre cœur que j'ai toûjours trouvé si bon. Vous n'aurez jamais de paix qu'en vous remettant entre ses mains & sans réserve.

CCCLX. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc...

Ce 1. Juin 1685.

POUR répondre à votre lettre, *Madame*, je vous dirai que j'ai eu de grandes peines; mais que Dieu, la Philosophie & le tems sont de grands médecins pour les maux mêmes sans remede; à plus forte raison quand on en voit & qu'on en espere. Pour le bruit qui court de ma grande dévotion, je vous dirai que je ne sçai pas si l'on doit appeller ainsi de craindre *Dieu* mille fois plus que la mort, & de l'aimer autant que le cœur humain peut aimer un Etre infini & incompréhensible. Mais je fais tout cela depuis quatre ans, Madame; ainsi ce qui paroît nouveau sur ce sujet au public, ne l'est plus pour moi. Je ne suis

pas encore bien réduit sur les promptitudes naturelles : mais à la réfléxion, je me soûmets à la volonté de celui qui fait souffrir de plus grands Seigneurs que moi. Les défauts du tempérament sont, Dieu merci, bientôt corrigez par la patience & par la résignation. Voilà comment je suis, Madame : mais encore une fois il y a plus de quatre ans que je suis comme cela ; & quoique je ne croye pas mourir aussi vîte que vous le pensez, je tâche de devenir meilleur. J'espere que Dieu me fera la grace de le mieux servir le reste de mes jours encore que je ne fais. Je ne prétens pas pour cela les passer en pleurs & en tristesse. Le précepte de Salomon de bien vivre & se réjouir, m'a toûjours extrémement plû, vous le sçavez. La fortune trouble assez nos innocentes joyes, pour que nous ne craignions pas que les plaisirs nous emportent trop loin.

CCCLXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M...

A Chaseu, ce 10. Juillet 1685.

IL y a longtems que je ne vous ai écrit, Madame. Je vous assûre pourtant

que je ne vous en aime pas moins : mai je n'ai point eu la gayeté qui convient au Dames, & que j'aime à avoir avec me bonnes amies. Vous ſçavez bien, Madame, qu'il vaut mieux ſe taire que de mal parler ; j'aurois beau avoir de l'eſprit, je ſuis naturel ; & non ſeulement je n'aime pas à dire ce que je ne penſe pas, mais j'aime encore à dire ce que je penſe. Ce qui m'empêchoit encore de me forcer, c'étoit que je ſçavois que ma fille étant votre voiſine, vous parleroit quelquefois de moi, & vous diroit que l'interruption de notre commerce pendant un ſiécle, ne ſeroit pas capable de m'ôter du cœur la tendreſſe que j'ai pour vous.

CCCLXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Benſerade.

A Chaſeu, ce 19. Août 1685.

VOus ſerez bien étonné, Monſieur, quand je vous dirai qu'avec toute l'amitié qui eſt entre vous & moi, la Dame pour qui vous m'écrivez, me pourroit écrire pour vous ; & je ſuis trop ſincere pour vous faire valoir les ſoins & les ſervices

que je lui veux rendre, & pour ne vous pas dire en un mot que je suis vôtre rival en cet endroit. Vous ne sçauriez vous plaindre justement de moi, quand je vous parle ainsi. Je suis engagé cinq ans avant que vous la connussiez, & ce seroit à moi à me plaindre de vous, si vous aviez pû sçavoir mon engagement : mais je me suis conduit avec tant de discretion en cette affaire ; que ma passion n'a pas fait de bruit, & n'a été connue que d'elle ; & je ne vous en aurois pas encore parlé aujourd'hui, si vous ne m'aviez fait confidence de la vôtre, & si je n'avois apprehendé que venant à découvrir les sentimens que j'ai pour elle, vous ne crussiez que j'étois un méchant ami, de ne resister pas davantage après l'aveu que vous m'aviez fait. Je ne doute pas, Monsieur, que votre voisinage du Palais Royal, ne vous ait fait faire auprès d'elle tout le progrès que sa vertu peut permettre qu'on fasse : mais je vais être aussi son voisin, & voisin à la campagne. Vous voiez bien que je vous accorderai la grace que vous me demandez pour elle : on ne refuse guéres sa maison à qui l'on a donné son cœur. Avec cela, Monsieur, je voudrois bien que vous fussiez de la partie. Venez avec elle prendre des eaux de Sainte-Rei

ne. Sans faire tort à vos bonnes fortunes, vous en avez peutêtre plus de besoin que vous ne pensez. C'est un voyage de trois semaines, vous en trouverez Paris meilleur au retour. Il y a en ce pays-ci de fort honnêtes gens, qui seront bien-aises de vous y voir, mais pas tant que moi, car je suis plus que personne, vôtre, &c.

CCCLXIII. LETTRE.

De Madame de M... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 26. Août 1685.

SI vous n'aviez extrémement grondé, je l'aurois trouvé extrémement mauvais; & j'étois prête à vous le dire, Monsieur, quand j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sur le mariage de Madame de ***. Je vous suis tres obligée de l'interêt qu'il vous plaît de prendre à toutes les choses qui me regardent, & que vôtre gronderie ne vous ait pas empêché de me le dire. Mais ce n'est pas assez que les remercimens que je vous fais, il faut que je vous appaise, & que vous sçachiez que tout l'Eté j'ai eu une si grande foiblesse aux yeux, qu'il m'étoit

comme impossible d'écrire. Je croi qu'une aussi bonne raison vous doit contenter ; car du côté de mon cœur vous n'aurez jamais sujet de vous en plaindre. Je vous supplie de le croire, & que j'attens avec grande impatience l'hiver par l'espérance que vous me donnez. Je vous conjure de ne la pas tromper, & de ne me faire plus de complimens, si vous voulez que je croye que vous m'aimez.

CCCLXIV. LETTRE.

De Madame de Sc.... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 28. Septembre 1683.

J'Ai été ravie, Monsieur, de recevoir de vos nouvelles. Il y avoit longtems que je n'avois eu cet honneur-là. Vous craignez, dites-vous, & vous aimez Dieu. C'est le comble de la perfection. Jesus-Christ nous donne une marque certaine pour ne nous y pas tromper, & pour sçavoir si nous l'aimons en effet : *C'est*, dit-il, *si nous gardons ses Commandemens.* Il y a d'autres endroits dans l'Evangile, qui condamnent les pecheurs à la pénitence, & tous les mondains le sont. Or il est

certain que les pénitens ne sont pas gais, & il faut que nous autres gens du monde, qui ne sommes pas tout-à-fait innocens, prenions garde de nous faire une fausse paix, que l'Ecriture nous dit être fort dangereuse ; car enfin, mon cher Monsieur, le tems va finir pour nous : quand je dis, va finir, peutêtre dans dix, peutêtre dans quinze ans, mais nous n'irons guéres plus loin, & l'éternité à quoi on n'oseroit penser sans trembler, commencera. Il est donc tems que nous commencions à nous en faire un sujet de méditation, & que nous essayions par notre bonne vie de mériter cette heureuse éternité. Je ne sçai si vous êtes comme moi ; mais il est certain que les conversations que j'ai avec mes amis sur ce sujet-là, me touchent plus que tous les sermons. Ecrivons-nous, si vous m'en voulez croire, quelquefois de nos obligations, & songeons à nous.

Le Roi fait des merveilles contre les Huguenots ; c'est une œuvre chrétienne & royale, & l'autorité dont il se sert pour les ramener à l'union de l'Eglise, leur sera salutaire à la fin, & au pis aller à leurs enfans qui seront élevez dans la pureté de la foi. Cela lui attirera bien des bénédictions du Ciel. Il vit fort chrétiennement. Je vis

hier

hier une Dame de qualité tres-malheureuse, qui est Madame de ****. Elle a conté au Roi ses douleurs ; il en a été touché, & lui a donné de certaines choses qu'elle lui a demandées, qui la feront vivre commodement.

CCCLXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Marquis de Louvois.

A Chaseu, ce 10. Novembre 1685.

QUAND je ne serois pas votre serviteur comme je le suis, Monsieur, l'interêt du Roi & celui de l'Etat, me feroient prendre une très grande part à la perte que vous venez de faire. Mais outre ces considerations, Monsieur, j'y perds en mon particulier le seul témoin de mes services plus croyable que par un autre ; & quoique ces services ayent été jusqu'ici des œuvres mortes, un rayon de la bonté du Roi avec vôtre assistance les peut vivifier. Si cela ne sert à ma personne, cela peut servir à mes enfans ; & Monsieur le Chancelier en vivant plus longtems, pouvoit enfin rendre en ma faveur des témoignages favorables. Dieu ne l'a pas voulu : il

est le Maître, & moi je suis assurément vôtre, &c.

CCCLXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Chaseu, ce 18. Novembre 1685.

AUJOURD'HUI que je me trouve un peu plus de repos que je n'en ai eu il y a quatre mois, si faut-il, Madame, que je vous entretienne. Que dites-vous de la maniere dont le Roi mine les Huguenots? Cent ans de guerre qui ont coûté la vie à plus de trois cent mille hommes, avoient multiplié leur Religion jusqu'à deux millions d'ames en France; & en vingt ans de retranchemens de graces, d'exclusions de Charges publiques, en un mot de soustractions d'alimens sans aucune violence, le Roi a presque déraciné cette hérésie de son Etat. S'il continue à être heureux dans ce projet, il aura gagné bien des Batailles & des Provinces qui ne lui ont fait ni tant d'honneur ni tant de profit que la ruine de cette Religion.

CCCLXVII. LETTRE.

De Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Chaseu, ce 12. May 1686.

NOus passerons ici l'Eté, Madame, dans le voisinage de beaucoup d'honnêtes gens. Vous ne sçauriez comprendre avec quel mépris je regarde toute autre vie que la vie douce, sans compter même le soin de son salut qu'on peut prendre plus aisement en cet état que dans un autre. Je rends graces à Dieu de m'avoir mis dans ces sentimens, & de m'avoir donné le loisir, & même la nécessité de les prendre. Le nombre est infini de ceux qui meurent jeunes & vieux, sans les avoir. Je ne vous demande pas si vous êtes de mon avis, car je connois votre raison. Adieu.

CCCLXVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere R..

A Chaseu, ce 12. May 1686.

JE viens de lire deux de vos livres, mon Reverend Pere, qui m'ont charmé : *La*

Foi des derniers siécles, & *le Grand ou le Sublime dans les mœurs*. Je n'avois pas eu le loisir de lire le premier. Les affaires que j'ai eues depuis quatre ans, m'en ont empêché. Je ne lis pas vos livres en courant; & quoique vous soyez intelligible pour tous ceux qui ont un peu de sens, il vous faut donner toute son application pour en tirer le profit & le plaisir qui s'y rencontre. On ne traitera jamais, à mon avis, le chapitre de la Foi plus à fond ni plus nettement que vous avez fait. Je courrois au martyre, ce me semble, sur votre parole.

CCCLXIX. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 25. May 1686.

DEs douleurs de rhumatisme fort piquantes m'ont empêché de vous écrire, Monsieur. On ne parle à la Cour que des Ambassadeurs de Siam que le Chevalier de Chaumont & l'Abbé de Choisy ont ramenez. Ce sont des Ambassadeurs de plus de deux mille trois cent lieuës d'ici. Cela est beau pour le Roi. On a grande curiosité de les voir. Dieu sçait comme

l'on court l'Abbé de Choisy, pour le faire conter tout ce qu'il sçait. Je pense que je l'irai chercher aussi quand le feu n'y sera plus tant. Il est, comme vous sçavez, dans une grande dévotion. Si vous sçaviez mon cher Comte, la joye que j'ai de vous sçavoir dans les sentimens où vous êtes pour les affaires de l'autre monde, vous connoîtriez bien que je vous aime. Quand Dieu fait la grace aux gens de les faire vivre jusqu'au tems où la raison est un peu dégagée du feu des passions, il est impossible qu'ils ne songent à l'éternité. Le Roi donne de grands exemples de piété dans sa Cour. On voit visiblement qu'il n'y a rien de faux à tout cela, & qu'il veut tout de bon se sauver. Ne vous verrons-nous point cet hiver ? Je le souhaite, & je n'ose vous le conseiller ; car vous faites un si bon usage de votre solitude, que je ferois conscience de la troubler, & que vous me faites envie de la chercher aussi. Je vous supplie de croire, que vous & Madame votre fille n'aurez jamais une plus fidelle amie & servante que moi.

CCCLXX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de Benserade.

A Chaseu, ce 16. Juin 1686.

JE suis en peine de vôtre santé, Monsieur. Il y a déja quelque tems que *je* me donnai l'honneur de vous écrire pour vous en demander des nouvelles, & je n'en ai point reçu de réponse. Vous autres gens de la Cour, comptez pour morts les gens de Province. Cependant il n'y a que ceux-ci qui vivent, & qui vivent longtems; car comme ils s'ennuyent fort, dix jours leur paroissent plus longs que vingt à vous autres. Quoi qu'il en soit, Monsieur, ne m'oubliez plus. Mandez-moi quelquefois ce que vous faites, & m'aimez toujours, quand vous ne me devriez jamais voir; car j'en use ainsi pour vous. Adieu.

CCCLXXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere S. C.

A Chaseu, ce 10. Octobre 1686.

DISSERTATION.

POUR bien juger des trois Madrigaux, mon Reverend Pere, il les faut voir tous de suite, & l'Epigramme de Martial en tête, traduite exactement en prose. Mais avant que de passer outre, il faut vous dire que cette Epigramme comprend aussi bien l'amitié que l'amour. La voici.

Immodicis brevis est ætas, & rara senectus.
Quidquid ames, cupias non placuisse nimis.

Les gens au dessus du commun rarement vivent longtems. Ainsi je vous conseille de souhaiter que ce que vous aimerez, ne vous plaise point trop.

Voilà justement ce que veut dire l'Epigramme de Martial, dans la fin de laquelle il n'y a point de bon sens. Je vous le ferai voir ensuite. Voici la version de Pelisson :

MADRIGAL.

Tel est la loi du Ciel, nul excès n'est durable.

S'il passe le commun, il passe promptement.
Voulez vous être heureux ? souhaitez en aimant,
Que ce que vous aimez ne soit point trop aimable.

Voilà la vôtre :

Tel est la loi du Ciel, nul excès n'est durable.
Tout sentiment outré se détruit promptement.
Voulez-vous éviter des chagrins en aimant ?
Evitez d'aimer trop un objet trop aimable.

Et voici la mienne :

Tel est la loi du Ciel, nul excès n'est durable.
Ce qui n'est pas commun, passe fort promptement.
Ainsi pour éviter des chagrins en aimant,
Il faudroit n'aimer rien d'extrémement aimable.

J'ai dit qu'il n'y avoit point de bon sens dans la fin de l'Epigramme de Martial. En voici la preuve. Persone n'aime jamais, soit en amour, soit en amitié, qu'il ne souhaite que l'objet auquel il s'attache, soit parfaitement aimable. Il est donc ridicule de dire [cela ne se pouvant réduire

en acte] : *Souhaitez que ce que vous aimez ne vous plaise point trop* ; car sur cela les desirs n'ont point de bornes. Je ne sçai comment Pelisson qui a l'esprit plus juste & plus délicat que Martial, ayant trouvé cette Epigramme digne d'être traduite, n'en a pas rectifié le faux. On doit avoir du respect pour les Ouvrages des grands hommes de l'Antiquité, j'en demeure d'accord ; mais seulement jusqu'aux sentimens qui choquent le bon sens. Pour moi qui estime infiniment Martial, Ovide, Catulle, Tibulle, & Properce, je les redresse quand je les traduis aux endroits où je les trouve faux ; & c'est pour cela qu'après avoir pris la pensée du premier vers de Martial, & m'être servi du premier vers de Pelisson, que je trouve admirable, j'y mets de mon cru une suite naturelle. Je ne conseille donc pas de souhaiter une chose contre l'usage & contre le bon sens ; mais je dis en général, *Que puisque les personnes extraordinaires ne vivent pas longtems, il faudroit pour éviter les grands chagrins qu'on auroit bientôt de leur perte, n'aimer rien qui fût fort aimable*. Je ne conseille pas de souhaiter une chose impossible ; je dis seulement, *qu'il seroit à souhaiter*. Il y a une grande difference entre ces deux expres-

ſions. La premiere marque notre choix, la ſeconde celui de la fortune. Il faut donc convenir que Peliſſon s'eſt attaché trop ſcrupuleuſement au ſens de Martial. Pour vous, mon Reverend Pere, en diſant : *Tout ſentiment outré ſe détruit promptement.* vous avez changé le ſens du premier vers de Martial qui eſt bon & naturel. *Rara ſenectus* ne ſe peut entendre que pour les perſonnes, & point pour les ſentimens. Je ſuis d'accord avec vous, mon R. Pere, que Peliſſon après avoir dit, *Nul excès n'eſt durable*, ne devoit pas dire : *S'il paſſe le commun.* Cela s'en va ſans dire, c'eſt auſſi pour éviter cela que j'ai dit :

Ce qui n'eſt pas commun, paſſe fort promptement.

Voilà une façon de diſſertation, mon R. Pere ; répondez-y, s'il vous plaît. Ce n'eſt pas ſeulement un ouvrage d'eſprit plein d'une bonne morale que l'Epigramme de Martial, je maintiens qu'on y peut donner un tour de Chriſtianiſme. Car enfin lorſque le Payen conſeille de ne ſe point trop attacher à un objet trop aimable, parce que la perte qui en eſt infaillible en peu de tems, donneroit de trop grandes peines ; le Chrétien doit penſer qu'outre ces peines que la perte d'un objet

trop aimable causeroit bientôt, cet objet le détacheroit encore de l'amour de Dieu, qui mérite seul d'être aimé, parce qu'on ne le sçauroit jamais perdre.

FIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos Amez & Feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaire de nôtre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. FLORENTIN DELAULNE Libraire à Paris, Nous a fait remontrer qu'il lui a été mis entre les mains un Livre intitulé, *Morinus de Pœnitentia & Basilicis antiquis* ; lequel Ouvrage il desireroit imprimer ou faire imprimer : mais comme il ne le peut sans s'engager à une tres-grande dépense, il Nous a tres humblement fait supplier de vouloir bien pour le dédomager des avances considerables qu'il lui convient faire à ce sujet, lui accorder nos Lettres de Privilege, tant pour l'impression dudit Ouvrage que pour la réimpression de plusieurs Livres dont les Privileges sont expirez ou prêts à expirer. A CES CAUSES, Voulant favorablement traiter ledit Delaulne, & exciter par son exemple les autres Libraires & Imprimeurs à entreprendre des Editions dont la lecture pût être avantageuse à l'avancement des sciences & au progrés des belles Lettres qui ont toujours fleury dans notre Royaume, ainsi qu'à soutenir l'Imprimerie & la Librairie qui ont été jusques à present cultivées par nos Sujets avec autant de succés que de réputation : Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Delaulne d'imprimer ou faire imprimer ledit Ou-

vrage, & les autres Livres intitulez, *Petavii Rationarium Temporum & Tabula Chronologica*, tant en Latin que traduit en François & continué jusqu'à present. De Vert sur les Cérémonies de l'Eglise, & sur les mots de Messe & de Communion. Maniere de bien penser. Pensées Ingenieuses & Entretiens d'Ariste du P. Bouhours. Dictionnaire François par Alphabet & par rimes, avec la Methode pour apprendre la langue Françoise, & le Traité de la Poëtique Françoise, par Richelet. *Toutes les Lettres du Comte de Bussy, avec les Réponses, & l'Histoire du Roi.* Instructions & Pratiques sur les tems & les Mysteres de l'année, les Passages choisis de l'Ecriture-sainte. Entretiens sur divers sujets de Pieté. La Verité de la Religion Chrêtienne, par Desmahis. Martyrològe, Diurnal, Missel Romain & Pseautier, Latin & François, avec les differences du Parisien, contenant l'Office de l'Eglise pendant la Messe, & les autres Heures pour tous les jours de l'année, avec l'Office de la Semaine sainte, de Pâque, & l'explication des cérémonies. Relations des morts des Religieux & les Constitutions de la Trappe. Description de Versailles & de Marly : Les Lettres à Atticus, par Mongault. Theologie & Conferences sur les matieres de Theologie en François : Avec la Traduction des Heures d'Horstius, & la Devotion à la Vierge. Menagiana, Valesiana, Colomesiana, Chevræana, Naudæana; Sorberiana, &c. par ordre alphabetique; en telles formes, marges, caracteres, en autant de Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems

de dix-huit années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons defenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, debiter, ni contrefaire aucuns desdits Livres en tout, ni en partie, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens dommages & interêts. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles. Que l'Impression desdits Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, il sera mis de chacun deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le sieur Phelypeaux, Comte de Pontchartrain; Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons &c. Commandons &c. CAR tel est notre plaisir.

DONNE' à Paris le 26. jour de May, l'an de grace mil sept cent huit, & de notre Regne le soixante sixiéme. Par le Roi en son Conseil, LECOMTE.

Registré sur le Registre n. 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 343. n. 647. conformement aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13 Août 1703. A Paris ce 9. Juin 1708.

Signé L. SEVESTRE, *Syndic.*